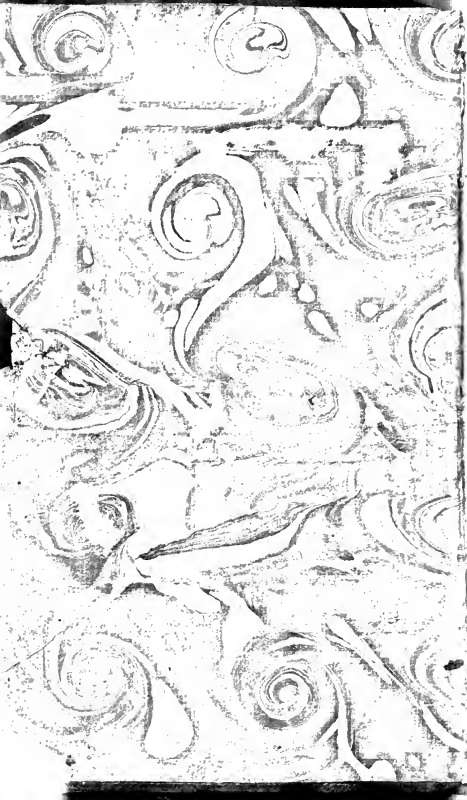


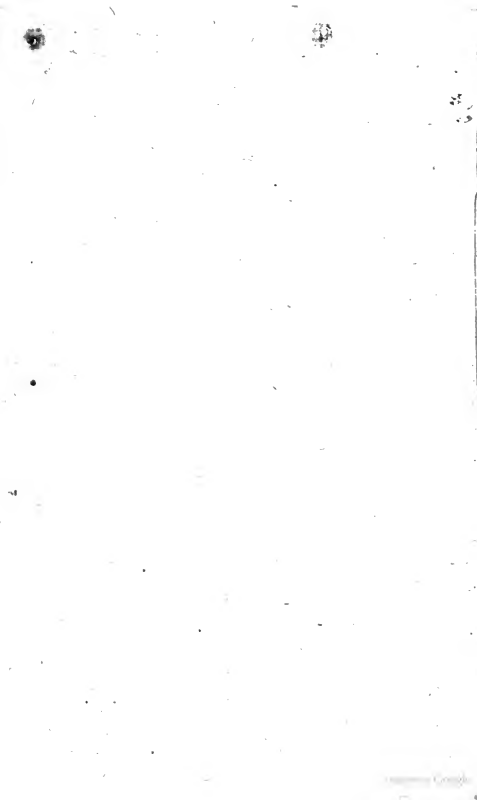
64.777





17211





547496
L E S

ENTRETIENS

D E

L' A U T R E M O N D E

Sur ce qui se passe dans celui-ci :

O U

D I A L O G U E S

G R O T E S Q U E S E T P I T T O R E S Q U E S ,

E N T R E

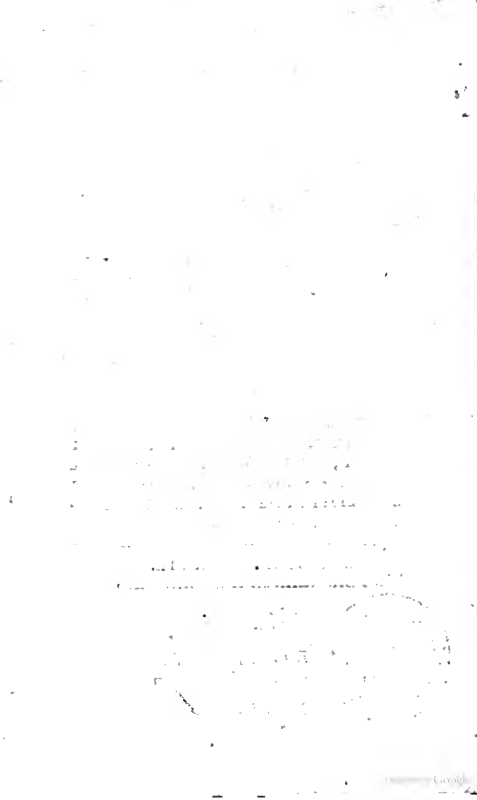
Feu LOUIS XV , feu LE PRINCE DE CONTI , feu
M. T U R G Ô T , feu l'Abbé TERRAY , feu M. DE
CLUGNY , feu LE COMTE DE M U Y , feu le
COMTE DE ST. GERMAIN , feu le DUC DE
LA VRILLIERE , feu le COMTE DE MAURE-
PAS , & autres personnages.

S E C O N D E P A R T I E .



A L O N D R E S .

M. DCC. LXXXIV.



DIALOGUE VIII.

INTERLOCUTEURS.

LOUIS XV, LE PRINCE DE CONTI,
LE DUC DE LA VRILLIERE,
DEUX INCONNUS.



LE PRINCE DE CONTI:

Quelle joie pour vous , Sire , de recevoir le plus antique de vos serviteurs (*) votre cher & bien-aimé petit comte , *le petit , le petit saint* (†) , *l'exécuteur de votre haute justice* (‡) . Que celui-là a vu des disgrâces depuis qu'il est à Versailles , Sire !

(*) A sa mort, le duc de la Vrillière étoit doyen du Conseil : il avoit 55 ans de ministère.

(+) C'est ainsi qu'on désignoit le duc par abréviation à la cour , lorsqu'il s'appelloit le comte de Saint-Florentin.

(5) Ainsi appelé , parce que c'étoit lui qui alloit communément demander le porte-feuille aux ministres exilés , & qui leur signifioit les ordres du roi.

L O U I S X V.

Oui , ça été le plus fidele , le plus constant des miens.

L E P R I N C E D E C O N T I.

Dites , s'il vous plaît , Sire , le plus bas , le plus rampant des vôtres.

L E D U C D E L A V R I L L I E R E.

Est-on rampant & bas , Monseigneur , pour exécuter les volontés de son maître ? N'eussé - je point forfait à mon ministère , en m'y refusant ?

L O U I S X V.

Sans doute.

L E P R I N C E D E C O N T I.

L'odieux , l'infâme personnage ! Que d'injustices ! Que de vexations n'a-t-il pas commises ?

L E D U C D E L A V R I L L I E R E.

Est-on donc infâme & odieux , Monseigneur , parce qu'on est zélé pour le service de son roi ?

L O U I S X V.

Laissez dire mon cousin de Conti : vous savez qu'il est toujours de mauvaise humeur.

L E P R I N C E D E C O N T I.

Ah ! Sire , vous ne savez pas toutes les vilainies qu'il a faites ou laissé faire par sa caillette de Langeac. Que de rapines ! que de concussions sourdes & ténébreuses ! Comment n'a-t-on pas fait justice de ce petit brigand subalterne , de ce scélérat ? Comment ne l'a-t-on pas envoyé à la Grève avec ses confreres , les Maupeou , les Terray , les d'Aiguillon ?

U N I N C O N N U.

Vous savez , Monseigneur , qu'on ne pend que

les petits frippons , & qu'on laisse les grands. On n'eût pas plus mal fait , sans doute , d'envoyer à la salpêtrière son abominable catin. Encore a-t-il tenu ferme ? a-t-il continué à vivre à la cour , s'est-il vu associé aux personnages vertueux que le digne Louis XVI avoit choisis pour ministres ?

UN AUTRE INCONNU.

Oui , & cela n'empêchera pas que son administration ne soit marquée en belles & bonnes lettres sur le livre noir de la postérité par un long amas d'horreurs & d'atrocités. On ne sauroit dire , voisin , le nombre de lettres de cachet qu'il a distribuées ; le nombre de citoyens qu'il a fait enlever subitement à leur famille , à leurs amis , à la société ; le nombre de malheureux qu'il a fait durant son détestable ministère.

LE PREMIER INCONNU.

Aussi , voisin , les François s'en sont-ils vengés à leur ordinaire autant qu'ils ont pu ; lui ont-ils donné sa bonne part dans leurs quolibets , leurs épigrammes , leurs satyres. Vous savez , quand il perdit une main à la chasse , la belle épitaphe qu'on lui fit.

Ci gît la main d'un grand ministre ,
Qui ne signa que du ministre :
Dieu nous préserve du cachet
Qui met les gens au guichet.

Vous connoissez ces couplets de Noël chantés sur son compte en 1764.

(4)

Au fond de la masure ,
On vit dans le lointain
Une courte figure ,
C'étoit Saint-Florentin :

Il me fait , dit Joseph , une peur effroyable :
Dans ses mains je vois un paquet :
C'est quelque lettre de cachet
Pour sortir de l'étable.

Sur son abord sinistre
On ne se trompoit pas ;
Je viens , dit le ministre ,
Pour un très-fâcheux cas :

La cour vous a donné l'Egypte pour retraite ;
Au roi cet exil a déplu ,
Mais la Marquise (*) l'a voulu :
Sa volonté soit faite.

Vous savez que , resté en place sous le nouveau
regne , on s'impatientoit si fort de le voir , qu'on
lui fit ce quatrin , où on le lui disoit durement :

Ministre sans talent & sans vertu ,
Homme plus avili qu'un mortel ne peut l'être ,
Pour te retirer , dis , réponds donc , qu'attends-tu ?
Je le vois : qu'on te jette enfin par la fenêtre.

Vous connoîsez l'épigramme mordante qu'on
lui fit en 1770 , lorsque le bruit ayant couru que le

(*) De Pompadour.

petit comte fait duc , vouloit avoir des descendans
à qui transmettre cette dignité , & épousoit Mlle.
de Polignac.

Des cafés de Paris l'engeance fabliere
Qui raisonne de tout & *ab hoc & ab hac* ,
Sur ses prédictions résignant l'almanac ,
Donne pour femme à la Vrilliere
La fille du beau Polignac.

Ah ! si l'ingrat avoit cette pensée ,
S'écria Sabbatin (1) , se frappant l'estomac ,
J'étranglois , comme une autre Médée ,
Tous ces petits *Philippotins* , soi-disant de Langeac.

Sur la fin de l'administration du *petit Saint* , ou
plutôt du petit monstre , on portoit , voisin , le dé-
goût de son existence jusqu'à prématurer sa mort
& à lui composer des épitaphes. J'en connois deux
dont l'une est vraiment plaisante. Elle porte sur les
trois noms de Phélippeaux (*) , Saint-Florentin
& la Vrilliere , qu'il avoit :

Ci gît un petit homme , à l'air assez commun ,
Ayant porté trois noms , sans en laisser aucun.

Voici l'autre , plus dure.

Ci gît dans ce petit tombeau
Le petit Monsieur Phélippeau ,
Qui fut , malgré sa taille ronde ,
Compté parmi les grands du monde ,

(*) Le premier est le nom de famille.

Parce qu'il étoit, ce dit-on ,
Petit génie & grand frippon.

LE SECOND INCONNU.

Comment , à l'avénement de Louis XVI au trône, les autres confreres, les roués d'Aiguillon , Maupeou , Terray & de Boynes ayant été expulsés de la cour ; comment , dis-je , voisin , le duc de la Vrilliere qui étoit l'horreur de la nation , a-t-il pû faire pour se maintenir en place ?

LE PREMIER INCONNU.

Par la pitié qu'a eu le bon Louis XVI envers un vieux serviteur , dont il n'étoit plus tems de discuter la conduite : c'est aussi qu'il avoit demandé pour grace de rester jusqu'au sacre , & que le mentor Maurepas , son beau-frere & son cousin , s'étoit rendu garant de son ministere auprès du roi. (2) D'ailleurs , ce n'étoit pas à lui qu'on en vouloit personnellement. Jouet de sa passion aveugle pour une femme altiere & dévorée de la soif de l'or , il n'étoit que l'objet du mépris de la nation , & toute l'exécration tomboit sur son abominable maîtresse.

Ce la Vrilliere étoit un personnage d'un génie borné , d'un caractère doux , peu entreprenant , & timide. C'étoit une machine assez bien constituée , quant aux ressorts physiques ; mais sans énergie , sans intelligence , sans ame. Peut-être l'eut-on laissé encore en place , si on n'eût senti qu'il étoit d'autant plus urgent de lui insinuer la nécessité de la retraite , qu'il tomboit dans une véritable enfance. Et depuis qu'il a eu cessé ses fonctions ,

il pleuroit continuellement , & ne pouvoit s'habituer à la solitude qui l'entouroit.

LE SECOND INCONNU.

Le pauvre Sire ! Eh ! dites-moi donc , je vous prie , quel est le personnage qui a succédé à ce digne ministre ?

LE PREMIER INCONNU.

Un très-méritant personnage , assurément : c'est M. de Malesherbes. Quelque tems avant la retraite du *petit Saint* , on parloit de ce magistrat pour l'admettre au conseil.

On disoit que le comte de Maurepas , sentant l'âge s'avancer , & ne voulant point laisser son royal pupille en proie aux insinuations des courtisans pervers , avoit cherché un personnage qu'il pût désigner au monarque novice , comme méritant sa confiance ; qu'il n'en avoit point trouvé de plus digne de cet honneur que M. de Malesherbes ; qu'il l'avoit proposé à S. M. & ménagé à celui-ci des entrevues avec elle.

Les bruits se soutenoient en conséquence , & se développoient. Comme on ne voyoit point de place où le magistrat pût figurer convenablement qu'à la tête de la justice , on parloient , disoit-on , avec le chancelier Maupeou , pour l'engager à donner sa démission ; car ce grand destructeur du principe de l'inamovibilité des offices , le faisoit valoir en sa faveur. Cependant il sentoit qu'on pouvoit se servir à son égard des mêmes tournures qu'il avoit employées à l'égard des autres ; qu'on pouvoit même le menacer de quelque traitement plus violent , & trouver dans sa conduite des griefs

suffisans pour lui faire son procès : il profitoit donc politiquement du desir qu'on avoit d'obtenir de lui un acte volontaire sur ce point , & s'en prévaloit pour exiger une grace éclatante , qu'il eût même passé pour une approbation de tout ce qu'il avoit fait : il demandoit à être créé Duc.

Une semblable récompense auroit été le comble de la foiblesse & du délire : aussi la lui refusa-t-on.

D'ailleurs , en ce cas , M. de Miromesnil , déjà garde-des-sceaux , remplaçoit de plein droit M. de Maupeou ; & c'étoit un autre homme qu'il falloit gagner avant de consommer l'opération projetée.

Quoique ce Miromesnil , ce Normand , du nom de *Hüe* , n'eût aucun nerf , qu'il fût inepte , paresseux , que , malgré sa souplesse & ses détours , il se fût rendu désagréable à tous les partis , on n'en étoit pas assez mécontent pour le renvoyer malgré lui.

C'étoit une seconde négociation à faire , n'exigeant pas moins de dextérité & de lenteur que la première.

Cependant , on vouloit toujours installer M. de Malesherbes. Il s'agissoit de lui faire prendre pied à la cour : on a imaginé , en attendant qu'on pût le placer convenablement , de le faire succéder au duc de la Vrilliere dans ses divers départemens. M. Turgot , son intime , le desiroit d'autant mieux , que l'assemblée du clergé alloit s'ouvrir , & qu'il avoit besoin d'un collègue propre à seconder ses desseins contre cet ordre. Il méditoit en

outre les réformes de la maison du roi , & il ne pouvoit aussi être trop appuyé d'un ministre en cette partie. Enfin , tous ses plans subséquens devant d'abord s'exécuter dans la capitale , le secrétaire d'Etat au département de Paris lui devenoit très-utile.

Un point seul manquoit à tout cela ; il s'agissoit de déterminer ce magistrat. En général , il répugnoit à venir à la cour , encore plus à prendre un ministère , le plus effrayant par les horreurs qu'il alloit dévoiler , & le plus critique par une administration contraire à ses principes.

Je t'ai dit précédemment , voisin , que le duc de la Vrillière étoit le grand distributeur des lettres de cachet ; & le moyen qu'un chef de compagnie , après avoir , dans une multitude de remontrances , réclamé si fortement contre cet abus du pouvoir , voulût s'y prêter & en devenir l'instrument !

On vainquit M. de Malesherbes sur tous ces points. On lui fit d'abord entendre qu'il ne seroit dans cette place que par *interim* , & jusqu'à ce que les négociations entamées eussent acquis la maturité convenable.

En second lieu , on excita son zèle patriotique ; on lui fit voir combien il étoit essentiel d'apprendre au jeune prince quelles sont les limites de sa puissance , de contenir le despotisme & d'arrêter ces proscriptions innombrables , sur-tout à la fin du règne du feu roi.

Son ami , Turgot , ne contribua pas peu à le déterminer par le développement des vues dont je

viens de vous faire mention , voisin. Enfin , on flatta son amour-propre , en le faisant ministre d'emblée , honneur peu commun & qui le mettoit dans le cas de remplir plus particulièrement les intentions de son collègue.

On ne craignoit point que l'air pestiféré de la cour corrompît ce magistrat , comme les autres qui l'avoient précédé. M. de Malesherbes a la simplicité des grands hommes , il est ennemi du faste. Il aime les lettres , les sciences , les arts , & surtout le repos. On a présumé d'avance que s'il ne pouvoit opérer le bien qu'il se proposoit , & qu'on lui présentoit pour objet de séduction , qu'il ne tarderoit pas à fuir un séjour qu'il détestoit naturellement. Et , à dire vrai , il a paru qu'on s'y attendoit.

Il n'a pas manqué de trouver des obstacles propres à l'effrayer & à le dégoûter : entouré de pièges , il n'étoit gueres possible qu'il les évitât tous. D'autre part , le ministère dont il étoit chargé , exige une activité si continue , une attention si scrupuleuse ; il est rempli de tant de petits détails & de minuties importantes , qu'il en a été bientôt fatigué. Son génie ne pouvoit se retrécir , se ployer comme il eût fallu : en un mot , il en avoit trop pour une pareille place.

Son premier soin a été de s'informer de tous les captifs détenus dans les châteaux forts , prisons , maisons de force de son ressort , par ordre du roi ; de leur faire fournir les moyens de se défendre , de se justifier , & d'en faire sortir toutes les victimes de l'autorité ou des passions des ministres.

On eût désiré qu'il eût visité par lui-même les lieux à sa portée ; mais sur-tout qu'il eût fait châtier rigoureusement les auteurs de la détention de tant d'innocens malheureux , en sorte qu'ils pussent servir d'exemples propres à intimider leurs semblables.

Je t'ai déjà dit, voisin , que M. de Malesherbes n'étoit entré dans le ministère que malgré lui ; il essaya de faire quelque bien ; il vouloit opérer une réforme dans la maison du roi ; elle étoit annoncée ; il ne pût réussir ; il sentit sa nullité ; il demanda à quitter la cour ; on le força d'y rester encore quelque tems. Enfin , il devint libre & prit congé du roi le même jour , où son ami , Turgot , fut renvoyé. La disgrâce de ce dernier fut pour M. de Malesherbes , son ami , un coup de foudre.

Mais plus heureux que son ami , M. de Malesherbes s'est véritablement retiré avec les honneurs de la guerre. Le bel éloge du mérite de ce digne ministre est un propos du roi à M. de Malesherbes. Le ministre suppliant S. M. de vouloir bien accepter sa démission : *Que vous êtes heureux ! Que ne puis-je m'en aller aussi* , s'écria le monarque ! Mot bien philosophique , qui prouve combien le bon Louis XVI sent ses devoirs & a desir de les remplir !

LE SECOND INCONNU.

Mais , voisin ! quelle a été , sous un prince aussi bienfaisant que Louis XVI , la raison de la disgrâce de ce M. Turgot , l'ami de ce M. de Malesherbes , ce ministre que vous me dépeignez si integre & si juste ?

LE PREMIER INCONNU.

Il n'a pas existé , l'ami , de raison de disgrâce pour M. Turgot , aussi bon patriote que M. de Malesherbes ; mais ça été une affaire d'intrigue & de cabale , une trame ourdie de longue main , & toujours infallible auprès d'un maître crédule & sans défiance. Je vais , voisin , te conter cette affaire que certifient les courtisans les mieux instruits , tenir à une autre horreur ministérielle qu'il faut te révéler.

A mesure que le gouvernement s'est perverti en France au point d'y introduire , comme ressorts essentiels , la délation , l'inquisition , les tortures politiques , il n'a pas manqué de profiter d'un moyen sourd , certain & continuel de fouiller dans le secret des citoyens & jusques dans les replis de leur ame , avec d'autant plus de facilité que c'est le seul moment où la vérité & la franchise semblent pouvoir encore s'échapper avec impunité. C'est , sans doute , ce puissant motif qui la déterminé à faire de l'administration des postes un département considérable , à y mettre un chef , n'ayant de rapport direct & immédiat qu'avec le roi , jouissant de la prérogative unique d'entrer chez S. M. le jour & la nuit. L'objet de son intimité est de rendre compte personnellement au souverain du secret de la poste , c'est-à-dire , de tout ce qu'il peut découvrir intéressant sa sûreté & celle de l'état , & sous ce prétexte , il se permet souvent la manœuvre la plus odieuse.

Ce ministre ténébreux , remplissant des fonctions non moins lâches qu'odieuses porte le titre d'intendant

d'intendant général des postes. Il y a quelquefois un surintendant des postes , mais c'est un titre purement de décoration , du moins relativement aux fonctions de l'intendant. Voici une anecdote à ce sujet.

On rapporte que le duc de Choiseul ayant été revêtu de cette dignité honorifique , se transporta à l'hôtel pour s'y faire reconnoître & le visiter ; que le Sr. Jannel , le prédécesseur de l'intendant actuel , d'Oigny , lui fit tout voir ; mais que parvenu au sanctuaire où réside ce qu'on appelle le *secret de la poste* , il l'arrêta & lui dit qu'il ne pouvoit l'introduire en ce lieu.

Le ministre altier , peu accoutumé à ce langage , lui demanda s'il ne le reconnoissoit pas pour son supérieur ? « pas ici , M. le Duc , » lui repliqua-t-il , lui barrant le passage de son corps ; « vous ne pouvez y entrer que par un ordre du » roi , non écrit , mais verbal que S. M. m'intimera elle-même. »

Après cette tracasserie , le Sr. Jannel parti pour Versailles , fut rendre compte à Louis XV de sa conduite , & le ministre eut le dessous.

Cet intendant des postes a une quantité de commis consommés dans l'art détestable & poussé jusqu'à un raffinement inoui , d'ouvrir & de refermer les lettres suspectes. Ces commis leve sur le champ les empreintes de tous les cachets & les remettent avec une telle dextérité que le plus fin ne peut découvrir si la lettre a été ouverte , & la croit venue intact.

Ces espions invisibles de leurs concitoyens ,

plus vils que ceux de la police , si généralement en exécration , sont sans cesse occupés d'une recherche laborieuse , qui puisse alimenter la curiosité de leur premier agent , & celui-ci à son tour choisit toutes les pièces propres à charmer les loisirs du despote , ou à calmer ses soupçons & ses inquiétudes , ou à favoriser les entreprises de la tyrannie.

Louis XVI , à son avènement au trône , eut horreur de cette politique infernale. Son ame neuve & dans toute sa pureté ne peut se persuader que pour bien gouverner , il fallût avoir recours à de si infames moyens , & son premier vœu fut d'abolir ce tribunal secret , où l'on citoit ainsi sans exception quiconque avoit quelque communication à transmettre.

On n'osa d'abord contrarier un ordre si digne d'un souverain qui veut avoir pour base de son trône la candeur & la bonne-foi. Mais peu-à-peu on lui a fait envisager la raison d'état , & il a été obligé de céder à cette cause puissante , mais illusoire.

En effet , quiconque trameroit des projets sinistres contre S. M. ou la tranquillité publique , instruit , comme on l'aît aujourd'hui , de ce qui se passe à la poste , se serviroit-il d'une pareille voie pour former & consommer ses liaisons criminelles ? Mais si cette voie est vaine pour l'objet de son institution , elle est trop propre à favoriser les haines cachées & les calomnies ténébreuses.

C'est une atrocité , ainsi combinée qu'on a employée contre M. Turgot. Il étoit surinten-

dant des postes , mais mal avec le Sr. d'Oigny , qui étoit menacé de voir son département écorné par la réunion de la poste aux chevaux aux messageries , &c. Il desiroit fort le supplanter , en outre , par zele pour M. de Clugny , son ami , ayant des prétentions au contrôle général.

Le roi se défiant de ce que ses courtisans lui disoient contre les opérations de M. Turgot , souhaitoit cependant savoir ce que la nation en pensoit. Il s'imagina trouver plus de sincérité dans l'intendant des postes , qui avoit souvent occasion de causer familièrement avec S. M. & qui par son ministère pouvoit apprendre ce que chaque particulier en écrivoit dans son intimité & abondance de cœur. Elle le questionnoit fréquemment à ce sujet.

Celui-ci , craignant de ce compromettre , se tint d'abord sur la réserve ; mais voyant le premier fanatisme en faveur du ministre & de ses opérations rallenti de beaucoup , il essaya de profiter de l'occasion pour se venger. Peut-être même le fit-il avec d'autant moins de répugnance qu'il crut rendre service au royaume , en provoquant la disgrâce d'un ministre qui bouleversoient tout.

Il fit écrire des lettres par des gagistes affidés , où l'on exagéroit les torts réels qu'avoit M. Turgot , & il les présenta au roi comme l'expression naïve des gens de tout état & de tout ordre auxquels elles étoient attribuées. De cette manœuvre réitérée fréquemment , il résulta une masse si grande de déclamations , que le jeune prince crût que c'étoit le vœu de son peuple , & cédant

aux efforts qu'on faisoit de toutes part pour l'aliéner de son ministre , prit enfin son parti de le sacrifier à ce bien public dont il avoit suivi l'illusion en le choisissant , & se laissant aller à son impulsion.

En conséquence , un beau dimanche , le secrétaire d'état , Bertin , fut demander à M. Turgot sa démission & le porte-feuille de son département. Quoiqu'il ne s'attendit en rien à sa disgrâce, il n'en fut pas démonté & la reçut philosophiquement. Il étoit en ce moment occupé à dicter une lettre , il dit à son secrétaire : « En voilà assez ; » mon successeur la finira. »

Sur ce que son confrere lui apprit que S. M. lui accordoit la pension ordinaire (20,000 liv.) il répondit qu'il ne l'avoit pas méritée , mais que n'étant pas dans le cas de l'accepter , il la recevoit avec reconnoissance. On lui ôta aussi la surintendance des postes. Ce qu'on pouvoit reprocher en général à ce ministre , c'étoit de s'être laissé mener trop aveuglément par des subalternes hypocrites , qui mettoient souvent son administration en contradiction avec ses principes.

LE SECOND INCONNU.

Et dites-moi , voisin , qui a remplacé M. Turgot dans son ministère ?

LE PREMIER INCONNU.

Je vais te le dire , voisin. Par le même manège avec lequel le Sr. d'Oigny avoit fait disgracier M. Turgot , il eut l'adresse de faire nommer son ami , le Sr. de Clugny. On l'exaltoit dans ces lettres comme un personnage du plus

grand mérite , & appelé au poste de contrôleur général du vœu unanime de la nation.

Le roi , séduit toujours par son extrême envie de ne prendre ses ministres que parmi les plus vertueux , les plus éclairés & les plus agréables à son peuple , se décida tout de suite à faire venir cet intendant de Bordeaux , & déclara ses intentions à son mentor Maurepas , qui , n'osant contrarier tour-à-fait S. M. lui donna cependant à entendre qu'elle avoit été bien vite en besogne.

LE SECOND INCONNU.

Mais de grace dites-moi , voisin , quel est ce personnage de Clugny , & quel a été le successeur du verrueux M. de Malesherbes ?

LE PREMIER INCONNU.

Ce M. de Clugny , voisin ; bien loin qu'il eût pour lui le cri général , étoit au contraire , si décrié qu'on en disoit d'avance tout le mal possible. Le départ de M. de Malesherbes n'avoit pas fâché le moderne mentor. Il ne se sentit pas d'aise à cette nouvelle : la retraite volontaire de M. de Malesherbes , le jour même que son ami Turgot fut disgracié , lui laissoit un vaide pour placer un intendant des finances, qu'il venoit de créer , qu'il aimoit comme son fils , & qu'il jugeoit digne d'entrer dans le ministère. Le public ne sembloit pas avoir la même opinion de cet homme , M. Amelot , ci - devant intendant de Bourgogne. L'Esprit , j'entends l'*Esprit - Saint* , voisin , dirige toutes les œuvres de ce massif ministre , qui , je crois , restera en place aussi longtemps qu'il plaira à Dieu.

LE SECOND INCONNU.

Mais, vous qui êtes si instruit, voisin ; comptez moi, je vous prie, quelques anecdotes sur ces deux Messieurs. Si ça ne nous avance pas plus, au moins ça nous fera tuer un moment de tems.

LE PREMIER INCONNU.

De tout mon cœur ! Mais voici & voilà de graves personnages, de gens à façon, sans doute qui dissertent ensemble, approchons, avançons, écoutons ce qu'il disent : à une autre fois la partie !

NOTES DU DIALOGUE VIII.

(1) Concubine de la Vrilliere, femme d'un nommé Sabbatin, renfermé par lettre de cachet. Il se trouva un gentilhomme Auvergnat, du nom de Langeac, dont nous avons déjà eu occasion de parler, assez vil pour épouser cette coquine, & reconnoître comme siens le fruits de son libertinage avec le duc.

(2) Voici comme on raconte le fait dans un Journal du nouveau regne, sous la date du 10 octobre 1774.

» Il paroît décidé aujourd'hui que le duc de la
 » Vrilliere restera en place jusqu'après le sacre.
 » Quand il a été question de statuer définitive-
 » ment sur son sort, on est convenu de la nul-
 » lité, qu'il ne feroit rien d'essentiel & qu'on
 » lui conserveroit simplement le ministère des
 » lettres de cachet, ministre odieux dont ilavoit

„ jusqu'alors porté l'iniquité : *oui* , répondit S. M.
 „ *d'autant mieux que je compte n'en point donner.*
 „ (Le roi n'a point tenu parole , ou plutôt ses
 „ ministres la lui ont fait enfreindre : quel nou-
 „ veau déluge de lettres de cachet sous le minis-
 „ tère de Sartine , &c.) Au surplus M. de Mau-
 „ repas a promis de veiller sur lui , & d'empê-
 „ cher qu'on ne surprit sa religion , comme l'on
 „ a fait si souvent sous le règne du feu roi. ?



DIALOGUE IX.

INTERLOCUTEURS.

LOUIS XV, LE PRINCE DE CONTI,
M. TURGOT, M. DE CLUGNY,
LES DEUX INCONNUS DU
PRÉCÉDENT DIALOGUE.

LOUIS XV.

Ouelle foutue vie que celle de ce monde !.. Divine du Barry ! Amusante Pompadour ! Où suis-je ? Où êtes-vous ?

LE PRINCE DE CONTI.

Tendre marquise de Boufflers ! charmantes *houri*-*ris* de Beaumarchais ! céleste orchestre de l'Isle-Adam, digne du paradis ! où êtes-vous aussi ?...

Le Prince de Conti s'adressant à Louis XV.

Quel est ce butor qui marche vers nous ? Encore quelque individu de la séquelle ministérielle ! Grand Jupiter ! Que ne puis-je lire la très-menteuse Gazette de France ? J'y verrois , deux fois par semaine , la naissance , le mariage & la mort de tous les matadors ! ... Je vais frapper sur l'épaule à cet original : voyons s'il s'expliquera !

Le Prince de Conti parlant à l'original.

Qui êtes-vous , l'ami ? D'où venez-vous ? Où allez vous ?

M. D E C L U G N Y.

Monfieur , mon cher monfieur , je m'appelle de Clugny , contrôleur-général des finances ; je viens de France , je fuis de France , j'arrive en France , & je me trouve je ne fais où !

LE PRINCE DE CONTI.

Monfeigneur de Clugny , confeiller ordinaire , & au confeil royal , contrôleur-général des finances , je m'appelle Conti , de Bourbon-Condé , Bourbon-Conti , & , en un feul mot , prince de Conti. Je fuis auffi de France ; auffi venu de France , auffi arrivé de France ; & je me trouve auffi ici tout comme vous. . .

M. D E C L U G N Y.

Pardon , Monfeigneur ! le coftume eft ici un peu déragé. On n'y connoît ni naiffance , ni condition , ni rang : tout eft ici confondu comme à la tour de *Babel*. Un magot , une ravodeufe du coin , un favetier vous crache au nez , comme cela vient de m'arriver ; & vous n'avez rien à dire ! Une lettre de cachet , ou plutôt un ordre du lieutenant de police feroit grand bien ici , pour faire fourrer tous ces manans à Bicêtre & à la Salpêtrière. Ces canailles qui ont l'impudence & l'audace de cracher au nez d'un contrôleur-général des finances , du premier miniftre du tréfor du roi de France ! Si j'étois encore contrôleur , j'enverrois toute cette engeance à la Grève ou au moins aux galeres !

LE PRINCE DE CONTI.

Vous êtes bien méchant , Monseigneur de Clugny ! si on eût accroché Votre Grandeur aux fourches patibulaires de Mont-faucon , eût-on plus mal fait ?

M. DE CLUGNY.

Monseigneur ! je n'ai fait que du bien , & point du tout de mal. Mon éloge , le plus grand éloge , l'unique éloge que l'on ait fait d'un contrôleur-général , depuis le grand Colbert , jusqu'à moi , c'est que je suis mort au lit d'honneur , & que j'ai été enterré avec tous les honneurs de la guerre.

M. TURGOT

Vous êtes mort au lit d'honneur , mon cher confrère , parce que la mort vous y a surpris ; sans quoi , il eut bien pû vous arriver ce qui est arrivé à tant d'autres.

UN INCONNU.

C'est sûr : on eût donné de la pelle au cu à ce seigneur de Clugny , comme on en a donné à ses prédécesseurs , comme on en a donné encore à ceux qui l'ont successivement remplacé ; & ça n'auroit pas tardé , si la mort ne fût venue subitement l'empoigner ; c'étoit bien vraiment le second tome de l'abbé Terray , quoiqu'en soi un peu différens de type.

UN AUTRE INCONNU.

L'avez-vous aussi bien connu que je l'ai connu , ce Clugny , voisin ?

LE PREMIER INCONNU.

Parbleu ! si je l'ai connu ! Nous avons demeuré

porte-à-porte : nous avons été freres & compagnons ensemble.

LE SECOND INCONNU.

On dit pourtant que , dans les divers postes qu'il a occupés , il a déployé quelque talent.

LE PREMIER INCONNU.

Oui , mais il s'est fait détester par ses vices. D'abord , conseiller au Parlement de Dijon , il avoit été nommé successivement intendant de St. Domingue , intendant de la marine à Brest. Il avoit approché du ministère sous le duc de Praslin ; puis disgracié & revenu sur l'eau , il avoit été fait intendant de Bordeaux , où il avoit eu une commission de distinction , dont on l'avoit chargé au préjudice de l'intendant d'Auch , relativement à la maladie épizootique qui désoloit le Béarn.

A St. Domingue , indépendamment des querelles qui s'étoient faites avec les divers gouverneurs de cette colonie , & sur-tout avec le comte d'Estaing , qui l'avoit hautement accusé de concussion , il avoit eu une rixe fort singulière & fort vive avec un commissaire de la marine sous ses ordres , dans laquelle il s'étoit comporté indignement.

On affecta de répandre , lors de son élévation , le mémoire fait alors contre lui par son inférieur , où la probité de l'intendant étoit attaquée. D'ailleurs , on lui remarquoit un caractère haut , impérieux , violent , au point qu'il s'étoit compromis jusqu'à se battre & à se colleter avec lui , & avoit ensuite poussé la vengeance & l'abus d'autorité

Jusqu'à demander la tête du féditieux , comme s'il *eût été* coupable d'un crime de leze-Majesté.

A Brest, on avoit fait l'anagramme de son nom, de la *maniere* la plus cruelle & la plus atroce. Son nom de famille est *Nuis* : on y avoit trouvé , avec celui de *Clugny* ; *Indignus luce*.

A Bordeaux , il avoit affiché les mœurs les plus dissolues & les plus scandaleuses. Il avoit publiquement pour maîtresses les trois sœurs , & les avoit traînées avec lui à Paris , en prodiguant les graces aux maris.

Pour empêcher que cette conduite ne lui fit tort auprès du monarque austere , il cherchoit à compenser cette cause d'éloignement par un goût plus conforme à celui du roi. Il avoit fait venir d'Allemagne , dit-on , deux des plus habiles ferruriers , & s'*exercer* à acquérir des talens dans cet art qu'aime le roi passionnément , & avec lequel il se délasse des occupations pénibles de la souveraineté. *Lorsqu'il* fût attaqué violemment de la goutte. Il alloit mieux ; mais se livrant trop à sa luxure , il retomba ; il se mêla une compilation de maux ; & après avoir lutté long-tems par la vigueur de son tempéramment , il est décédé , n'étant regretté que de ses créatures.

LE SECOND INCONNU.

Lorsque je vivois dans l'autre monde , voisin , un ami me conta un soir une anecdote sur ce M. de *Clugny* , lorsqu'il étoit intendant de Bordeaux. *Il y eut* tant de plaisir , (& je me proposois bien *certainement* d'en faire l'amusement du jour) que cet ami chercha à me détromper , & prétendit à la

la fin qu'il falloit la mettre sur le compte d'un autre, sur un Monsieur Rouillé d'Orfeuil, intendant de Champagne, par exemple ; car nous pouvons librement ici citer tous les masques, sans craindre ni Bastille, ni lettre de cachet, voisin. Quoiqu'il en soit, cette anecdote est si plaisante que je ne puis me refuser à vous la rapporter. La voici tout au long.

« Monsieur l'intendant de la Champagne pouilleuse & non pouilleuse, Sa Grandeur M. Rouillé d'Orfeuil est un robin petit-maître, très-élégant, très-ambré, mais laid comme une chenille.

« Il aime passionnément les femmes ; mais comme il ne peut se flatter de les séduire par les charmes de sa figure, il est obligé de les corrompre à force d'or. Cette façon de faire l'amour, peu satisfaisante pour l'amour-propre, est très-commode pour un homme en place. Elle fatigue sa bourse, mais elle économise son tems, chose infiniment plus précieuse. Enfin, s'il ne goûte pas la plus fine fleur du plaisir, il n'en craint pas les épines qui l'accompagnent trop souvent.

« D'ailleurs, notre héros avoit une maîtresse en titre, une Mad. Pa..... femme comme il faut, ayant de l'esprit, des graces, de la dignité, très-capable de faire les honneurs de sa maison, de suppléer à Madame l'intendante, qui restoit presque toujours à Paris, ou de partager avec elle les fatigues de la représentation. Elle étoit encore d'une ressource encore meilleure pour Sa Grandeur M. l'intendant. Elle satisfaisoit à l'extérieur ; elle lui donnoit l'air d'avoir une inclination de cœur,

d'être un homme à sentiment , & dès-lors il se livroit avec moins de scrupule aux besoins physiques , vers lesquels il n'étoit entraîné que des instans , & par fougue d'un tempéramment qui s'amortissoit , hélas ! de jour en jour.

« Monseigneur avoit pour ses affaires secrètes un Proxénète , tel qu'en ont à-peu-près tous les gens constitués en dignité. Un pareil agent leur est absolument nécessaire , sur-tout en province. Un évêque , un gouverneur , un intendant , un magistrat , sont obligés , afin de ne pas se compromettre , d'user de la plus grande circonspection , lorsque malheureusement ils deviennent amoureux des femmes qui ne sont pas de leur sphere , ou qui n'ont aucun rapport avec eux.

« C'étoit le cas où se trouvoit Monseigneur. Pendant les fêtes qu'il avoit données à l'occasion du passage de Madame la Dauphine , aujourd'hui la Reine ; dans ces jours d'ivresse générale , où la joie semble rapprocher & confondre tous les rangs , il avoit été frappé d'une grisette qu'il avoit vu danser. Sa figure n'avoit point touché son cœur , mais ému puissamment ses sens.

« Mlle. Pas. . . c'est son nom , avoit alors dix-huit ans. C'étoit une grande fille , bien taillée , bien découplée , encore à cet état d'embonpoint dont la fermeté élastique irrite les desirs. Ses yeux amoureux & animés promettoient à coup sûr du retour , & la gayeté qui respiroit sur sa physionomie ne s'évaporoit pas en ricanemens innocens & niais ; elle se manifestoit par ce sourire malicieux

& réfléchì d'une nymphe qui connoît le goût & le plaisir , & s'en occupe.

« Elle avoit tellement fait tourner la tête à Monseigneur l'intendant , que dès la nuit même il auroit voulu l'avoir dans son lit , s'il eût été possible. Il mit à la poursuite de la Demoiselle , son limier. Cependant , avant que la négociation fût finie , il fut obligé d'aller à Paris , & dans le tourbillon de la capitale , il oublia bien-tôt une passion satisfaite & reproduite cent fois entre les bras de vingt autre beautés.

« Il revenoit fort tranquille à son intendance , lorsque dans la foule des provinciaux empressés à le voir , Mlle. Pas. . . se présente à sa vue , & rallume tous ses feux. Sur le champ , il ordonne à son entremetteur de renouer l'intrigue , & d'arranger si bien les choses que sa conquête soit prête à la fin de la tournée. Il alloit ce qu'on appelle tenir le département.

« Le valet-de-chambre menœuvre en conséquence des ordres de son maître , & réussit. Au vrai , il n'eut pas de peine : un commissaire départi est un Dieu dans la province. La jeune personne reçut avec respect les ordres de celui-ci , & le trouva très-honorée de son choix. Elle demeurait chez une vieille tante qui faisoit le métier de dévote faite de mieux , & qui en changea bientôt dès que l'occasion s'en présenta. Il leurra l'une & l'autre de l'espoir d'une fortune considérable ; il leur fit entendre que *Monseigneur* (*) les meneroit à

(*) Les intendants se font appeller *Monseigneur*,

Paris, les y établiroit ; qu'il feroit entrer la nièce à l'opéra , soit comme chanteuse , soit comme danseuse , suivant le talent qu'elle auroit , & qu'une fois sur le trottoir , elle pouvoit aller à tout.

« Il leur cita vingt exemples de filles du pays qui étoient ainsi devenues de grandes Dames. En exaltant l'imagination de ces femmes par ses exemples sensibles & bien capables d'exciter leur émulation , le Proxenetle travailloit pour son propre compte. Il n'avoit pas vu impunément d'aussi près les charmes de Mlle. Pas. . . il avoit éprouvé de fortes sensations , & il vouloit se satisfaire avant que ce morceau friand lui fût interdit.

« Il fit entendre que leur bonheur dépendoit de lui ; que la perspective brillante qu'il leur faisoit envisager s'évanouiroit comme un songe , si la nymphe se refusoit à ses desirs ; que d'un mot il pouvoit la rendre heureuse ou malheureuse pour toujours. L'alternative étoit cruelle & vraie ; mais une jeune personne qui écoute une première proposition sur cet article devient rarement difficile à la seconde.

« Il fallut en passer par la condition préliminaire , & recevoir les embrassemens du rustre. Ce n'eût vraisemblablement pas été le plus mauvais article du traité , si ce malheureux , libertin , com-

dans les placets qu'on leur présente. Ils ne les répondent pas autrement. Leurs valets & leurs complaisans leur donnent aussi en société ce titre , qui ne leur est dû en aucune façon.

me ses semblables , n'avoit rapporté de Paris une maladie honteuse. Il est à présumer qu'il ignoroit en être atteint , lorsqu'il imposoit la loi à la victime.

« Quoiqu'il en soit , ce mal effrayant fit bientôt les plus horribles ravages dans un corps tout neuf. La Dlle. ne sçut d'abord ce que c'étoit : la dévote , plus expérimentée , l'en instruisit. Elles en firent les reproches les plus amers au valet-de-chambre.

« Celui-ci ne trouva d'autre moyen de s'y soustraire qu'en s'abstenant de retourner chez elles. Ainsi , par une de ces bizarreries d'événemens que toute la sagesse humaine ne peut prévoir , ce qui devoit assurer les espérances de la nièce & de la tante fut précisément ce qui les détruisit , & les rendit plus infortunées qu'auparavant.

« Le scélérat ne voyant aucune possibilité que la Dlle. fut guérie au retour de Monseigneur , les abandonna absolument. Il dit à son maître , quand il lui en demanda des nouvelles que la jeune personne étoit un dragon de vertu inabordable , & que la dévote n'avoit écouté aucune proposition ni pour or ni pour argent. L'amour de Sa Grandeur avoit eu le tems de s'évaporer en route ; il ne parut pas fort touché des obstacles que lui présenta son valet , & celui-ci crut en être quitte.

« La vengeance d'un femme ne s'affoupit pas aussi aisément que la passion d'un vieillard de trente ans , miné par la débauche & blasé sur le plaisir. D'ailleurs , celle-ci étoit trop légitime pour que tout galant homme se refusât à la seconde.

« Mlle. Pas . . . avoit un cousin qui travailloit dans les bureaux de Sa Grandeur. La tante lui fait part de la catastrophe de sa nièce , lui raconte comment les choses se sont passées , & lui demande conseil.

« Le commis assure que Monseigneur est très-équitable , très-humain , très-compassifant ; qu'il faut conter en bref le fait dans un placet , le lui présenter , & qu'il aura certainement égard à une situation horrible dont il est la cause.

« Le commis se charge de rédiger le mémoire ; & comme il connoissoit les allures de Monseigneur , il leur ménage une entrevue pour le donner à l'insçu du Cerbere en question , dont les fonctions étoient de garder la porte du cabinet , & qui avoit intérêt d'en écarter ces femmes.

« A l'aspect de la nymphe , toute l'ardeur de Monseigneur se rallume. La nature , par un ménagement pour le sexe , bien funeste aux hommes , empêche souvent que le genre de maladie dont étoit attaquée la Dlle. , altère la figure , quelquefois même , elle n'en est que plus fraîche & plus séduisante.

« Il en étoit ainsi de celle de la Dlle. P . . . la rougeur dont se colora son visage en présentant l'écrit à Sa Grandeur , lui parut annoncer une démarche qu'il interpréta favorablement : le silence , l'embarras de la dévote & même du commis , tout lui fait présumer que la nièce & la tante , honteuses de leur premier refus , venoient se dévouer aux plaisirs de Monseigneur , & briguerent son esclavage.

« Presque aussi interdit , mais ayant plus d'usage , & d'ailleurs autorisé par l'assurance que lui donne sa dignité & l'idée où il est sur l'objet de cette requête , Monseigneur la reçoit de la jeune personne & sans la lire.

« Mademoiselle , lui dit-il , il me semble que
 » vous avez quelque chose de particulier à me confier ; vous vous développerez peut-être mieux
 » dans un tête-à-tête. Daignez passer dans cet arrière cabinet. Rassurez-vous , & vous aurez
 » tout le tems de vous expliquer. »

Sa Grandeur la prend en même tems par la main , l'introduit dans un boudoir voluptueux , la fait asseoir sur un lit de repos couvert de satin noir , & se met auprès d'elle.

« De quoi s'agit-il , ma belle enfant ? ---- Monseigneur , daignez lire. ---- Je ne perds point
 » à lire des momens aussi précieux ; votre requête
 » est certainement très-juste ; mais , BEL ANGE ,
 » j'en ai une autre à vous présenter : puisse-t-elle
 » avoir un succès aussi favorable que la vôtre ! »

« En même tems , ce petit-maître , intendant & entreprenant , embrasse la Dlle. la baise en bouche ; & la Dlle. de se retirer & de s'écrier ;
 » Monseigneur , je ne suis pas digne de cette
 » faveur : lisez avant , je vous le demande en
 » grâce »

« Sa Grandeur en feu de plus en plus , attribue cette résistance à la modestie d'une fille novice , & ne répond que par une audace nouvelle.

« Mlle. Pas... insistant toujours pour que le magistrat lût son mémoire , & celui-ci s'y refu-

fant , & l'affurant que quelque grace qu'elle demandât , elle feroit exaucée ; mais qu'il n'avoit alors d'yeux que pour admirer ses charmes , il termina par lui fermer totalement la bouche en collant ses levres sur les siennes ; & ses mains libertines s'égarant fort indiscrettement , font oublier à la Dlle. ses maux , pour ne s'occuper que du plaisir que lui procure cet amant très-exercé dans l'art des voluptés , & plus propre à en donner à une femme qu'à en recevoir.

« Sa Grandeur étoit en jour pour son malheur : elle en eut beaucoup avec Mlle. Pas... & ne s'en apperçut que trop ensuite.

« Quand cette conversation éloquente & muette fut finie , la Dlle. ne fut plus si curieuse que Monseigneur lût son placet ; elle n'eût rien de plus pressé que de prendre congé , en déclarant qu'elle s'en remettoit à sa justice ; & celui-ci de la conjurer d'être tranquille & de regarder son affaire comme faite.

« Monseigneur corne le mémoire en effet , indice pour le secrétaire d'y avoir égard & de le remettre sous ses yeux.

« Quelques jours , Sa Grandeur étant en humeur de travailler , fait appeller son secrétaire pour qu'il lui rende comptes des placets à répondre pendant qu'il s'habille.

« Sa première question est de demander des nouvelles de celui de Mlle. Pas... A ce mot , l'oreille du valet-de-chambre se redresse , & le secrétaire se met à rire.

« Je ne fais , Monseigneur , répondit-il , si

„ c'est bien là le moment de vous en parler ,
 „ car il est question de Bernard (c'étoit le nom
 „ du valet-de-chambre) d'une manière peu hon-
 „ nête ; mais il se justifiera , sans doute.

„ Oui , reprend avec vivacité Sa Grandeur ,
 „ vous êtes un habile homme , M. Bernard. Je
 „ vous donne quinze jours pour une négocia-
 „ tion ; vous ne faites que de l'eau claire , &
 „ moi , en une demie-heure je vais au fait.

„ --- Au fait , Monseigneur ! tant pis ! conti-
 „ nue le secrétaire. Il auroit mieux valu que Vo-
 „ tre Grandeur n'eût pas été si vite en besogne.

„ --- Vous avez raison ; ces expéditions brus-
 „ ques ne me vont plus ; j'en suis encore tout
 „ roué , j'en ai mal aux reins , aux bras , aux
 „ cuisses ; j'ai des ardeurs de diable en urinant ; je
 „ ne fais ce que c'est que tout cela !

„ --- Lisez , Monseigneur , vous allez le sa-
 „ voir , car cela ne peut gueres s'articuler devant
 „ Votre Grandeur ».

----- Sa Grandeur lit.

Cependant , le valet-de-chambre étoit tren-
 blant comme la feuille. Son maître rejetant
 le mémoire , le regarde avec fureur , le traite
 comme un gueux , le menace de l'envoyer à Bi-
 cêtre. Celui-ci reste interdit , reçoit avec humilité
 toutes les imprécations de son maître. -- Il se
 rassure cependant , & profitant de la liberté que
 lui donne sa qualité de Proxénète , quand il voit
 la fureur de Sa Grandeur diminuer , il le gour-
 mande à son tour,

« Est-ce que vous prétendez , Monseigneur ;
 » que je suis de marbre dans l'emploi que vous
 » me donnez ? Ignorez-vous au contraire que ce
 » sont les revenans bons ? J'ai fait mon métier ; le
 » diable s'en est mêlé , c'est un malheur ; mais
 » vous , Monseigneur , si vous faisiez le vôtre ,
 » si vous lisiez les mémoires qu'on vous présente ,
 » cela ne vous seroit pas arrivé.

« Cette apostrophe familière fut un coup de lu-
 » mière qui frappa Sa Grandeur. Monseigneur est
 » spirituel , gai , judicieux & bon

» Tu as raison , s'écria Sa Grandeur , j'ai eu
 » tort : tu me donnes-là une excellente leçon ,
 » dont je profiterai , & qui te mérite ton pardon.
 » Allons , fais venir mon chirurgien ; qu'il me
 » guérisse , moi , toi , la Dlle. , & la vieille dé-
 » vote pardessus le marché , & que cette méfa-
 » venture demeure ensevelie dans un éternel
 » oubli ».

Un secret éventé n'en est jamais un , voisin.
 L'anecdote a transpiré , & peut servir d'instruction
 à tous les seigneurs intendans & autres en place ,
 ou dans le cas de recevoir des placets.

LE PREMIER INCONNU.

Cette plaisante anecdote , voisin , qu'on a pré-
 tendu falloir mettre sur le compte de l'intendant
 de Champagne est assez dans le caractère du Sr.
 de Clugny. Son ardeur pour le plaisir & sa com-
 plaisance trop grande aux caresses d'une de ses
 maîtresses , lorsqu'il étoit encore en convalescence,
 lui ont procuré la rechûte dont il est mort.

LE SECOND INCONNU.

Ce n'est pas grand malheur ! Les François ne pouvoient trop desirer d'être délivrés de ce fléau , de ce monstre ministériel , très-propre à ramener les calamités dont l'abbé Terray avoit affligé la France.

LE PREMIER INCONNU.

Oui , quelque court qu'ait été le ministère de ce M. de Clugny , il fera certainement époque par les révolutions qui ont eu lieu durant cet intervalle , par des établissemens nouveaux , & par un génie fiscal qui a ouvert un libre cours aux discussions , aux vexations , aux dépradations , aux iniquités de toute espece dans les diverses parties des finances , que son prédécesseur avoit voulu arrêter & punir. Toutes les opérations de M. Turgot se sont trouvées anéanties en peu de tems , & il n'est resté que celles peut-être les plus mal vues & les plus onéreuses.

LE SECOND INCONNU.

La clameur publique impute à sa mémoire bien des infamies particulieres.

LE PREMIER INCONNU.

Ah ! voisin , il faudroit pouvoir porter le flambeau dans la nuit d'une foule de prévarications & d'iniquités toujours fort difficiles à éclaircir ! ses opérations connues & avouées peuvent induire à croire ce qu'il étoit capable de faire.

LE SECOND INCONNU.

On dit qu'à ses derniers instans il étoit assailli d'une complication de maux , comme goutte , vé-

* role , fièvre putride , fièvre militaire , fièvre maligne.

LE PREMIER INCONNU.

Oui , la vigueur de son tempéramment l'a fait lutter long-tems ; la nation flotloit ainsi entre la crainte & l'espérance. Celle-ci n'a prévalu que lorsque l'on a sçu que le malade l'avoit perdue. Voici l'anecdote :

Un jour , le Sr. de Vaines étant allé le voir , lui disoit , pour le rassurer sur son état , qu'il devoit se rappeler l'axiome si connu : *qu'un contrôleur-général ne meurt jamais en place.* — Oh , bien ! répondit-il avec gayeté , *je ferai mentir le proverbe.*

Ce Clugny avoit été frappé sur-tout de voir le mentor Maurepas venir prendre chez lui le portefeuille. On ne douta plus de sa fin prochaine , & l'on dit que *ce ministre venoit lui administrer ses derniers sacremens.*

Ceux-ci ne tarderent pas à lui être apportés réellement , & l'on fait que dans le pays de France , cette cérémonie à l'égard des gens en place , & sur-tout peu religieux , ne se pratique que dans les cas extrêmes.

Dès-lors , le curé de sa paroisse , comptant sur sa proie , s'occupa à feuilleter les registres pour se mettre au fait du cérémonial usité à la mort d'un contrôleur-général en exercice : événement dont on n'avoit pas eu d'exemple depuis Colbert , mort en 1683.

La mort du seigneur se manifesta en son hôtel
par

par les clameurs de cinq femmes , qui le remplirent à l'instant de leurs gémissemens.

Ces cinq femmes étoient Madame de Clugny , épouse du défunt ; Madame de Clugny , sa belle sœur & sa maîtresse favorite pour le crédit ; une Madame Tillorier , en exercice ; & ses deux sœurs tour-à-tour la suppléant.

Tu peux juger , l'ami , quel mauvais effet produisit dans le public , déjà bien mal disposé , l'évasion scandaleuse de toutes ces échevelées !

Vû la rareté de l'événement , & l'importance du personnage , on s'imaginoit voir quelque chose de merveilleux à son enterrement , & il s'y étoit rendu un concours de monde prodigieux. Mais on n'y a remarqué aucune cérémonie extraordinaire , ni même une grande magnificence de cortège , ni un deuil bien nombreux ; on n'y comptoit que quatre fermiers-généraux.

Ce grand vuide des matadors de la finance a été regardé comme une ingratitude d'autant plus marquée , que personne n'ignoroit la tendre affection que leur portoit le défunt.

On n'a pas manqué de faire au Seigneur une épitaphe , roulant sur une anecdote de sa maladie.

On disoit dans le monde que le délire étant survenu , il parloit souvent de ses projets pour le paiement des dettes de l'Etat ; il demandoit au ciel de lui conserver la santé jusques-là ; il s'écrioit qu'il mourroit ensuite volontiers :

Ces paroles , prêtant à une plaisanterie maligne , mais très-fine , ont les a tournées ainsi :

D.

Ci gît un contrôleur , digne qu'on le pleurât ,
 Aimant beaucoup la France & point du tout la vie :
 Consentant de bon cœur qu'elle lui fût ravie ,
 Lorsqu'il auroit éteint les dettes de l'Etat.

Du reste , si cet honnête personnage n'a pas travaillé utilement pour l'Etat , il a assez bien manœuvré pour son propre compte. Pendant cinq mois environ qu'il s'est trouvé à la tête du fisc public , s'il n'a pas acquitté les dettes du royaume , il a payé les siennes qui n'étoient pas peu considérables ; il a acheté comptant la terre de *Benonville* , terre magnifique en Normandie ; & il auroit fait mieux , s'il en avoit eu le loisir.

Cependant , on n'a pas manqué de dire qu'il mourroit pauvre ; en conséquence , on a réclamé une pension pour la femme du pauvre diable défunt , ainsi que pour sa famille ; & , suivant l'usage , on a donné 8,000 livres à cette nécessiteuse veuve qui en avoit déjà 4,000. . . . quatre mille à Monsieur son fils , & quatre mille à Mademoiselle sa fille ; ce qui fait le total de 20,000 livres , que sous Louis XIV obtenoit seulement un ministre au bout de 39 ou 40 ans de service.

LE SECOND INCONNU.

Qui a donc enfin remplacé ce second tartare Terray , voisin ?

LE PREMIER INCONNU.

Entre les concurrens , l'ami , qui briguoient en foule la place de contrôleur-général pendant la maladie du défunt , on avoit vu sur les rangs un Sr. Cromot , dit du Bourg , surintendant des

finances , bâtimens , arts & jardins de *Monsieur*.

Ce Cromot , dévoré d'ambition , avoit profité de son ascendant sur l'esprit du frere du roi , auquel il avoit l'honneur d'être attaché , pour engager cette Altesse Royale à le porter à cette dignité.

Le prince , flatté de voir un de ses serviteurs porté à un pareil poste , avoit mis en œuvre tout son crédit auprès de son auguste frere ; & , suivant l'impulsion de son confident , il avoit même employé la ruse pour parvenir à ses fins ; il avoit donné une fête du meilleur goût & de la plus grande magnificence à leurs majestés , qui témoignant leur admiration de si belles choses , donnerent à *Monsieur* sujet de louer indirectement & sans affectation l'ordonnateur , le Sr. Cromot , donc il exalta sur-tout l'intelligence & l'économie. Malheureusement ce prince ne réussit pas : M. de Maurepas ne voulut pas faire un contrôleur-général , créature d'un si grand prince , & qu'il ne pût pas faire expulser à son gré , quand il lui déplairoit.

LE SECOND INCONNU.

Qui choisit-on donc pour cette place , voisin ?

LE PREMIER INCONNU.

On choisit un M. Taboureau ; & , afin de vaincre sa résistance , motivée sur ce qu'il n'entendoit rien à la finance , on lui donna une espece d'adjoint pour cette partie en la personne de Monsieur Necker.

LE SECOND INCONNU.

Et quels étoient ces deux personnages , voisin ?

LE PREMIER INCONNU.

Il y a beaucoup à dire sur l'un & sur l'autre. Le premier étoit plus véritablement estimé ; le second avoit une réputation plus brillante. Depuis long-tems, & même sous Louis XV, le premier étoit désigné pour le ministère. Dès qu'il y en avoit un de vaquant, dans quelque genre que ce fût, le public le nommoit.

Cette apothéose anticipée n'étoit pas vraisemblablement à son égard, comme à l'égard de certains autres, la manœuvre sourde d'un ambitieux, qui, par des émissaires gagés, cherchoit à force de se prôner lui-même, à attirer les regards & à suggérer un choix dont n'avertiroit pas son mérite personnel.

Ce ministre étoit doux, simple, humain, valétudinaire, dénué de cette énergie qui enfante également & les belles actions & les grands faits. S'il desiroit donc un département, ce n'étoit donc pas le contrôle-général, sur-tout dans la crise où se trouvoit alors la France, exigeant ou l'heureux génie d'un patriote zélé, ou l'âme atroce d'un scélérat intrépide. Mais sa famille briguoit pour lui ; mais ses amis en grand nombre à la cour & au conseil, assuroient qu'on ne pouvoit trouver un homme plus ami du bien ; mais, les vrais citoyens, engoués des éloges qu'ils en entendoient faire continuellement, se flattoient que l'Etat respireroit enfin sous un tel soutien.

Le mentor du roi ayant donc déclaré à ce conseiller d'Etat que S. M. l'avoit nommé son contrôleur-général, il commença par refuser, sous

prétexte qu'il n'entendoit rien à la manutention du fisc ; & il paroît que M. Taboureau se défendoit de bonne foi ; car on a prétendu qu'il fût jusqu'à dire des choses mortifiantes pour le vieux ministre , en se retranchant sur sa mauvaise santé, sur son âge ; & que , comme celui-ci, pour battre en ruine toutes ses excuses , lui objectoit qu'il étoit encore jeune ; Taboureau lui avoit répondu :
 „ Quand on a passé cinquante ans , M. le comte ,
 „ on n'est plus gueres propre aux affaires publi-
 „ ques „.

LE SECOND INCONNU.

C'étoit un argument *ad hominem*, voisin.

LE PREMIER INCONNU.

Oui , mais le mentor étoit trop intéressé à tenir ferme. Il mit en avant les ordres du monarque qui lui dit de sa bouche : *je vous l'ordonne , mon peuple le desire , & vous ne pouvez vous refuser au salut de la France.*

On lui adressa les vers suivans , d'une fadeur à faire vomir :

L'état dans sa détresse a besoin d'un grand homme :
 La France vous regarde & la vertu vous nomme.

LE SECOND INCONNU.

Mais quelle sorte d'adjoint a-t-on donc donné à ce M. Taboureau , voisin ?

LE PREMIER INCONNU.

Un Monsieur Necker , je vous l'ai dit tout-à-l'heure.

LE SECOND INCONNU.

Un Monsieur Necker ! un Monsieur Necker !
 Quel homme est-ça ?

LE PREMIER INCONNU.

C'est un homme tout différent de l'autre. Le premier, c'est-à-dire, Taboureau, étoit fils d'un batelier de Tours. Le second est fils de je ne sais qui. Mais tout ce que je fais, c'est que sa femme est née dans un village, d'un prêtre calviniste : que son pere lui ayant appris la géographie & un peu d'histoire, elle cultiva ses foibles connoissances, & alla les enseigner à Geneve. Là, M. Necker la vit, l'aima & l'épousa.

M. Necker épousé, amene sa moitié à Paris, où il arrive pauvre comme Job. On n'a pu révoquer en doute les lumieres & la capacité, tant en théorie qu'en pratique de cet inconnu personnage. Il a donné plusieurs ouvrages au public sur différentes matieres d'administration où l'on remarque du génie, des grandes vues & beaucoup de ressources dans l'imagination. D'abord commis aux gages d'un simple banquier à 1,200 liv. il y a vingt ans, il a fait valoir si adroitement les fonds de son maître, qu'il est devenu son associé. La France se trouvant dans la plus grande détresse, il en a profité, & a prêté au roi à de très-gros intérêts, & le voilà millionnaire. On lui donne aujourd'hui 300,000 livres de rentes.

L'affaire de la compagnie des Indes lui fournit occasion de montrer ses talens, & d'augmenter sa fortune, & le mit en relation avec les plus grands seigneurs. Il donna des soupers : les beaux esprits y vinrent : il fit des éloges : il obtint le

suffrage de l'académie ; & voilà qu'il fut sûr de l'appui des savans.

Ce Necker , lors de sa nomination à une demi-place de ministere , qu'il a ensuite occupé toute entiere , étoit ministre de la république de Geneve.

Il étoit dans la force de l'âge , vigoureux , laborieux , & rempli de cet enthousiasme de gloire qui excite à faire parler de soi ; mais on l'a taxé de n'avoir pas été fort délicat sur les moyens de se pousser au poste où il aspirait.

Sa qualité d'étranger & de protestant , son défaut d'entours , les dégoûts & les persécutions qu'il avoit éprouvées sous le précédent ministre des finances , tout sembloit devoir lui interdire l'entrée au contrôle-général.

Cependant , parmi les mouvemens rapides de tant de rivaux parvenus & supplantés , on l'avoit quelquefois nommé , & les gens censés en avoient toujours ri , comme d'un ridicule qu'il se donnoit. On n'a pu douter par après que ce Necker n'y songeât réellement , & voici ce qu'on a découvert sur le fil détourné qui l'a conduit à son élévation.

Il étoit fort lié avec un certain Marquis de Pezay (intrigant comme on l'a dit) qui , n'ayant pu se faire un nom dans la littérature , cherchoit à se pousser aux honneurs & à figurer dans le monde par ses petits vers , ses calembourgs & ses souplesses.

Le pere de ce Marquis étoit un marchand de fer : il fut intéressé dans les bâtimens de Versailles ; il y gagna du bien & mourut. Le fils se donna du mouvement. Il avoit une sœur qui étoit

jolie , & qui s'en donna aussi : elle fut mariée à un monsieur de ***. Le prince de Condé coucha quelque tems avec elle.--- Le frere profita de l'heure du berger. Le prince eut des bontés pour lui , comme en ont tous les princes pour ceux qui ont de jolies sœurs. Le Marquis obtint , par son crédit , un de ces emplois militaires qui n'illustrent pas ; mais qui mettent un homme à portée d'entrer dans le monde.

Ce monsieur acheta ensuite la terre de Pezay , qui appartenoit , je ne fais encore à qui ; & se fit sur le champ intituler *Marquis de Pezay*.

On rit d'abord de cette dénomination : mais le seigneur tint bon , sans se déconcerter. Il effuya , bien entendu , tous les brocards & toutes les railleries que l'on fit sur son titre. Il en plaisanta lui-même pour se mettre au courant , & tout en persistant , on s'accoutuma , sans trop savoir pourquoi , à l'appeller M. le Marquis de Pezay.

Le nouveau Marquis fit ensuite le bel esprit , brochant des petits vers à sentimens , portant ces petits vers à la toilette de quelques jolies femmes , qui les faisoient valoir dans leurs cotteries.

Cela lui donna bien vite la réputation d'un Marquis à bonnes fortunes. Ensuite il traduisit *Catulle* ; il ne savoit pas assez de latin , mais il se borna à mettre en françois *moderne* l'ancienne traduction. --- Il envoya son *Catulle* à Voltaire qui répondit :

« C'est l'évangile des hommes agréables , & vous êtes, M. le *Marquis* , de cette communion.

--- *bravo ! bravo ! chorus !*

Cette petite lettre d'un grand homme fit beaucoup d'honneur à M. le Marquis. Enfin , il fut que dans une abbaye de Paris , il y avoit une demoiselle de condition , pauvre , mais charmante , bonne & belle , protégée par Madame de Maurepas.

Le seigneur Marquis parvint à avoir des liaisons dans l'abbaye ; il fit sa cour à la belle & bonne , & pauvre demoiselle , lui offrit son cœur , sa fortune & sa main.

La protectrice Maurepas voulut voir Monsieur le Marquis. Ce seigneur Marquis dit à la vieille Maurepas des choses aussi agréables que l'on en diroit à une jeune femme de vingt ans : cela fit plaisir.

La vieille comtesse Maurepas prit le jeune marquis Pezay en amitié , & le présenta à son mari. Avec ce ministre mentor , notre marquis parla *politique* , & peu-à-peu il s'accoutuma à lui donner sa confiance.

Mais , ami voisin , comme le marquis n'étoit ni vrai poëte , ni vrai marquis , on fit sur lui l'épigramme suivante :

Ce jeune homme a beaucoup acquis ,
Beaucoup acquis , je vous assure ;
En deux ans , malgré la nature ,
Il s'est fait poëte & marquis.

Voici ce qu'on disoit dans des nouvelles à la main , de Paris , sous la date du 9 Décembre 1776.

« On peut se rappeler une épigramme où l'on

» plaisantoit M. de Pezay sur sa qualité prétendue
 » de marquis. Tout le monde sait que son nom est
 » *Maffon*. On a été bien surpris qu'il ait eu l'im-
 » pudence de se faire donner ce titre dans la ga-
 » zette de France , du vendredi 6 , à l'occasion
 » de la présentation de sa femme à la cour.

» Autre événement qui scandalise tout le mon-
 » de : il s'est introduit chez le comte de Maurepas ,
 » & il fait les délices de ce ministre , conjointe-
 » ment avec le Sr. Caron de Beaumarchais.

» C'est à M. le compte que l'on attribue son
 » mariage avec une Demoiselle de condition ,
 » appelée de *Murard*. Elle est de la plus belle fi-
 » gure possible. On ajoute que M. de Maurepas
 » a fait donner par le roi une dote considérable à
 » la Dlle. peu riche.

» Ce M. de Pezay a pour sœur une Madame de
 » *Cassini* , très-élégante , & qui tient , de son
 » côté , un bureau d'esprit léger , persifleur , ana-
 » logue au ton de la cour ».

Et tout récemment sous la date du II.

» Le mariage du prétendu marquis de Pezay est
 » l'entretien de Paris , & l'on en plaisante beau-
 » coup sur une généalogie qu'il s'est fait faire pour
 » paroître à la cour , où l'on le fait descendre des
 » *Maffoni* d'Italie. Cela réveille également la
 » chronique scandaleuse sur le compte de sa sœur ,
 » Madame de *Cassini* , la maîtresse publique du
 » comte de Maillebois.

» Pour mieux prêter au ridicule , notre marquis
 » a engagé le Sr. de la Harpe à insérer dans son
 » journal du 25 Novembre , des vers de sa com-

» position , inscrits en divers lieux de ses jardins
» de Pezay .

» Voici comment les plaifans ont parodié mé-
» chamment ceux au-dessus d'un cabinet de ver-
» dure ».

Poëte , jardinier & sage tour-à-tour ,
Je ne suis qu'un grand fat , à parler fans détour :
Je ne ferai pas croître une simple fleurette.
Je chante & fais baïller l'amour.

Pour être mis dans la gazette ,
De femme à prix d'argent , je vais faire l'emplette,
Je serai *cocu* , puis , bientôt , j'enragerai ;
Alors , plus philosophe , ici je reviendrai.

Ce marquis , mon ami , s'étoit introduit , com-
me tu l'as vu par les nouvelles à la main que je
t'ai rapportées , chez le comte de Maurepas ; il
avoit plû à ce mentor ministre , ou plutôt à sa
femme. Il faisoit les délices de leurs soupers ,
comme je te l'ai dit.

L'ambitieux , M. Necker , avoit profité de cette
intimité pour se faire connoître du mentor , lui
présenter des mémoires sur l'administration des
finances , & jeter ainsi de loin les fondemens de
sa grandeur future.

LE SECOND INCONNU.

Ce Necker , voisin , est donc un intrigant , com-
me tant d'autres ?

LE PREMIER INCONNU.

Oui , intrigant consommé. Les prêtres , furieux
de voir un Protestant s'immiscer dans le ministere
& sur la voie d'entrer peut-être au conseil , ont eu

beau jeter les hauts cris , ils n'ont pû ébranler la roche ; ont eu beau le miner & le contreminer , Necker a tenu aussi ferme que le roc de Gibraltar vis-à-vis des Castillans & des François. Les boulets rouges , les batteries flottantes n'ont pu l'entamer.

La Prétraille avoit porté ses pieux soins jusqu'à faire des plaintes , au nom de tout le *Saint* corps , au comte mentor , en lui présentant les ordonnances du royaume qui excluent tous les Camifards de toutes les places de l'administration : le vieux ministre , toujours goguenard , & bien catéchisé , sans doute , a répondu « que si le clergé vouloit se charger de payer les dettes de l'Etat , le roi consentiroit à congédier son moderne directeur du trésor royal ».

On est parti delà pour faire un jeu de mots , quoiqu'ayant une sorte de sens.

De ton choix , ô Necker , le dévot allarmé ,

Crie en vain : « quel scandale énorme !

» Pour régir son trésor , quoi ! Louis a nommé

» Un enfant de Geneve , un maudit réformé !

» C'est qu'il s'entend à la réforme.

Cependant , si la jalousie du clergé n'a pu obtenir qu'on lui sacrifât M. Necker absolument , il a passé pour constant qu'elle l'a privé du moins d'une illustration qu'il alloit recevoir par le grand cordon de l'ordre du mérite (*) ; ce qui a mortifié

(*) Cet ordre équivaut en France à l'ordre de
étrangement

étrangement cet ambitieux , très-jaloux d'honneurs.

Des gens sensés ont fait sentir à S. M. qu'en couvrant ainsi un Protestant d'une décoration qui le caractériseroit plus spécialement pour tel , ce feroit exciter davantage la haine , la rage , les réclamations des dévots ; qu'il valoit mieux attendre que cette espece de ministre , encore tout neuf , se fût distingué par des actes patriotiques , propres à fermer la bouche des envieux.

Ce seigneur Necker se croyoit d'autant plus digne de cette faveur , qu'il avoit déclaré ne se charger de sa place que par zele , & ne vouloit aucun appointement ; sacrifice que des frondeurs ont trouvé indécent ; car on est décidé en France à critiquer les plus belles actions.

Ils ont dit ; qu'il ne convenoit point à un particulier de servir le roi gratuitement ; que ce n'étoit point une rétribution fixe & modique qui ruineroit l'Etat , & que d'ailleurs on devoit lui savoir d'autant moins de gré de ce désintéressement , que , dans sa place , il pouvoit facilement s'en récupérer au centuple , sans qu'on le fût.

Quoiqu'il en soit , l'ami , dès son début dans la

St. Louis , & se donne aux officiers Protestans qui ne peuvent être de celui-ci. Il a été institué par Louis XV en 1759. Il y a trois dignités pour les non-militaires , non encore conférées. On donnoit à M. Necker celle de chancelier de l'ordre. Mais le coup a raté.

carrière , le seigneur Banquier a senti qu'il auroit bien des dégoûts , des humiliations même à dévorer ; il a senti aussi que ces premières attaques du fanatisme ne seroient pas les dernières ; & que , si elles étoient impuissantes cette fois , & peut-être plusieurs autres , comme les ressources & les effets en sont inépuisables , il succomberoit à la fin , s'il heurtoit trop de front le clergé & se roidissoit contre lui. Il a donc pris le parti de mettre beaucoup de liant dans sa conduite envers les prélats , d'en avoir à sa table & de leur rendre des devoirs.

C'est par une suite de cet esprit de conciliation , l'ami , qu'on n'a pas tardé à le voir à Conflans , chez l'archevêque de Paris ; & c'est à l'occasion d'un dîner qu'on composa une épigramme assez piquante.

Nous l'avons vu , scandale épouvantable ,
Necker assis avec Christophe à table ,
Et dix prêtres , savourant à l'envi
Des rouges bords le nectar délectable !
L'Eglise en pleurs & Satan est ravi.
Mais , en ce jour , d'une indulgence telle ,
Quel seroit donc le motif important ,
Qui de Beaumont a perverti le zèle ?
C'est que Necker , le fait est très-constant ,
N'est Janséniste. . . . il n'est que Protestant.

LE SECOND INCONNU.

Un banquier élevé tout d'un coup à des fonctions dont la plupart lui doivent être inconnues ; un étranger préféré à tous les sujets du roi , pour

occuper près de lui un poste de confiance ; un Protestant chargé du ministère le plus important dans un royaume , où les Protestans sont exclus des moindres charges , c'est sans doute une grande bizarrerie ; c'est un caprice très-signalé du sort , voisin !

LE PREMIER INCONNU.

La France a déjà , dans ce genre-là , l'ami , des exemples dont elle se souviendra long-tems : mais ce qui doit paroître *neuf* , & qui ne ressemble à rien , c'est la manière dont ce seigneur Necker a sçu mistifier la nation Française ; c'est le fanatisme qu'il a inspiré dans ce qu'on appelle à Paris la bonne compagnie ; c'est enfin ce redoublement d'enthousiasme qu'on produit en sa faveur les choses mêmes , par lesquelles tout autre seroit abîmé cent pieds sous terre.

LE SECOND INCONNU.

Mais , la fin du compte , qu'a fait de bon ce Monsieur Necker , voisin ?

LE PREMIER INCONNU.

Des suppressions sans remboursement , des réformes sans profit , des emprunts sans bornes ni mesures ; & c'est là ce qu'on admire : il écrase une classe entière de citoyens ; il porte la désolation dans le sein d'une infinité de familles honnêtes ; on trouve cela charmant ; il attaque les droits de propriété : qu'importe ? Ce ne sont que des propriétés financières ; on ne voit aucun inconvénient à les violer : il déchire la réputation de ceux qu'il dépouille de leur état & de leur fortune , il commence par décrier , & finit par dé-

truire. Cette méthode toute injuste , toute criante qu'elle est , ne refroidit pas les applaudissemens , on la trouve salutaire , & la voix de la pitié est étouffée par l'engouement ; il anéantit tout crédit intermédiaire sans y rien substituer , & réduit toutes les ressources au système de banque.

Enfin , concentrant tout au trésor royal , ramenant tout dans la main de l'administration , il met l'Etat à la merci d'un seul homme , & se fait un pouvoir sans bornes de toute autre autorité que la sienne. Et c'est une politique profonde qu'on respecte , & dont on n'a garde de redouter les effets. On fait sonner bien haut , & on répète sans cesse comme la plus grande de toutes les merveilles , que sans imposer : *il fournit à tous les frais de la guerre , & paye bien tout le monde.* C'est là , l'ami , le refrain & le mot de ralliement de tous les Neckristes.

LE SECOND INCONNU.

Mais , voisin , comment a-t-on pu se dissimuler ? que de quelque manière qu'on tire l'argent du peuple , soit en accumulant emprunt sur emprunt , soit en augmentant clandestinement les anciens recouvrements , c'est toujours imposer , que multiplier à l'excès les créations des rentes viagères : c'est pire que d'imposer sur les revenus , puisque c'est absorber les fonds , & imposer jusqu'à la race future , qu'on ne paye pas bien tout le monde , quand on manque à l'engagement sacré de rembourser les charges qu'on supprime. Enfin , que ne pas fournir à la guerre autant d'argent qu'il en faudroit pour la faire vigoureusement , c'est

l'alimenter cruellement , & non mettre en état de la soutenir ; que c'est en la prolongeant trahir tout-à-la fois l'intérêt du public , & la gloire du roi ?

LE PREMIER INCONNU.

C'est là l'*in petto* qu'on s'est bien gardé de laisser pencher. Il étoit des gens , comme les Aruspices dont parle Cicéron , qui ne pouvoient se rencontrer sans rire , ils rioient de la crédulité populaire. Eh ! comment ne riroit-on pas aussi en voyant ce que peuvent en France les paroles d'un habile opérateur ?

Ce M. Necker , plus grand prophète que tous les Aruspices , sans s'amuser comme eux au vol des oiseaux , fait parfaitement ce qu'il faut aux François , & comment il faut les mener ; il fait qu'une nation légère , qui saisit tout au premier coup-d'œil , & n'approfondit rien , se prend facilement aux apparences ; il fait que , pour gagner le peuple , il ne faut que flatter ses préventions , épouser ses murmures , & se déclarer l'ennemi de tous ceux dont il craint avoir à se plaindre.

Personne n'a jamais autant usé de cette recette que ce Gênois ; personne n'a tiré un aussi grand parti du style académique devenu entre ses mains celui de l'administration ; personne n'a étalé avec autant de confiance , d'arrogance & de succès de vieilles déclamations rhabillées à neuf.

Cet homme , quand il étoit simple particulier , prétendoit que la liberté de la presse étoit une bonne chose , qu'il étoit ridicule de gêner cette liberté , & barbare de persécuter ceux qui ne sont

pas des amis du ministre. Devenu ministre lui-même, il a fait arrêter des imprimeurs, des colporteurs; il en a ruiné plusieurs.

LE SECOND INCONNU.

Et, quel profit en a-t-il retiré, voisin?

LE PREMIER INCONNU.

Aucun; sinon celui de se faire craindre & détester. En espionnage, il lui en coûte plus de mille louis d'or.

LE SECOND INCONNU.

C'est bien vraiment un argent en pure perte. Il eût pu en faire un meilleur usage, c'étoit d'avoir à ses gages des écrivains qui l'eussent célébré. Marmontel, par exemple, n'eût pas mieux demandé que de gagner de l'argent. Du vivant du duc de la Vrillière, il en fit l'éloge; à plus forte raison, eût-il fait celui d'un contrôleur des finances.

LE PREMIER INCONNU.

Oui, on a comparé ce Necker à Law qui perdit la France, celui-ci l'auroit comparé à Sully qui l'enrichit; il eût orné cette comparaison du style brillant dont il embellit ses contes; car ce Marmontel n'a jamais mieux réussi qu'en fiction. On a dit de Necker qu'il *ressembloit à une fouine qui torgue des poules, & qui a la cruauté de s'irriter des cris des victimes que l'on immole.*

Il a donné un *factum*, écrit d'un style de rhéteur, plein de longueurs, de verbiage; on y trouve de la hauteur & un ton de suffisance révoltant dans la bouche d'un homme en place, & plus encore dans la bouche de ce subalterne exécuteur des

volontés du mentor : on a dit à ce sujet qu'il montrait les marionnettes , & qu'il avoit l'air de prendre le roi pour son compere.

D'autres ont prétendu qu'il y avoit dans son *factum* nombre d'erreurs & de faussetés ; & on le lui a prouvé.

Ce Necker se vançoit de ses économies ; & on a répondu qu'elles étoient dues aux circonstances , & sur-tout à la sagesse du roi , qui n'a plus ni menus , ni spectacles à sa charge , & peu de voyages qui étoient très-dispendieux. On l'a forcé de convenir , que s'il eût eu , comme ses prédécesseurs , à fournir aux pensions de dix vieilles maîtresses , à l'entretien du parc-aux-cerfs , & à monter la maison d'une maîtresse en titre : à payer les déprédations de cette maîtresse & d'une famille affamée ; à gorger des favoris ; à en retenir ou établir une quinzaine de bâtards ; si par-dessus tout cela , il eût encore un Choiseul pour ministre de la guerre & des affaires étrangères ; une petite armée de 4 ou 5,000 espions de police à soudoyer , pour savoir ce que l'on écrit , ce que l'on dit & ce que l'on pense ; on l'a forcé de convenir , dis-je , qu'il n'eût rien fait de tout ce qu'il a fait. Avec un roi sage & économe , un homme ordinaire suffit pour régir les finances , & pourvoir à tout. C'est donc à tort que ce seigneur Necker s'en est attribué la gloire , & a rapporté tout à lui ; ce n'est ni adroit ni décent. On n'a pas trouvé moins ridicule d'avoir très-fortement associé sa femme à sa gloire ; aussi la malignité n'a pas manqué d'associer celle-ci aux déboires de son mari. Le sei-

gneur vantoit beaucoup la petite maison de charité que sa femme a établie , pour blâmer la régie des hôpitaux. On a trouvé , comme de raison , que ce n'étoit pas le lieu d'en parler dans un *compte* où il ne doit être question que d'administration publique. . . . Bref , l'ami , le *compte rendu* s'est de lui-même éclipié , & son auteur est tombé.

LE SECOND INCONNU.

Oh ! dites-moi , de grace , comment cela s'est fait ; voisin ?

LE PREMIER INCONNU.

La bonne ou la mauvaise étoile de M. Necker a fait cheoir des nues , l'ami , & malheureusement dans les griffes parlementaires , un mémoire qu'il avoit remis au roi en 1778 , concernant les administrations provinciales , dans lequel les intendans des provinces étoient ridiculisés , les parlemens attaqués au vif ; les pays d'Etat menacés , le clergé même & la noblesse assez maltraités. La révélation inattendue de ce mémoire a été la foudre qui a terrassé notre homme. Prônes , prêches , argent , crédit , autorité de gens en place , empire des jolies femmes , domination du clergé , encens venal des auteurs folliculaires , ton décisif des gens du bel air , ascendant des gens d'esprit , clabaudage des sots , on a tout réuni , on a tout employé mais sans succès , il a fallu que le seigneur Necker sautât.

Tu ne saurois croire pourtant , l'ami , combien nombreuse étoit l'armée de ce Necker. On distinguoit à l'œil les troupes ralliées sous ses drapeaux par autant de couleurs différentes qu'il y

avoit de motifs disparates , qui les conduisoient.
Oh ! merveilleux effets de son orviétan !

A leur tête , on voyoit , comme de raison , les vrais affidés & co-intéressés portant les enseignes dorées de la banque.

Venoient ensuite le clergé & les protestans réunis pour la première fois sous la même bannière , moitié sacrée , moitié profane ; le clergé comme livré à quiconque étend son pouvoir ; les protestans comme voyant déjà leurs prêches rétablis.

On voyoit marcher sur la même ligne , précédés d'une girouette tournante à tous vents , les amis de la cour , parmi lesquels on remarquoit les Noailles , & tous ceux qui , comme eux , sont serviteurs *nés* de l'homme en place.

Venoit après cela la grande troupe des dupes , des fots admirateurs , des illuminés & des provinciaux , tous la bouche béante , & les yeux fixés sur le tableau du *compte rendu* qui leur servoit d'étendard ; on voyoit autour des préambules bien colorées , & pour devise les grands mots de *bienfaisance* , de *réforme* , de *soulagement* , de *liberté* gravés en lettres d'or.

Toute cette race moutonnière qui formoit le gros de l'armée , marchoit pêle-mêle , sans savoir où on la menoit , au son d'une musique bruyante , composée de gens de lettres , qui y donnoient le ton (comme ils prétendent le donner aujourd'hui par-tout) d'écrivains périodiques , d'économistes tenant la trompette de l'abbé Raynal faisant le service de timbalier , & d'un tas de prôneurs à

gages doublés par ceux qui leur servoient d'échos.

On avoit placé sur les ailes , & on faisoit avancer d'un pas plus mesuré , plusieurs escadrons d'ambitieux , commandés chacun par des chefs différens qui , tous , marquoient leurs projets particuliers sur les dehors d'une fausse concorde , & ne tendoient qu'à leur but , en paroissant servir leur général Necker.

Quoiqu'on ne soit plus au tems des généraux mitrés , on avoit mis en tête du premier détachement , un prélat plein d'esprit & de connoissances , qui , sans faire grand cas du généralissime financier , combattoit pour lui , parce que le voyant à-peu-près usé , il l'aimoit mieux qu'un autre dans une place qu'il convoitoit pour lui-même , comme un acheminement au rang des Richelieu , des Mazarin , des Fleury. A ces traits ; l'ami , tu reconnois l'archevêque de Toulouse , & on lui voyoit pour aide-de-camp , le fidele abbé de Vermont.

Sans ma déférence pour la prérogative pontificale , j'aurois fait passer avant lui celui qui , suivant moi , doit passer avant tous , le duc de Choiseul. Assez grand par lui-même & par le souvenir de ce qu'il a été , il n'eût pas dû désirer , sans doute , de redevenir ce qu'il n'est plus ; mais résist-on à l'attrait de primer , à celui de gouverner un grand royaume ?

L'adroit Gènevois lui avoit fait entendre qu'il le serviroit habilement dans l'esprit du roi , en plaçant à propos l'éloge de son administration. . . .

Le duc voyoit d'ailleurs en lui le seul instrument qui étoit de trempe assez forte pour frapper le crédit prépondérant ; que lui & les siens détestoient comme l'obstacle à toutes leurs vues : c'est là ce qui l'attachoit au parti d'un homme qu'il croyoit lui être utile , & qu'il n'estimoit pas assez pour le craindre : deux raisons décisives de se déclarer son spectateur , & d'entraîner , par son exemple , la foule de courtisans qui composoient son nombreux escadron.

Celui du ministre de la Marine , (Castries) paroïssoit fort mince à côté de lui : il suivoit la même direction , & avoit l'air d'en recevoir l'ordre , mais on ne travaille pas pour un autre quand on se croit plus digne que personne du premier rang , & comme dit un profond géomettre : *les prétentions sont souvent en raison inverse du mérite.*

Le général Castries , étroitement uni avec le généralissime Necker , se persuadoit que bientôt rien ne pourroit contrebalancer leurs forces combinées , & c'étoit moins par la reconnoissance qu'il le soutenoit , que parce qu'il le regardoit comme l'échelon de sa grandeur future.

C'est pareillement en cette qualité d'échelon qu'il étoit devenu précieux au duc du Châtelet , depuis qu'il lui avoit promis de lui ouvrir le chemin , soit au département de la guerre , soit à celui de la politique. Il ne lui a pas fallu davantage pour attirer dans son camp le duc , vraiment digne des plus grandes places , & qu'il le feroit encore plus s'il n'y aspirait pas autant , s'il ne

se laissoit pas prendre aussi facilement à l'appas d'y parvenir.

Ce duc n'est pas le seul que le généralissime Necker ait amorcé de la même manière, depuis que les places du ministère sont données à de grands seigneurs, qui, tous, peuvent se croire le même degré d'aptitude à les remplir. Chacun d'eux les dévore des yeux, & la manie ministérielle s'est emparée de toutes les têtes; c'est aujourd'hui le foyer de toutes les intrigues. Le général en chef a su les réunir en sa faveur, en distribuant à chacun des doses plus ou moins fortes d'espérances.

Le prince de Beauveau a eu la sienne. On lui a montré en perspective le gouvernement de Paris, ou une place dans le conseil; la princesse y a souri, & son mari est devenu un des généraux de l'armée.

Il n'y a pas, jusqu'à un M. d'Ahémar, qui ne se soit enrôlé par un semblable espoir. Il est dans l'Etat-Major de l'armée, & c'est un des meilleurs manœuvriers.

Le général en chef n'auroit pas trouvé autant de crédules avant le renvoi du ministre Sartine; & lorsqu'on n'imaginoit pas qu'un autre que le vieux mentor pût influencer dans le choix des ministres; mais cette culebute, ce déplacement, & encore plus le remplacement, ont infiniment haussé les actions du général, tous les aspirans se sont bien vite prosternés devant un homme capable de faire & de défaire les ministres.

Ils ne sont rangés sous ses drapeaux avec d'autant

tant plus de zèle qu'ils ne pouvoient douter de ses dispositions à l'égard du grand Visir Mentor , dont la chute étoit le cri de guerre de tous les escadrons ambitieux. Ce n'est pas qu'on ne puisse haïr quelqu'un , qui , fort aimable en société , fort intelligent en affaires , & fort accessible à tout le monde , n'a jamais fait de mal à personne , pas même à ses ennemis ; mais il étoit trop longtemps où d'autres eussent voulu être : c'étoit une pierre d'achoppement pour toutes les intrigues , & le généralissime Necker étoit le *baril de poudre* destiné à le faire sauter. (Comprenez - vous , M. le comte d'Aranda !)

Ce n'étoit pas tout , l'ami , dans cette nombreuse armée , il y avoit des troupes légères , (des Houffards) , qui méritent bien d'être comptées , & même pour beaucoup dans l'ordre de bataille. Tu ne devinerois pas ici , l'ami , de qui je veux parler ! . . . Ce sont . . . ce sont . . . ce sont les grandes Dames , les belles Dames , les jolies Dames , les spirituelles , & sur-tout & par-dessus tout les intrigantes , qui , malgré le peu d'union qui regne ordinairement entr'elles , voltigeoient avec assez d'ensemble , autour de l'armée , & y étoient très-utiles.

A leur tête , on voyoit l'impérieuse & dominante duchesse de Grammont , toujours occupée du rang suprême d'où elle est descendue , & se flattant d'y pouvoir y remonter à la faveur de la guerre générale ; --- à côté d'elle , la superbe comtesse de Brionne levoit fièrement sa tête altière : toutes deux subjugoient les opinions du

conseil de guerre par un ton imposant , tandis que la princesse de Beauveau les captivoit par la séduction de l'esprit , & la Marquise de Montesson par les charmes que l'art peut donner.

Ici , la précieuse comtesse de Blot mettoit en usage le jargon sentimentaire. Là , c'étoit , par l'exagération , que l'enthousiaste comtesse de Tessé tâchoit de faire des recrues. ---- Plus loin , l'idolâtrée comtesse de Châlon traînoit après elle son captif , elle le forçoit de prendre les armes pour quelqu'un , qu'au fond de l'ame , elle méprisoit. ---- La merveilleuse princesse d'Hénin avoit le département des intrigues de toutes couleurs. ---- Celui des cœurs étoit dévolu à la jolie , à l'élégante , à la svelte comtesse de Simiane , à la vive & piquante marquise de Coigny ; à la douce & aimable princesse de Poix , &c. &c. &c. & cinquante , &c.

Si j'eusse été là-haut , l'ami , que j'aurois aimé à voir les vives évolutions de ces brillantes troupes légères ! Que j'aurois été aise de les voir éclairant la marche de cette recommandable armée ; allant à la découverte , répandant des propos , recueillant des rapports , accréditant des nouvelles , & distribuant leurs ordres à un essaim de jolis Messieurs , de caillettes & d'abbés , qu'elles faisoient courir , parler & caracoller à leur gré ! ---- Sans compter quelques intrigans subalternes qu'il falloit bien qu'elles souffrissent aussi à leur suite , pour servir d'émissaires ; tel que ce commis du contrôle , de Vaines , qui , ayant la tête tournée de se trouver en si bonne compagnie , a oublié

ce qu'étoit son pere , & se croyoit un personnage important. . . .

A la tête d'une si puissante & si formidable armée , l'ami, le généralissime Necker se prétendoit fûr du roi ; il croyoit avoir endormi le mentor octogénaire ; ses partisans, généraux de file & de front , arriere-garde & avant-garde , s'entredisoient , en se frottant les sourcils & les mains : *le vieux argus en sera la dupe !*

Pour moi , je n'ai pas vu si clair , l'ami , & j'ai prévu d'avance que ce fameux manipulateur de finance , si vanté par les François , & malheureusement aussi par les Anglois qui l'appelloient *leur dernier & pur véritable allié dans le continent* , au lieu de devenir le maître de la France , comme il s'en flattoit , ne redeviendrait bientôt que citadin de Geneve. . . .

Il me paroissoit bien difficile qu'un jour ou l'autre , on n'ouvrit pas les yeux sur l'illusion de ce tableau magique, & sur le désordre, le trouble, les factions que devoit nécessairement occasionner dans l'Etat cette *Neckhromanie* , dont je viens de crayonner l'esquisse.

La chaleur des adhérens du généralissime Necker , & la fureur de ses ennemis ; le fanatisme des prêtres , qui l'exaltoient jusques dans leurs sermons , & l'immortel ressentiment , l'*altâ mente repositum* des corps de la magistrature qu'il avoit outragé ; le lien d'association , jetté au milieu de douze parlemens , & leur réunion au conseil ; les deux impressions contraires , produites par le mémoire , où les uns prenoient l'effroi du despotif-

me , quand les autres y voyoient le danger des principes républicains , & l'agitation qu'elles excitoient dans toutes les têtes ; la commotion résultante du conflit des prétentions ambitieuses des gens de cour , & la confusion qui en devoit être la suite jusqu'à ce que chacun fût remis à sa place ; l'imprudence d'avoir échauffé l'imagination du peuple ; par des espérances chimériques , en même tems qu'on avoit encouragé ces murmures contre les perceptions actuelles , & la difficulté de faire respecter l'administration après l'avoir livrée à la censure publique. Enfin , l'embarras où le généralissime Necker alloit se trouver lui-même , lorsque la ressource des emprunts étant usée , il faudroit nécessairement & inévitablement recourir aux autres ressources qu'il s'étoit interdites : tout cela me faisoit trembler ; tout cela me paroissoit excessivement menaçant : c'étoit à mes yeux la boîte de Pandore.

Si j'eusse été le conseiller en chef de ce seigneur, je l'eusse fait convenir sans peine qu'il sacrifioit trop à la célébrité , & je l'eusse avisé en ami de prévenir à tems la catastrophe.

Le seigneur Genevois comptoit dire le premier :

C'est ainsi qu'en partant je vous fais mes adieux.

Mais , il a été prévenu , sans qu'on ait daigné seulement lui permettre de prendre congé. Un renégat François , un Sr. Mayet. , directeur des fabriques du roi de Prusse , à Berlin , a été le seul qui ait eu la complaisance de lui faire un com-

pliment en vers pour le consoler des amertumes
de sa retraite.

Voici ces vers :

Quand par hasard un sage a le pouvoir en main ;
Qu'il est l'ami du peuple & de son souverain ;
L'oppression frémit , & l'envie intrigante
Sème les bruits affreux que dans l'ombre elle en-
fante :

Mais le mortel favorisé des cieux ,
Qui doit à ses talens , à son vaste génie ,
L'heureux pouvoir de faire des heureux ,
Est trop sensible aux maux des envieux ,
Pour l'être encore aux clameurs de l'envie.
Il marche environné de complots ténébreux ;

Et cependant il exécute
Avec sérénité ses projets généreux.
Quelquefois seulement il conjure les dieux
De retarder d'un jour sa chute ,
Pour être , un jour de plus , utile aux malheureux.
Tel étoit , ô François ! ce ministre sévère ,
Ce vertueux Necker , cet astre salutaire ,
Qui sur votre horison brilla trop peu de tems !

Son influence libérale ,
A peine fécondait vos champs ,
Que l'orage de la cabale
Vint éclipser ses rayons bienfaisans.

La chute de ce M. Necker , l'ami , a dû être
moins attribuée à la cabale qu'à lui-même. Il est
vrai qu'il n'a pas , comme l'abbé Terray , pillé
les coffres de son maître ; mais son COMPTE-

RENDU ! mais son MÉMOIRE contre les ADMINISTRATION *Provinciales* !

LE SECOND INCONNU.

Mon cher ami , j'entendois , l'autre soir , un de nos voisins qui me disoit : que dans son administration passagere , M. Necker n'a gueres fait voir que l'honnête homme. Il a préludé , continuoit mon homme , par purger l'Etat de ces abus qui dévoreroient d'avance les plus clairs revenus du roi.

LE PREMIER INCONNU.

Oui , mais cette réforme tient plus à la vérité qu'aux talens. Elle n'a servi qu'à procurer au fisc des crues passageres , sans lui donner plus de consistance par la destruction des vices internes , qui minent les finances de la France dans leur source , & en détruisent radicalement les progrès.

LE SECOND INCONNU.

Notre voisin prétend qu'au moment de sa chute , ce M. Necker s'occupoit du plan d'établir le crédit du roi , en assignant dans les emprunts de l'Etat , sur l'Etat même , des fonds en propre pour être la sécurité du capital & de l'intérêt.

LE PREMIER INCONNU.

Tel est le système bien entendu de l'Angleterre dans les emprunts qu'elle fait. Elle se lie elle-même ; & pour donner une existence solide & honorable à tout l'Etat , elle hypothèque une partie de ses biens sans retour ; car il n'existe point chez elle , ni dans son roi , ni dans son parlement , divisés ou réunis , une puissance qui aille jusqu'à

rescindre ou même altérer un contract fait avec l'Etat.

L'Angleterre ne pourroit se rédimer de ses engagements que par une banqueroute nationale ; mais les fastes de cette nation libre & honnête par sa constitution , ne sont pas souillés par des faillites , honteuses pour des particuliers , mais beaucoup plus pour un peuple puissant.

Ces événemens ne sont pas faits pour un royaume , où l'humanité , dégradée par l'esclavage , gémit de voir tout un grand peuple pour le souverain , & non le souverain pour le peuple ; où le sceptre , supérieur à toute la loi , s'arroge le droit de violer la bonne-foi , en revenant sur les marchés faits avec lui , les abrogeant ou les réduisant à son gré.

Le système de l'Angleterre porte l'empreinte de sa rigide équité , comme de sa profonde politique , en donnant à ses créanciers des certificats à jamais durables & irrécusables de sa solvabilité nationale : elle annonce en même tems une volonté invariable de faire honneur à ses engagements.

Ce *pouvoir* & ce *vouloir* qui sont l'ame de toutes les transactions de confiance en ce genre , assure un crédit irrésagable à la puissance , qui , par sa constitution , s'en ménage la ressource. . . .

LE SECOND INCONNU.

Je vois , d'après ce que vous dites , voisin , qu'il est fâcheux pour la France que M. Necker ait terminé la carrière de son administration , sans avoir pu se rapprocher du système Anglois , qu'un

homme comme lui pouvoit seul faire goûter , & qui , en accréditant les finances de l'Etat , auroit sauvé bien du monde de l'indigence.

LE PREMIER INCONNU.

Ce n'est pas , l'ami , que ce M. Necker , animés par les principes de probité qu'il a marqué , ou fait semblant de marquer dans toutes ses opérations financières , n'ait donné des gages de la fidélité *royale* à satisfaire aux dettes publiques , & qu'en montrant , dans l'administration des trésors de la France , des vertus qu'on y appercevoit pour la première fois , peut-être , il n'ait relevé en partie le crédit de l'Etat. Mais , ce n'étoit là que des sécurités étrangères ; qu'un crédit tout à l'administrateur , & non à l'Etat même : crédit qui , par une conséquence nécessaire , devoit tomber avec lui. . . .

J'avoue , l'ami , que ce Genevois , Necker , étoit un grand homme dans son espece : mais les plus grands hommes s'oublient quelquefois , & donnent dans les petitesse du vulgaire. Il semble que la nature en les abandonnant pour quelques momens à eux-mêmes , ait en vue de nous consoler de leur supériorité , en nous les faisant voir si rapprochés de nous par des foiblesses.

La démarche humiliante qu'à fait ce madré paysan au bon roi , Louis XVI , m'a fait naître cette réflexion. Il a dressé à S. M. une Missive , où , après un étalage pompeux , & une protestation solennelle de la droiture de ses intentions , dont personne ne doutoit (pas même la Reine)

il déclamoit avec beaucoup d'aigreur contre la cabale injuste qui a causé sa chute.

Ce n'est point , l'ami , un philosophe qui , en se plaignant , paroît rire , & de sa disgrâce , & de ses auteurs ; c'est un homme qui a de l'humeur , & qui malgré la modération de son ressentiment , en a assez fait voir à ses ennemis , pour leur apprendre qu'il a été puni : --- C'est en un mot , un ministre disgracié , qui jette des yeux de regret vers son élévation passée , & qui semble la redemander.

Il étoit au dessous d'un homme , tel que s'est affiché M. Necker de descendre à une apologie. Il devoit laisser le soin de sa défense , & au public , qui le vengeoit assez par ses plaintes & ses regrets , & à son souverain *adoptif* même dont le fisc & le crédit étoient les premières victimes de sa résignation.

Après tout , il falloit bien que ce désintéressé vertueux citoyen de Geneve connût bien peu le génie de la cour , & l'esprit des grands , s'il s'imaginait qu'il se releveroit de la chute : elle dériveroit de la même source qui avoit précipité la disgrâce de M. Turgot.

Un vice interne & capital qui déshonore nos finances , en même tems qu'il en détruit périodiquement les cruës & les progrès , c'est cette distinction de taille réelle & personnelle. C'est un des statuts tyranniques & fondamentaux qui nous restent encore du gouvernement féodal , où le cerf , c'est-à-dire , le pauvre , qui ne jouit presque de rien paye tout , & le noble , c'est-à-dire ,

l'homme opulent qui possède presque tout , n'est taxé à rien.

Ce n'est pas assez que l'humanité plaintive ait à gémir de se voir dépouiller de sa substance , pour en former la grandeur d'un seul : il faut encore que les tristes restes de son existence soient sacrifiés aux prérogatives iniques de tous ceux sur qui il lui plaît de réfléchir quelques foibles rayons de sa grandeur. Le noble d'extraction fait payer aux peuples les vertus de ses ancêtres , qui l'ont qualifié avant qu'il naquit , & un aventurier devenu opulent , souvent à force de crime heureux , achete son ennoblissement dont il ne paye que les avances , réparties injustement sur ses voisins roturiers.

LE SECOND INCONNU.

Il est étonnant , voisin , que les intérêts du trône n'aient pas jusqu'à présent engagé le trône même à se charger de cette grande réforme dans l'Etat , & de la prendre en propre toute sur lui même. Car enfin le corps de la noblesse possède une grande partie des domaines du royaume. Il n'en reste qu'une mince partie dans les mains des autres citoyens , si on excepte les possessions du Clergé.

LE PREMIER INCONNU.

Oui , & tel est l'abus qu'ont voulu successivement attaquer , & M. Turgot & son successeur , le citoyen de Geneve. Le premier commença son administration par déclarer la guerre à une loi d'extortion , qui n'auroit jamais existé dans le monde , si la loi du plus fort n'avoit présidé à

l'institution de toutes les puissances souveraines.

C'étoit un coup d'éclat qui frappoit droit aux prérogatives des grands : il trouva de la résistance. Sa vertu inflexible s'en offensa : il ne tarda pas à dire un éternel adieu à la cour qu'il ne pouvoit servir sans trahir sa propre gloire.

Le second, l'équerre de la circonspection à la main, n'alla pas si vite. Il préluda par des réformes qui n'attaquoient que des corps moins formidables par leur nombre & par leur crédit. Il réussit : il alloit toujours en avant. Le tems d'obliger les grands à des restitutions pénibles en faveur de l'Etat approchoit : ils prirent l'alarme, & conjurerent en corps contre l'hardi réformateur, qui osoit s'attaquer à eux.

La noblesse, comme l'a judicieusement observé l'auteur de l'esprit des loix, est l'appui du trône dans une monarchie absolue, parce qu'elle compte d'avoir à son tour le trône pour appui. Le directeur Necker l'a éprouvé, l'ami : sa vertu tant prônée, ses talens si exaltés, ses services, les besoins de l'Etat, rien n'a pu le sauver des complots de la noblesse, qui ne lui pardonnera jamais d'avoir osé tenter de la mettre de niveau avec les roturiers.

LE SECOND INCONNU.

Ainsi, voilà donc, voisin, les citoyens privés de toute espérance à cet égard ?

LE PREMIER INCONNU.

Je le crois, l'ami ; car il n'est pas à présumer que le successeur de Necker voulut hasarder une tentative où celui-ci a échoué. Il lui faudroit plus

de talens , & sur-tout plus de vertus que n'en a montré le Genevois ; & un courtisan n'est pas l'homme qu'il faut pour détruire des abus favorables au corps de la noblesse.

LE SECOND INCONNU.

Mais le roi actuel qui aime sincèrement ses sujets , comment peut-il n'être pas vivement touché de leurs plaintes

LE PREMIER INCONNU.

Il le feroit sans doute, si elles parvenoit jusqu'à lui ; mais il est la dupe des grands qui l'approchent. S'il s'en trouve parmi eux d'assez honnêtes pour ne pas le tromper, il n'en est du moins pas d'assez fermes pour arracher d'une main guidée par la vertu , le bandeau qui lui cache la vérité. Il n'en ait pas qui ayent le courage de lui peindre sous leurs vrais couleurs , ses conseillers perfides qui l'ont entraîné dans une guerre d'ambition qui ne finira peut-être qu'après avoir fait effluer à la nation , les mêmes malheurs que ceux qu'éprouverent nos ancêtres sous Louis XIV. Comment pourroit-on parvenir à la vérité jusqu'à Louis XVI, pendant que le parlement , si justement décoré du titre auguste de Pere de la Patrie , avant sa honteuse dégradation , est devenu par son silence le complice odieux des ministres prévaricateurs ? Comment ? . . . Comment ? . . . Je m'arrête : j'apperçois deux quelques-uns. . . .

LE SECOND INCONNU.

Oui , deux quelques-uns qui parlent de ce que nous parlons : voilà bien un demi quart-d'heure que je ne vous écoute que d'une oreille , voisin ; l'autre étoit toute tendue à les entendre : de grace, entendez avec moi.

DIALOGUE

DIALOGUE X.

INTERLOCUTEURS.

UN PHILOSOPHE *très-Philosophe*,ET UN COURTISAN *qui n'est plus
Courtisan.*

LE PHILOSOPHE.

Q Uel heureux pays que celui où l'on chasse ceux qui enseignent le bien , & où on congédie ceux qui le font !

LE COURTISAN.

Vous m'avez promis de me faire part de vos rêves patriotiques. Je brûle d'impatience de vous entendre.

LE PHILOSOPHE.

Et moi de vous consulter , Je crois avoir conçu des projets utiles ; & j'espère que , si jamais le gouvernement daigne s'en occuper , l'exécution en sera très-avantageuse à mes concitoyens. Mais je ne fais comment m'y prendre pour les faire valoir , ni quels obstacles je puis rencontrer dans les démarches que je dois faire. J'ai grand besoin que vous foyez mon guide : ne me refusez pas le se-

G

cours de vos conseils & de vos lumières. J'ai étudié toute ma vie le cœur humain ; & peut-être suis-je parvenu à connoître assez bien l'homme en général ; mais vous connoissez encore mieux le monde & les rois , & leurs ministres , & leurs valets-de-chambre , & leurs maîtresses qui nous gouvernent : je veux me diriger par votre sagesse.

Dans la douce retraite de son cabinet , le philosophe voit ordinairement tout en beau : tout lui semble facile ; & dès qu'il s'est une fois persuadé que ses vues tendent au bien public , il n'imagine pas qu'on les accueille avec indifférence & avec froideur , il se fait même d'autant plus aisément illusion , que son cœur est plus vivement enflammé de l'amour de sa patrie & de ses semblables.

LE COURTISAN.

J'entends : vous n'osez produire au grand jour vos idées , dans la crainte que ce ne soit en pure perte ; & qu'on ne vous range ensuite dans la classe de gens à projets , c'est-à-dire , à *belles chimères* , comme s'expriment tant d'hommes frivoles qui ne s'intéressent à rien d'utile ; tant de beaux esprits qui n'ont de l'ardeur que pour courir après la fumée d'une vaine réputation & tant de courtisans , sans entrailles , qui ne songent qu'à leur fortune , & pour qui la félicité des peuples n'est qu'un phantôme.

LE PHILOSOPHE.

Vous m'avez deviné ; & je vous avouerai sans détour que si , pour avoir voulu faire le bien , je devois l'objet de l'injustice de ceux à qui j'au-

rois consacré mes veilles & mes travaux, ma sensibilité naturelle en feroit cruellement affectée.

LE COURTISAN.

C'est pourtant à quoi vous devez vous attendre ; & , puisque vous avez assez de confiance en moi , pour me dévoiler vos plus secrets sentimens , je dois à mon tour ne vous rien déguiser de ce que je pense.

Nous vivons dans un siècle où l'on n'est plus impunément honnête , bon patriote , ami de l'humanité. L'égoïsme a étouffé la bienveillance universelle , presque dans tous les cœurs ; & , quoique jamais la corruption des mœurs n'ait été plus grande , jamais elle n'a été moins sentie. Quelle réformation à proposer à des hommes qui s'imaginent être parfaits , en raison même de leurs vices ?

Si , lorsqu'on croit se bien porter , un médecin, quelque habile qu'il fût , venoit vous dire : « vous » êtes très-sérieusement malade ; vous allez périr : » si vous ne vous hâtez de changer de conduite , » voilà le régime auquel il faut vous assujettir » pour parvenir à une prompte guérison ou pour » prévenir de plus funestes suites ». Ne riroit-on pas du docteur & de ses ordonnances ? Ne le regarderoit-on pas comme un absurde visionnaire ?

Ainsi traitera-t-on tout philosophe vertueux , qui aura le courage d'approfondir les causes des maux publics , & d'en proposer les remèdes. Qu'il s'arme de force & de patience ; car à coup sûr on le couvrira de ridicules , si l'on ne fait pis encore.

L E P H I L O S O P H E.

Vous avez de l'expérience : votre fortune , votre rang , votre naissance vous ont mis a portée de voir les hommes de près , & par conséquent , d'apprécier avec justesse les mœurs de notre nation.

Mais , votre censure n'est-elle pas un peu trop générale ? Il me semble qu'il ne faudroit pas confondre la ville avec la cour , & la province avec la capitale.

Vous vivez parmi les grands ; & ce qui est une espèce de prodige , que je ne me lasse pas d'admirer , leur commerce ne vous a pas été contagieux ; vous n'avez en rien leur esprit , ni aucunes de leurs passions. Aussi , n'appréhende - je pas de vous parler le langage de la franchise & de la vérité.

Je me représente la cour comme le centre de la corruption , de l'intrigue , de la cabale , du vil intérêt & de la bassesse : je ne me fais pas la même idée du reste de la nation. Je veux bien que la dépravation soit fort répandue ; mais j'aime à croire que , dans les conditions médiocres , surtout en province , il y a encore beaucoup de vertu , d'honnêteté , de patriotisme ; & qu'on y considère véritablement ceux qui se rendent recommandables par leurs sentimens , leur zèle & leurs services envers la patrie.

L E C O U R T I S A N.

Vous ne vous trompez pas au sujet de la cour : c'est le réceptacle de tout ce que le royaume a de plus méprisable , de plus pervers ; & ceux qui habitent ce séjour pestilentiel diffèrent prodigieu-

fement des autres hommes. Leurs dehors brillans en imposent aux yeux vulgaires ; mais l'observateur philosophe qui ne juge jamais des choses par la superficie , sonde les cœurs , pénètre les motifs , déchire les voiles de tant de mystères d'iniquités ; & , s'il est doué de quelque sensibilité , il s'éloigne tôt ou tard d'un pays qui n'est fait ni pour le bonheur ni pour la vertu ; il faut être méchant pour s'y plaire ; il faut être fourbe , dissimulé , rampant pour s'y maintenir. On n'y flatte que le vice : on n'y caresse que la faveur ; on n'y adore que la fortune. L'aspect de l'homme honnête , vrai , sincère , ami du bien public & de la patrie , y répand l'alarme , y excite la haine dans tous les cœurs. Que ne fait-on pas pour écarter une image aussi importune ?

Les *Sully* , les *Colbert* doivent s'attendre à n'y trouver que des censeurs & des ennemis implacables. On est forcé quelquefois , par les circonstances , de leur donner les éloges qui leur sont dûs ; mais l'on écrit , ou l'on fait écrire contre eux des libelles atroces ; on les joue effrontément dans de misérables farces de la société , dont la malignité fait tout le mérite ; on calomnie leurs intentions ; on leur suppose des vues de despotisme ou d'intérêt particulier ; on dénature leurs projets ; on intrigue , pour en faire craindre & empêcher l'exécution.

L'homme de la patrie s'arrête un instant pour porter ses regards autour de lui ; & d'abord il brave l'orage qui le menace ; satisfait de lui-même , il méprise les noirs complots de ses envieux ; il

pourfuit courageusement sa carrière , & continue à faire le bien malgré les obstacles & les dégoûts. Mais , enfin , la patience se lasse ; son zèle s'attédit ; son cœur s'indigne de l'injustice & de l'ingratitude qu'il éprouve ; & il prend le parti de se retirer , avant qu'on l'y force. Telle est la cour.

LE PHILOSOPHE.

Souffrez que je vous interrompe. La peinture que vous me faites glace mes sens. Quoi ! c'est là la récompense de l'homme de génie , du sujet fidele & du bon citoyen ?

LE COURTISAN.

Je n'exagere point ; & vous savez , aussi bien que moi , quel a été le sort de ce grand homme , qui s'étoit généreusement chargé de la direction des finances , sans autre salaire que celui de faire le bien , & de poser sur des fondemens solides & inébranlables la gloire & la prospérité de la France. La perte de M. Necker est , à mon avis , une calamité publique , & la plus grande qui pût fondre sur le royaume. Le même siècle ne produit pas deux ames de cette trempe.

LE PHILOSOPHE.

Oui , & le souvenir que je conserverai toute ma vie de cet événement malheureux sera toujours un poids accablant pour mon cœur. J'aime ma patrie & mon roi ; & mes entrailles se déchirent , quand je vois qu'on éloigne pour jamais des affaires le seul homme , peut-être , qui fût en état de les rétablir ; de détruire les abus sans nombre de l'administration ; d'enchaîner les griffes des

traitans ; d'écraser sous ses pieds toutes les sangsues publiques ; de substituer aux impôts une sage & bienfaisante économie ; d'arrêter les progrès d'un luxe destructeur ; d'affermir les droits du souverain , en maintenant tout-à-la-fois ceux du peuple ; de réduire le clergé & la magistrature à se renfermer dans l'exercice de leurs fonctions ; d'anéantir à jamais le pouvoir arbitraire ; d'épurer les mœurs ; d'introduire l'esprit de tolérance , de paix , de charité dans toutes les conditions & tous les états ; de perfectionner la législation ; d'immortaliser , enfin , le regne de son prince , en lui faisant connoître & embrasser tous les moyens d'assurer la félicité de son peuple.

LE COURTISAN.

Cet éloge est bien mérité. Les dettes de l'état étoient énormes ; l'intérêt exorbitant ; le crédit nul ; & par conséquent les ressources entièrement épuisées. Cependant la déprédation régnoit toujours dans tous les départemens ; plus elle étoit générale , plus elle demeurait impunie.

Dans ces circonstances critiques , le grand homme dont nous parlons prit les rênes de l'administration des finances. Tous les bons citoyens applaudirent à la sagesse du Monarque , qui venoit de faire un choix aussi important. Il n'y eut que les méchans qui frémirent d'effroi ; & les fanatiques qui s'alarmèrent & qui crièrent à l'innovation ; comme si pour n'être pas de la religion dominante , on ne pouvoit pas être un honnête homme , un zélé serviteur , un habile ministre.

M. Necker s'étoit depuis long-tems fait con-

noître dans toute l'Europe par son génie & par ses succès dans les opérations du commerce. On favoit que personne au monde n'étoit ni plus actif ni plus laborieux , ni plus exact , ni plus désintéressé , ni plus integre.

Dès-lors la confiance publique commença à renaître , cette heureuse confiance que rien ne remplaça , & que les vices de l'administration sous le dernier regne avoient anéantie. Toutes les bourses s'ouvrirent à l'envi. Les charges de l'état n'effrayèrent plus les capitalistes. On ne demanda pas mieux que de verser ses fonds dans les coffres du roi , & l'on fut bien certain de les placer avec sûreté.

Les anciens ministres des finances n'avoient connu jusques-là qu'un seul moyen de procurer de l'argent à leur souverain , soit pour soutenir le faste de la cour , soit pour fournir aux besoins les plus urgens de l'état ; c'étoit d'accabler le peuple sous le poids de nouveaux impôts ; moyen tyrannique & barbare , qui , dans un royaume comme la France , décele tout-à-la-fois la maladresse & l'inhumanité de celui qui l'emploie.

M. Necker avoit trop de génie & de patriotisme , il connoissoit trop bien les playes de l'état , pour suivre le même système. Il réveilla dans les cœurs de tous les François l'amour de leur souverain , ce doux sentiment qui leur fut toujours si naturel ; & il fit briller aux yeux de l'Europe étonnée , dans une sorte d'édits , d'ordonnances , de reglemens ; de déclarations la bonté , la droiture , la magnanimité & la bienfaisance du jeune

monarque qu'il avoit l'honneur de servir.

Déjà , il étoit parvenu non-seulement à arrêter les progrès des maux de l'Etat , mais à fermer ses anciennes plaies ; non-seulement à payer , avec exactitude les pensions & les rentes courantes ; mais à acquitter des arrérages qu'on croyoit perdus , & à rembourser les créances les plus onéreuses ; non-seulement à fournir aux dépenses ordinaires & extraordinaires de la cour & de tous les départemens du ministre ; mais à créer , pour ainsi-dire , une marine toute nouvelle , & à la porter au plus haut degré de force & de puissance ; non-seulement , enfin , à soutenir une guerre des plus terribles , mais à former un trésor qui pût un jour suffire à tous les besoins d'un si grand royaume , & remplir les projets & les vues bien-faisantes du souverain.

Mais ; s'il avoit tout fait pour sa gloire , il n'avoit rien fait encore selon lui pour notre bonheur ; tant ses desseins étoient vastes , tant sa grande ame embrassoit de nouveaux objets !

Voilà cependant l'homme qui a été sacrifié à la haine & à la vengeance de ses ennemis , ou plutôt des ennemis du roi & de la patrie.

LE PHILOSOPHE.

Vous me rappelez , dans ce moment , ces beaux vers de Virgile que je n'ai jamais lu sans attendrissement sur la destinée du jeune *Marcellus* , l'espoir des Romains.

*Ostendent terris hunc tantum fata , neque ultra
Esse sinent : nimium vobis Romana propago*

Visa potens , superi , propria hæc si donna fuissent !

Et l'application que j'en fais au grand homme ; à l'illustre & célèbre ministre qui nous est enlevé , me pénètre de la plus vive douleur , mais ce qui doit consoler M. Necker d'une disgrâce si peu méritée , ce sont sans doute les regrets & l'estime de tous les bons citoyens , de tous les cœurs honnêtes & sensibles. Quelle sensation a fait dans Paris une perte aussi irréparable.

L E C O U R T I S A N .

Je serois presque tenté de vous répondre aucune. Là rien ne touche que l'intérêt personnel. On s'entretient de tout par désœuvrement : mais un grand ministre disgracié , victime de son zèle patriotique & de sa droiture , qui , comme M. Necker , étoit la base de la prospérité du royaume , ne cause pas plus de mouvement , pas plus d'émotion qu'une actrice , une danseuse à la mode , ou une laïs célèbre qui a eu le malheurs de déplaire.

On disputera avec chaleur sur la prééminence de la musique Française , Italienne , Allemande , sur le mérite différent des Grétri , des Gluk , des Piccini ; & les grands événemens nationaux ne deviendront des sujets d'entretien & de discussion que comme nouvelles publiques.

On chantera un vaudeville contre un général qui aura montré de la lâcheté dans une affaire décisive , qui aura fait perdre une bataille à son supérieur par jalousie ou par corruption ; & le cri de l'indignation & de la vengeance ne se fera entendre nulle part.

On s'attristera de l'embrasement d'une salle de spectacles, cloaque infect de corruption, où la prostitution & la débauche s'étalent pompeusement, reçoivent les honneurs, excitent les transports de la cour & de la ville ; & l'on verra avec indifférence & sans intérêt, un voisin actif & déjà trop puissant envahir des provinces entières, accroître ses forces & ses domaines, menacer nos frontieres & mettre l'état en danger.

On adressera une ode pindarique, une épître brillante & sophistique, à un monstre souillé de vices & de crimes, bas flatteur à cour, & despote implacable à la ville parce qu'il est en faveur ; & l'on se taira lâchement sur les talens, le génie, les connoissances, les sentimens, les vertus, le zele, les efforts, les travaux & les services du grand homme, qui s'est dévoué tout entier au bien public, & qui a si bien mérité du souverain & de la patrie, parce qu'il est tombé en disgrâce.

Reconnoissez-vous, à ce portrait, notre capitale ?

L E P H I L O S O P H E

Cette peinture qui n'est malheureusement que trop vraie me fais frissonner je vous l'avoue : & je ne conçois pas ce que le sage, l'ami des hommes, le vertueux patriote peut se promettre d'avantageux dans ce goufre immense, dans cet abyme d'iniquités.

On prétend que le Czar, Pierre I, vint à Paris, un courtisan prit la liberté de demander ce qu'il pensoit de cette grande & superbe ville ? Ce que

Mais telle a toujours été la triste & malheureuse destinée des meilleurs rois : ils font rarement tout le bien qu'ils veulent , & souvent malgré eux , & sans le savoir , le mal qu'ils appréhendent & qu'ils détestent au fond de leurs cœurs. La flatterie les environne : l'hypocrisie & l'astuce ne s'étudient qu'à leur tendre de nouveaux pièges ; & la méchanceté , la scélératesse abusent de leur nom & de leur autorité pour opprimer , écraser , avilir un peuple qui les adore.

Louis XVI est bon , juste , sensible , bienfaisant : il aime ses sujets en pere : il ne respire que leur bonheur ; il connoît les maux de l'Etat : il veut les détruire , & lui rendre son ancien lustre.

Mais , dans un grand royaume comme la France , il faut bien du tems pour extirper une corruption , qui est devenue si générale ; & dans une cour comme celle de Versailles , il faut bien du courage , bien de la force , bien de la fermeté , pour faire succéder , dans les cœurs , à l'égoïsme , à l'intrigue & à la bassesse , le patriotisme , l'honnêteté , la noblesse & la grandeur d'ame.

Oui , je le répète : il ne manque peut-être à ce bon prince que d'avoir de vrais amis & des serviteurs désintéressés , n'aspirant , comme lui , qu'à faire le bien de l'humanité & de la patrie.

Mais , qu'il n'envisage point comme tels ces courtisans facétieux , à visage toujours riant , dont tout le mérite est de parler avec grace , de tenir des propos agréables , de bien tourner un compliment , d'éguiser finement une pointe épigrammatique , de voltiger d'objets en objets , sans

jamais se fixer sur aucun ; mais dont l'ame est toute de glace , quand il s'agit du bien de l'Etat ; qui s'amuse & plaisantent de tout , même de nos misères & de nos désastres ; qui protègent sans pudeur , auprès de leur maître , un scélérat titré , qui s'est rendu odieux à la nation entière ; tandis qu'ils sacrifient lâchement un grand homme , un vertueux citoyen , un homme d'Etat , infatigable & expérimenté , à qui le royaume , l'Europe & l'univers décernent des statuts.

LE PHILOSOPHE.

Je sens , je touche au doigt la vérité de tout ce que vous me dites ; & plus je réfléchis , plus j'en trevois de difficultés à faire valoir mes projets.

LE COURTISAN.

Mais quelles sont vos vues ?

LE PHILOSOPHE.

D'abord d'être utile à mes concitoyens , à ma patrie , à mon roi , & ensuite de mériter l'estime & la bienveillance publique.

LE COURTISAN.

Votre bien-être , celui de votre famille & de vos proches , & l'avantage de pouvoir obliger vos amis , après vos succès , n'entrent-ils pour rien dans vos spéculations ?

LE PHILOSOPHE.

Ce n'est pas-là mon premier objet : mais . . .

LE COURTISAN.

Je lis dans votre ame ; & je ne suis pas assez austère pour désapprouver des calculs qui n'ont rien de mal-honnête. Il est d'une ame noble , comme la vôtre , d'être au-dessus de l'intérêt ; mais ,

quand on rapporte ses travaux à l'Etat, il est juste, il est raisonnable, sans doute, d'en attendre, sinon une fortune, du moins la certitude d'un honorable repos digne de l'ambition d'un sage.

Cependant ne vous livrez pas trop à l'espoir de l'obtenir ; & persuadez-vous bien que rien n'est aujourd'hui plus difficile que de faire valoir ou goûter les meilleures choses. Si vous étiez un très-grand seigneur, ou (ce qui équivaut presque, dans nos mœurs, à la plus haute qualité) un homme opulent ; je vous dirois : « Armez-vous de vos
 » projets avec confiance : allez fièrement chez
 » tous nos ministres : toutes les portes vous seront
 » ouvertes : lâchez, en passant, quelques pièces
 » d'or, dans les mains des suisses, des valets-de-
 » chambre & des soubrettes ; & , malgré la foule
 » nombreuse qui environne, la gueule béante,
 » ces dispensateurs des graces, vous percerez.
 » Vous aurez sur-le-champ la facilité de vous faire
 » entendre : vous serez accueilli avec distinction :
 » on prêtera une oreille attentive à toutes vos pa-
 » roles : toutes vos propositions paroîtront admis-
 » sibles, & seront admises ; sur-tout, si vos pro-
 » jets sont du genre de ceux qui font fermer les
 » yeux sur l'oppression du peuple ; (cette bête de
 » somme qu'on charge toujours) par le profit
 » immense qu'on en retire ; & si vous avez assez
 » d'adresse pour laisser entrevoir que vos préten-
 » tions sont modestes, & que vous n'aspirez ni à
 » la gloire d'auteur, ni à la majeure portion du
 » butin ».

LE PHILOSOPHE.

Je ne saurois vous dépeindre l'horreur qui s'empare de moi , au récit que je viens d'entendre. A Dieu ne plaise que jamais mon ame s'avilisse jusqu'à condescendre à de si honteuses manœuvres ! ---- Je mourrai comme j'ai vécu , pauvre , obscur , ignoré ; mais honnête , vertueux , & fier de ma dignité d'homme , que j'honore dans les autres ; & que je dois faire respecter en moi.

J'ai des enfans qui font mes délices : je les élèverai suivant mes principes ; & , si je ne leur laisse pas des richesses , je leur transmettrai pour héritage l'exemple de mes actions. Je demande au ciel que le temps nécessaire pour cultiver ces jeunes plantes , jusqu'à présent si pleines de vigueur & de sève , & pour conduire à leur maturité les heureux fruits qu'elles me promettent dans leur printemps.

LE COURTISAN.

Les tems sont bien changés , il faut en convenir , sous le nouveau regne : & n'est-il pas vrai que depuis nous avons toujours eu dans le ministère des hommes , non-seulement du génie le plus rare , mais d'une intégrité , d'une droiture & d'un désintéressement à toute épreuve ?

LE PHILOSOPHE.

Il faudroit être bien injuste ou bien aveugle pour le nier.

Quels hommes , par exemple , qu'un Turgot , un Malesherbes , un Necker , un Vergennes ! Malheureusement les trois premiers ont été forcés de se retirer des affaires. Mais le dernier consacre

encore ses veilles à la prospérité & à la gloire du souverain & de la patrie. Puisse-t-il conserver les bonnes grâces de son roi , aussi long-tems qu'il est sûr de jouir de l'amour , de l'estime & de la reconnaissance de la nation !

LE COURTISAN.

Mais , quoique nous ne soyons plus dans ces jours de deuil & de larmes , dont le souvenir amer ne s'effacera , d'un demi siècle , de la mémoire des François , je ne crois pas que les choses en soient encore au point où elles devroient être.

Vous savez mieux que moi que , dans tous les tems & tous les pays , les grands , les gens en place & leurs protégés ou complices , ont toujours pu tout entreprendre & tout faire avec impunité.

Les loix , disoit un ancien , sont comme des toiles d'araignée : il n'y a que les moucheron qui s'y laissent prendre.

C'est l'idée que vous devez vous faire de la cour. On y écrase l'homme isolé , qui est sans appui , sans fortune ; & l'on y ferme les yeux sur les délits les plus graves de l'homme puissant ou en faveur. Il y a dans tous les départemens du ministère beaucoup de ces impudens voleurs , sans l'auspice desquels vous ne pouvez avoir accès auprès des ministres : on ne voit qu'eux dans toutes les audiences.

La plupart des sollicitateurs de projets , après avoir séché d'ennui , de soucis & de peines de toutes les sortes , quelquefois durant quinze ou vingt ans ; courant de Paris à Versailles , & de Versailles

à Compiègne ou à Fontainebleau , allant frapper humblement à toutes les portes , ramper dans toutes les anti-chambres , & néanmoins toujours bercés par-tout de vaines chimères , terminent leur triste carrière par la plus affreuse misère , & vont mourir à l'hôpital.

LE PHILOSOPHE.

Je respire à peine : ma poitrine se resserre , & la douleur déchire mon ame . . . C'est ainsi que j'ai vu périr , sans avoir pu lui porter le plus foible secours , un de mes proches , vieillard respectable & digne d'un autre sort par ses talens & par ses vertus , qui , ayant quitté la province assez jeune pour venir faire valoir à Paris des projets de l'utilité la plus générale , fut assez malheureux , disoit-il , en mourant , pénétré de douleur & de désespoir , pour placer sa confiance dans ces voleurs impunis & accrédités , & , en particulier , dans une prostituée artificieuse , opprobre de la nature , dont il fut l'esclave & la dupe tout-à-la-fois.

LE COURTISAN.

Cette exécration est la plus funeste & la plus dangereuse de toutes.

Après quelque séjour à Paris , on connoît ce qu'on nomme les *roués* de la cour ou les *ames damnées* des ministres ; & à force d'expérience on apprend à apprécier leurs belles protestations , & à se tenir en garde contre les pièges où ils tâchent de vous faire tomber.

A la cour , hommes , femmes de toutes con-

ditions & de tout rang , ne vivent que d'escroqueries , de rapines & de pillage.

L'on tient pour maxime qu'il faut que chacun vive de son métier. On n'en rougit plus , tant il est commun ; & rien n'est plus curieux pour un observateur de sang-froid & désintéressé , que la première audience dont ces sortes de personnages daignent honorer ceux qu'ils veulent bien prendre sous leur protection.

Une femme à Paris , à la cour , est un *passé-partout* qui ouvre toutes les portes. C'est ordinairement le matin , à l'heure de sa toilette , qu'il faut se présenter.

Vous voyez une nymphe , en déshabillé élégant , les boucles de ses cheveux flottans sur ses épaules & sur sa gorge à demi couverte d'un mouchoir de gaze ou d'un peignoir , occupée devant son miroir à mettre du rouge & des mouches ; & tandis que le bonhomme à *projets* s'approche , d'un air timide & embarrassé , elle détourne un peu la tête , comme sans dessein , pour le considérer depuis les pieds jusqu'à la tête. Et , c'est cette femme qui vous fera réussir , si vous avez une aigrette de cinq cens *louis* , ou une bourse de la même valeur à lui faire présent.

S'il est des individus qui honorent l'humanité , il en est aussi bien d'autres qui la dégradent. J'aurois honte de vous décrire des scènes si avilissantes que celles où l'on voit l'homme honnête , l'homme à talens , trompé , joué , vilipendé parce qu'il y a de plus digne de mépris & d'exécration sur la terre.

L E P H I L O S O P H E.

Cette espece de honte est bien naturelle à qui pense aussi noblement , aussi délicatement que vous. Mais , je m'adressai directement au roi , au bon , au bienfaisant Louis XVI , quoiqu'il en arrive : & pourquoi n'espérerai-je pas qu'il daignera m'entendre avec toute la bonté qui le caractérise , ou du moins prendre la peine de jeter un coup-d'œil sur les différens mémoires que je me propose de mettre à ses pieds ? Si mes vues sont justes , si elles peuvent être utiles à ses sujets , il est trop bon roi pour les rejeter , & pour ne pas récompenser mon zele , en m'honorant de sa bienveillance.

L E C O U R T I S A N.

Vous ne connoissez pas l'étiquette de la cour ; & l'espérance dont vous vous flattez est une chimere.

Je fais bien qu'il est des états où il est permis au vertueux citoyen , au sujet fidele , de s'approcher du trône , & de lui exposer ses généreux desseins pour la patrie : il en est même où , sans craindre de blesser le respect qu'on doit à la Majesté & à l'autorité suprémes , on peut écrire à son souverain , soit pour lui faire hommage de ses projets , soit pour lui porter de légitimes plaintes ; & où le souverain , à son tour , sans croire oublier ce qu'il doit à son rang & à sa puissance , s'empresse de vous répondre avec toute la ponctualité dont pourroit se piquer un simple particulier,

Ce n'est pas là ce qui se pratique à la cour de France.

On a représenté à nos rois que leur grandeur exigeoit qu'ils ne se laissassent contempler que de loin , à peu-près comme l'astre qui nous éclaire ; qu'ils ne seroient pas en sûreté, si on avoit la liberté de les approcher ; que le peuple devient nécessairement insolent & audacieux , si on le traite avec trop de bonté ; que dans un grand royaume , il est impossible que le souverain ait le loisir d'entrer dans aucun détail , & de discuter les vues où les intérêts de tous les sujets ; qu'enfin , ce seroit ouvrir la porte à la délation & à la calomnie que de permettre à chaque citoyen de s'adresser à son roi , autrement que par l'entremise de ses ministres.

Tels sont les spécieux prétextes dont on se sert pour éloigner la vérité du trône ; pour dérober au souverain la connoissance des hommes & des affaires ; pour se rendre nécessaire par leur ignorance même , & disposer à volonté de tous les postes , de toutes les faveurs ; enfin , pour pouvoir impunément opprimer le peuple , s'enrichir de ses dépouilles , s'engraïsser de sa substance , jouir du spectacle de sa misère , fouler aux pieds toutes les loix , divines & humaines , au gré de son ambition ou de son caprice.

LE PHILOSOPHE.

On dit que le feu roi de Sardaigne usoit d'un expédient aussi simple que sage , pour être informé de tout ce qui se passoit à sa cour & dans ses Etats , & pour contenir par la crainte , dans les

bornes du devoir & de la justice , ceux de ses ministres ou de ses sujets en place , qui auroient été tentés d'abuser de leur autorité.

Il avoit fait mettre dans son anti-chambre une grande boîte , où tout particulier , de quelque état & de quelque condition qu'il fût , pouvoit aller déposer ses suppliques , ses lettres , ses mémoires , & dont lui seul avoit la clef. Tous les soirs , avant de se coucher ; ou tous les matins , à son lever , il l'ouvroit sans témoin : si on lui donnoit avis de quelque exaction , de quelque injustice , il prenoit les informations convenables ; & quand il s'étoit assuré de la vérité , il ne manquoit jamais de punir les coupables , suivant l'exigence des cas.

Aussi , tous les gens en place étoient sur leurs gardes ; & jamais peuple n'a été moins foulé que celui de ce prince.

Qu'il seroit à souhaiter que tous les protestans adoptassent la même méthode ! On rempliroit les devoirs de sa profession avec exactitude. Les affaires ne seroient pas traitées négligemment , & ne traîneroient pas en longueur. Les grands n'auroient pas pour le peuple cette dureté , ce mépris barbare , mille fois plus cruels & plus insupportables que la misère de son état , parce qu'ils sauroient que le souverain qui veille sur eux , s'intéresse au sort de tous ses sujets ; & le peuple , de son côté , vivroit dans une douce sécurité , parce qu'il n'auroit plus à redouter ces oppressions secrètes , d'autant plus odieuses & tyranniques , qu'elles demeurent toujours impunies sous les épaisses voiles dont elles sont aujourd'hui couvertes.

L E C O U R T I S A N.

Cette heureuse révolution (car ç en seroit une bien importante) n'est pas impossible sans doute ; & je suis même certain qu'elle se fera : mais nous ne sommes pas assez jeunes pour la voir & pour en jouir.

Il y a trop long-tems que nos rois, qui se croient néanmoins si absolus, sont accoutumés à porter le joug qu'on a eu l'art de leur imposer ; & les choses en sont au point, que c'est presque une loi fondamentale de l'administration, que tout doit passer par la main des ministres, & que le souverain ne doit savoir que ce qu'ils trouvent bon de lui faire connoître.

J'oserois presque dire qu'on auroit de la peine à remplir les différentes places du ministère, si désormais le trône devenoit plus accessible à la vérité.

L E P H I L O S O P H E.

Que ne suis-je à portée de faire entendre ma faible voix à notre sage & bienfaisant monarque ! je lui dirois avec ce courage, cette fermeté, cette noble hardiesse que doivent inspirer le patriotisme, l'amour du bien public, & le zèle le plus pur pour son souverain :

Sire,

« En montant sur le trône de vos ancêtres, vous avez voulu gouverner par vous-même. Cette résolution étoit noble & généreuse. soutenez-la. Un roi qui se repose entièrement sur ses ministres du poids de l'administration, est toujours presque

mal servi & trompé- On abuse de son nom & de sa puissance pour opprimer le peuple. On appauvrit l'Etat par des exactions & des impôts au-dessus de ses forces. On renverse les loix constitutives de la monarchie. Le magistrat fidele qui ose élever la voix est réduit à l'alternative , ou de prévariquer dans ses fonctions , ou d'être dépouillé de sa place & persécuté. Il n'est plus de droit , de propriété pour le citoyen. La loi du plus fort est la seule que l'on connoisse. Les tribunaux ne sont plus l'asyle des foibles & des malheureux. Le pouvoir suprême succede à la législation. On ne voit par-tout que l'image effrayante des armes ; & le militaire qui ne fait qu'obéir à la voix du despote qui le commande , glace d'effroi tous les esprits , & ravage tout. Les postes importans & les dignités ne sont plus le prix du mérite & de la vertu : on en trafique honteusement : on les distribue au gré de son caprice , ou d'après des calculs dictés par l'esprit d'intérêt & d'ambition : le plus intrigant s'en empare ; & , parvenu enfin à son but , il ne songe qu'à la rapine.

Ainsi , la nation est foulée. Un petit nombre d'hommes pervers vit dans l'opulence & la prospérité. Les gens à talent , les citoyens honnêtes & vertueux gémissent sous l'oppression , languissent dans l'inaction & la misere , ne peuvent que faire ses vœux impuissans pour l'Etat.

Ainsi , le nom du Monarque est avili ; son autorité souvent compromise ; sa gloire à jamais flétrie ; & son regne devient l'époque de l'infamie ,

mie , des injustices les plus criantes , des crimes , des forfaits les plus atroces .

Ainsi , l'Etat le mieux affermi se renverse : l'extrême misère du peuple fait naître la révolte & la sédition au-dedans : les troubles domestiques allument les guerres au-dehors : insensiblement la catastrophe arrive ; tous les remèdes sont inutiles , & tout s'anéantit .

Vous connoissez , Sire , l'histoire ancienne & moderne des nations . Jugez vous-même si le tableau que je viens de mettre sous les yeux de votre Majesté est exagéré . Je bénis le ciel d'avoir donné à la France un souverain , qui veut être l'ame de ses Etats .

Ayez toujours de sages ministres qui joignent la probité , la droiture , l'amour du travail & le zèle aux lumières & aux connoissances acquises . Il est impossible , j'en conviens , que dans une grande monarchie un roi puisse suivre toutes les affaires , tout voir , tout connoître , tout faire , décider de tout par lui-même ; mais n'abandonnez jamais le timon de l'Etat . Que ceux qui auront mérité votre confiance soient chargés des détails ; mais examinez attentivement tous les résultats . Faites-vous toujours rendre compte des motifs de toutes les décisions qui seront portées ; & , si vous découvrez qu'on en impose à votre religion , montrez-vous inexorable , & punissez . Il n'y a que la crainte du châtimement qui puisse prévenir les prévarications & les injustices » .

L E C O U R T I S A N .

Soyez bien sûr qu'une voix comme la vôtre no

retentira jamais à ses oreilles. Dans toutes les cours , c'est la voix du mensonge qui , seule , a le droit de se faire entendre. On étouffe celle de la vérité & de la franchise. Croyez-moi , de quelque moyen que vous vous serviez , vous ne parviendrez pas à fixer l'attention des ministres , ni sur vous , ni sur vos projets.

LE PHILOSOPHE.

J'irai à leurs audiences publiques, & leur présentant les mémoires que j'ai dressés sur différens objets qui tiennent à l'administration ; je leur parlerai avec tant de chaleur , d'intérêt & de patriotisme , que je réussirai peut-être à faire passer dans leur ame les sentimens profonds dont je suis pénétré.

LE COURTISAN.

Les audiences de nos ministres ne sont que pour l'ostentation. On n'y traite jamais d'affaires : cependant , soit coutume , soit préjugé , on y accourt en foule ; mais il est inoui qu'on en ait jamais remporté autre chose que de l'ennui de la lassitude ; & souvent qu'un dégoût insupportable pour les affaires. L'homme en place , seul , en profite , pour recevoir l'encens & l'hommage de tous ceux qui n'adorent que la fortune ; & ceux-ci s'en retirent fort satisfaits , quand , par hasard , on a daigné jeter sur eux un simple regard , ou leur adresser , en passant , un mot favorable ; quoiqu'on sache par expérience , que ce mot obligeant ne part que des lèvres , & que le cœur le dément toujours en secret.

L E P H I L O S O P H E.

Si les ministres refusent de m'entendre à leurs audiences , je leur enverrai mes mémoires; je leur écrirai respectueusement , mais avec énergie , & j'espere qu'au moins ils voudront bien me lire.

L E C O U R T I S A N.

Il n'en est pas même bien certain que vos lettres les trouvent dans ces dispositions. Vous avez vu que nos rois ne lisoient pas ce qu'on leur adressoit ; & peu s'en faut que leurs ministres n'en fassent autant pour ce qu'on leur écrit. Ce sont ordinairement leurs commis qui les déchargent de ce fardeau.

L E P H I L O S O P H E.

Que font-ils donc dans le ministère ?

L E C O U R T I S A N.

Ce qu'ils font ! . . . Ils sont plus occupés que vous ne pensez. A quelles intrigues ne sont-ils pas obligés de se livrer , soit pour se maintenir dans leurs places , & résister aux efforts de cette foule d'ennemis & d'envieux qui travaillent sans relâche à les culbuter , soit pour renverser & détruire eux-mêmes ceux de leurs collègues , qui sont un obstacle à leurs vues , qui traversent leurs projets , qui jouissent de plus de faveur auprès du souverain , ou de plus de réputation auprès du public , & dont ils se flattent d'obtenir la dépouille ?

Croyez-vous que des *objets de cette importance* n'absorbent pas toute leur attention , & ne leur enlèvent pas la plus grande partie de leur temps ?

L E P H I L O S O P H E.

Je conçois que de pareils hommes ne doivent être jamais un moment tranquilles ; & que , pour exécuter de si *vastes desseins* , ce n'est pas trop que l'emploi de toutes les heures du jour & de la nuit.

Il faut se faire un plan d'attaque & de défense : il faut attirer dans son parti tout ce qu'il y a de plus audacieux , de plus entreprenant & de plus méchant à la cour & à la ville : il faut donner ses ordres à ses espions , en entendre leurs rapports & leurs découvertes : il faut enfin épier , trouver le moment favorable pour faire sauter la mine , & pulvériser , d'un seul coup , s'il se peut , tous ses adversaires.

L E C O U R T I S A N.

J'aime à vous voir concerter des *opérations ministérielles* : on diroit que vous venez de quitter votre village ; que vous n'avez pas la plus légère teinture de ce pays d'intrigues & de manœuvres , où l'on connoît à fond tous les divers ressorts que peut employer le génie , excepté ceux qui dépendent de l'honneur & de la vertu.

L E P H I L O S O P H E.

Je rends grâces au ciel de m'avoir fait naître grec & non barbare , a dit un ancien : & moi je le bénis de m'avoir placé dans un état obscur , où l'on n'a ni l'ambition de parvenir aux honneurs & aux dignités , ni les moyens de nuire à personne.

Si je me fais quelques idées des criminelles & honteuses trames des courtisans , c'est d'après ce qu'il vous a plu de m'en dire vous-même.

L E C O U R T I S A N .

Je n'ai pas achevé de vous les dire.

Un ministre est à peine installé , qu'il songe à être admis au conseil ; car , on ne l'éleve jamais que par gradation aux différens honneurs de sa place , non pour exciter en lui une noble émulation , mais pour le réduire à la nécessité de se distraire de ses fonctions par des intrigues indispensables.

Il entre au conseil ; & dès-lors , nouvelles sollicitudes , nouveaux efforts : il étudie dans les différentes branches de son département , non ce qui mérite tous ses soins par l'importance de son objet , ce qui peut avoir souffert de la négligence de son prédécesseur , ce qui est susceptible d'amélioration ou de réforme ; mais ce qui peut servir à l'accroissement de sa fortune , de celle de ses créatures : il expulse de son poste l'honnête homme qui n'est recommandable que par ses talens & par son travail ; & il en revêt l'intrigant , le bas flatteur , qui lui paroît propre à ses desseins , ou , qui est appuyé , dans ses importunes sollicitations , par quelque puissant protecteur : il examine , parmi les affaires dont on lui fait voir le tableau , celles qui ne peuvent manquer d'être lucratives pour lui ; & il impose silence sur toutes celles qui ne seroient qu'avantageuses à la nation.

L E P H I L O S O P H E .

Comment concilier une pareille conduite avec la politesse , l'aménité , les égards même , qui caractérisent & qui distinguent les lettres de tous nos ministres ? On m'en a montré un grand nombre , dont j'ai été véritablement enchanté.

Vous leur écrivez « que vous avez une affaire
 „ de grande conséquence à leur communiquer ;
 „ que l'Etat en retirera les plus grands avantages ;
 „ & que l'exécution en est aussi facile que peu dis-
 „ pendieuse ».

Ils vous répondent : « qu'ils seront toujours très-
 „ empressés à lire les productions de votre génie
 „ & de votre patriotisme ; que vous devez vous
 „ hâter de leur adresser vos mémoires ; qu'ils ap-
 „ porteront une diligence , & toute l'attention
 „ possible à leur examen ; que si les objets dont il
 „ est question sont tels que vous le dites , votre
 „ zele ne demeurera pas sans récompense ; qu'ils
 „ en feront rapport à Sa Majesté & à son conseil ;
 „ qu'enfin , vous pouvez compter sur leur protec-
 „ tion & la bienveillance du roi ».

LE COURTISAN.

Ces sortes de lettres ne coûtent rien aux mi-
 nistres : ils n'ont que la peine de les ordonner.
 Ils les signent ; mais ne vous figurez pas qu'ils en
 sachent le contenu.

Il y a dans tous les bureaux de Versailles , des
 formules invariables pour toutes les conditions &
 tous les états. On les suit à l'aveugle , & sans
 avoir dessein d'honorer personne en particulier.

Ainsi, quelqu'en soit le style , elles ne doivent
 ni flatter ni encourager ; & c'est être bien étran-
 ger à ce pays de mensonges & de fourberie, que de
 fonder la plus foible espérance sur les plus pom-
 peuses promesses.

LE PHILOSOPHE.

Elles produisent pourtant toujours leur effet ?

Et, sans doute, l'homme à talent pousse à peine une lettre qui faisoit l'objet de ses vœux, & qui, maintenant, le pénètre de la joie la plus vive, qu'il se soumet à tout ce qu'on exige de lui ?

LE COURTISAN.

La bonne foi, la simplicité fut toujours le sceau du mérite, & personne ne se laisse plus aisément tromper que les hommes d'un vrai génie.

LE PHILOSOPHE.

Tromper ! . . . l'expression me semble un peu forte. Ce pourroit-il qu'on ne cherchât à s'emparer de vos mémoires, de vos projets, fruits de vos longues veilles & de vos travaux, que pour se les approprier ? --- On m'a souvent dit que rien n'étoit plus commun que ce brigandage ; & je n'ai jamais regardé ces assertions que comme téméraires & calomnieuses.

LE COURTISAN.

On ne vous induisoit point en erreur. Rapportez-vous-en à mon expérience. Combien de preuves n'ai-je point de cette triste vérité ! & par combien de faits ne me seroit-il pas facile de vous en convaincre, si j'osois me permettre de démasquer tant d'insignes frippons, qui, semblables au geai de la fable, se sont insolemment parés des plumes d'autrui, & qui, pour comble d'horreur, ont encore eu l'art de se faire considérer comme honnêtes gens !

Un mémoire important est-il adressé à un ministre ? Le premier commis du département, ou tel autre employé, qui n'est pas moins avide de

gain , ni moins ardent à saisir l'occasion de faire fortune , s'en empare sur-le-champ , sous prétexte de l'examiner à loisir , pour en faire un rapport exact & fidele ; où il en reçoit la commission du ministre lui-même.

Il l'analyse , en effet , avec toute l'attention dont il est capable ; il retranche tout ce qu'il y a de plus sagement pensé , & ce qui peut se concilier avec les mœurs , les usages , les loix du royaume d'avec ce qu'il peut y avoir de mal vu , de mal combiné , ou de plus susceptible de difficultés : car , sur tous ces points (excusez ma franchise) un simple particulier , un payfan parvenu , employé dans les bureaux , en fait toujours plus que le premier philosophe du siècle , fut-il Voltaire , Rousseau même. Le premier commis fait ses spéculations & bâtit ses plans d'après les droits naturels de l'homme ; mais il voit rarement , comme l'homme à routine , ce que les circonstances locales peuvent permettre.

LE PHILOSOPHE.

C'est une vérité incontestable. Le philosophe envisage souvent les hommes comme ils devraient l'être : l'homme ordinaire , mais qui a quelque usage du monde , les voit tels qu'ils sont , parce que sa vue ne se porte jamais au-delà.

L'un s'élance volontiers , & par l'impulsion de ses propres forces , dans le monde possible : l'autre s'arrête , par foiblesse & par habitude , dans le monde réel & connu.

Le premier se plaît à supposer aux affaires des ressorts combinés , qui n'existerent jamais que

dans son imagination ; & il est , par là-même , fort sujet à s'égarer sans s'en appercevoir : le dernier est comme lié au fil imperceptible qui les dirige ; & il en juge presque toujours bien.

LE COURTISAN.

Mais , si le commis , rapporteur , a ces avantages sur l'homme à projets , soyez persuadé qu'il fait en user à son bénéfice. Tant que , dans l'examen de ses mémoires , il lui reste d'éclaircissémens à obtenir , il se contente de lui opposer des difficultés ; & cependant il le reçoit avec politesse , quelquefois même avec une sorte de distinction.

Cette conduite de sa part est indispensable , non-seulement pour lui ôter jusqu'au soupçon du vol qu'il est bien résolu de faire de son projet , mais encore pour entretenir chez lui l'espoir de la réussite ; afin que , se consumant peu-à-peu en vaines dépenses , & se réduisant à l'impuissance de se montrer convenablement , il prenne enfin le parti désespéré de tout abandonner , de s'en retourner tristement dans sa province , chassé de la capitale par la misère ; ou d'aller terminer ses peines & ses chagrins dans un hôpital , si toutes fois ses dettes ne le font jeter au fond d'un cachot.

LE PHILOSOPHE.

Que n'ai-je droit en faveur des bons provinciaux , de faire graver en gros caractères , sur le frontispice de l'hôtel de tous nos ministres & à porte de tous les bureaux , ces vers d'un ancien ?

Sic vos , non vobis , nidificatis aves.

Sic voc , non vobis , vellera fertis oves.

Sic vos , non vobis , mellificatis apes.

Sic vos, non vobis, fertis aratra boves.

Quelle instruction seroit plus juste & plus instructive !

LE COURTISAN.

Peu de gens à projets ou de sollicitateurs d'affaires en feroient leur profit : on ignore pas que ces sortes de maneges & de fripponneries ne sont pas rares : mais on espere toujours d'être du petit nombre des élus ; comme dans un naufrage , on voit quelques malheureux qui se sauvent :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Pour l'ordinaire , on ne commence à se détromper , que lorsqu'il n'est presque plus tems de revenir sur ses pas. Celui , qui a perdu deux ou trois années à solliciter , se flatte de réussir enfin la quatrième ; insensiblement on s'engage : les frais s'accumulent : les embarras augmentent : les ressources s'épuisent : on ne sait plus que devenir : le désespoir s'empare de votre ame ; & l'on s'obstine à poursuivre ce qu'on ne se sent plus les forces d'atteindre , ou à réclamer ce qu'on n'a plus le moyen d'obtenir.

Paris fourmille de ces victimes infortunées. Allez dans lescafés : fréquenter les maisons royales & les promenades publiques : partout vous découvrirez de ces malheureux , à l'œil égaré , au visage blême , dont le cœur est brisé , par la douleur & le désespoir , & dont le désœuvrement , l'inaction absolue , & surtout les pitoyables lambeaux qui les couvrent , annoncent la ruine prochaine ou déjà consommée.

LE PHILOSOPHE.

Je m'étonne que des hommes, qui se voyent ainsi déchus de leurs belles espérances , & réduits à cette affreuse misère , ne se portent pas aux plus criminels excès.

LE COURTISAN.

Mais c'est aussi ce qui n'arrive que trop souvent. Vous vous souvenez de ce que notre charmante Deshouillères a dit des joueurs ? Faites-en l'application aux gens à projets , à tous ceux qui s'efforcent de s'accrocher à la roue de la fortune :

On commence par être dupe :

On finit par être frippon.

LE PHILOSOPHE.

C'en est fait : je renonce à tous mes projets : je n'aurai la pensée de me livrer à aucune affaire , dont la décision dépende de nos ministres & de leurs honnêtes commis ; puisque tout est précipice pour ceux qui courent cette périlleuse carrière.

LE COURTISAN.

Vous m'avez choisi pour être votre conseil , ou du moins pour vous dire mon sentiment. Ayez donc l'indulgence de m'entendre jusqu'à la fin.

J'ai trop à cœur vos intérêts & votre repos , pour vous conseiller d'aller vous consumer en vaines poursuites ; & je suis charmé de n'avoir point à combattre votre détermination à cet égard.

Il seroit possible sans doute que vous réussissiez : car depuis ce nouveau regne , comme vous en êtes vous-même tombé d'accord , notre mi-

ministère est, en général, assez bien composé ; & il est à présumer que les subalternes sont dignes de leurs chefs.

Cependant si l'on n'est pas exposé aux mêmes inconvénients, il y en a encore assez à redouter, pour vous conseiller, en ami, de ne pas sacrifier les douceurs de votre retraite à des espérances très-éloignées & vraisemblablement chimériques.

Mais prenez une route plus sûre & moins dangereuse, pour vous acquitter en bon citoyen & en sujet fidèle, de ce que vous devez à votre patrie & à votre roi : publiez vos projets.

Les ouvrages ne font pas toujours une sensation assez vive, pour opérer très-promptement une révolution nécessaire : mais ils éclairent insensiblement la nation : les vues utiles se répandent : les gens en place s'en occupent : la fermentation qu'elle occasionnent, gagnent toutes les conditions & tous les états : tôt ou tard l'heureux moment arrive, où l'on se félicite d'avoir fait le bien de ses semblables, & où l'on goûte tous les charmes de la gloire, vraiment solide d'être compté parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

LE PHILOSOPHE.

J'éprouve l'ascendant irrésistible du génie & de la vertu en vous écoutant ; & je ne saurois qu'opposer à la sagesse de vos discours, mais n'ai-je pas à craindre d'être persécuté ?

LE COURTISAN.

Que puis-je vous répondre pour vous rassurer ? Dans tous les siècles, c'est la vérité qui a excité la haine & le courroux des méchants. On voudroit

droit faire le mal sans reproches & sans remords : comment ne s'efforceroit-ont pas d'étouffer une lumière aussi importune ?

LE PHILOSOPHE.

Je serai circonspect & prudent. La vérité sera toujours ma règle : mais j'éviterai tout ce qui pourroit offenser les individus , sur-tout ceux qui sont revêtus des principales charges & des dignités de l'état ; & jamais aucune personnalité ne fouillera ma plume. Je ne m'exprimerai avec force & avec énergie , qu'en parlant de la nation & des hommes en général ; de manière que celui qui oseroit m'intenter quelque accusation , ou qui se rendroit coupable envers moi de quelque attentat ; déceleroit ses vices & ses crimes secrets , peut-être sans me nuire.

LE COURTISAN.

Cela ne suffit pas encore. L'entreprise la plus dangereuse , à mon avis pour un écrivain patriote , c'est celle d'attaquer les abus ou le despotisme des corps. Ils ne pardonnent jamais ; & de tous les ennemis qu'on peut s'attirer , ce sont certainement les plus implacables.

Malheur à celui par exemple qui ose élever sa voix contre les prêtres ou la magistratures ! vous n'avez pas oublié ce que je vous dis , après avoir lu le mémoire de M. Necker sur l'administration provinciale , ce monument immortel de ses vertus patriotiques & de son génie ? --- « Ce grand homme est perdu ». Et ma prédiction ne s'est malheureusement que trop accomplie.

Ces deux corps sont également puissans dans

l'Etat ; & , quand on ne veut être du nombre des *martyrs* & des *vic-times* du bien public , il faut les respecter , ou ne les attaquer qu'en fuyant , à la maniere des Parthes.

LE PHILOSOPHE.

Mon plan de conduite est tout décidé , & je le suivrai invariablement. Si l'on me persécute pour mon zele , mes bonnes intentions , ma sincérité , je trouverai ma consolation au fond de mon cœur ; & j'en aurois acquis plus de gloire. La génération présente est souvent ingrate : la postérité impartiale désintéressée ne l'est jamais ; & elle récompense toujours avec usure les actions généreuses , & les services rendus à la patrie & à l'humanité. Mais , quelque puisse être l'événement , j'aurai toujours présent à mon esprit cette sublime sentence , qu'on profane avec tant d'indécence sur notre théâtre ! , & que tout bon citoyen devoit prendre pour devise : — *Le Genre-humain est indigne qu'on lui fasse du bien ; mais il est digne de moi de lui en faire*

Oh ! bon Louis XVI ! pourquoi ma voix ne peut-elle pénétrer jusqu'à toi ! Je te dirois que les espérances de ton peuple ont pour base l'amour de l'ordre , le dédain du faste , l'esprit de justice , ces autres vertus simples & modestes qui paroissent se ressembler autour de ton trône.

Jeune prince ! toi qui as pu conserver l'horreur du vice , de la dissipation , au milieu de la cour la plus dissolue , sous le plus inepte des institu-

teurs (*) & le plus sot des gouverneurs (†), daigne m'écouter avec indulgence ; parce que je suis un homme de bien , & un de tes meilleurs sujets ; parce que je n'ai aucune prétention à tes graces , & que , le matin & le soir , je leve des mains pures vers le ciel , pour le bonheur de l'espèce humaine , & pour la prospérité & la gloire de ton regne.

La hardiesse avec laquelle je vais te dire des vérités que le roi , ton prédécesseur , n'entendit jamais de la bouche des flatteurs , & que tu n'entendras pas davantage de ceux qui t'entourent , est le plus grand éloge que je puisse faire de ton caractère.

Tu regnes sur le plus bel empire de l'univers. Malgré la décadence où il est tombé , il n'y a aucun endroit de la terre où les arts & les sciences se soutiennent avec autant de splendeur.

Les nations voisines ont besoin de toi , & tu peux te passer d'elles.

Si tes provinces jouissoient de la fécondité dont elles sont susceptibles ; si tes troupes , sans être beaucoup plus nombreuses , étoient aussi bien disciplinées qu'elles peuvent l'être ; si tes revenus , sans s'accroître , étoient mieux administrés ; si l'esprit d'économie dirigeoit les dépenses de tes ministres & celles de ton palais ; si tes dettes

(*) *Coëlosquet* , ancien évêque de Limoges.

(†) Le feu duc de la *Vauguyon*.

étoient acquittées : quelle puissance seroit aussi formidable que la tienne !

Dis-moi : quel est le monarque qui commande à des sujets aussi patiens , aussi fideles , aussi affectionnés ? — Est-il une nation plus franche , plus active , plus industrieuse ? — L'Europe entiere n'y a-t-elle pas pris cet esprit social qui distingue si heureusement notre âge des siècles qui l'ont précédé ? — Les hommes d'Etat de tous les pays n'ont-ils pas jugé ton empire inépuisable ? — Toi-même , tu connoîtras toute l'étendue de tes ressources , si tu dis sans délai : . . . « Je suis jeune » mais je veux le bien. La fermeté triomphe de » tous les obstacles. Qu'on me présente un tableau fidele de ma situation : quel qu'il soit , » je n'en ferai point effrayé ».

Tu as ordonné ; je vais obéir. Ah ! si , tandis que je parlerai , deux larmes s'échappent de tes yeux , nous sommes sauvés.

Lorsqu'un événement inattendu fit passer le sceptre dans tes mains inexpérimentées , la marine Française , un moment , un seul moment redoutable , avoit cessé d'exister. La foiblesse , le désordre & la corruption l'avoient replongée dans le néant d'où elle étoit sortie à l'époque la plus brillante de la monarchie. Elle n'avoit pu ni défendre nos possessions éloignées , ni préserver nos côtes de l'invasion & du pillage. Sur toutes les plages du globe , nos commerçans étoient exposés à des avanies ruineuses , & à des humiliations cent fois plus intolérables.

Les forces & les trésors de la nation avoient été

prodigués pour des intérêts étrangers , & peut-être opposés aux nôtres. Mais --- qu'est-ce que l'or , qu'est-ce que le sang en comparaison de l'honneur ? Nos armes , autrefois si redoutées , n'inspiroient plus aucun effroi. A peine nous accordoit-on du courage.

Nos ministres envoyés , qui , si long-tems , allerent moins négocier dans les autres cours , qu'y manifester les intentions , j'ai presque dit les volontés de leur maîtres , nos ministres envoyés étoient dédaignés. --- Les transactions les plus importantes y étoient conclues , sans qu'on s'en fût expliqué avec eux. --- Des puissances alliées partageoient entr'elles des empires à notre insçu ? --- A-t-on jamais annoncé d'une manière plus outrageante & moins équivoque , le peu de poids dont on nous comptoit dans la balance générale des affaires politiques de l'Europe ? --- O splendeur ! ô respect du nom François ! qu'étois-tu devenu ?

Voilà , jeune souverain , voilà , bon Louis XVI, ta position hors des limites de ton empire. Tu baisses les yeux , tu n'oses la regarder. Au-dedans elle n'est pas meilleure.

J'en atteste cette quantité de banqueroutes faites d'année en année , de mois en mois , sous le regne de tes prédécesseurs.

C'est ainsi qu'on a conduit insensiblement à la dernière indigence une multitude de sujets à qui l'on eût d'autre reproche à faire que d'avoir indiscrètement confié leur fortune à leurs souverains , & d'avoir ignoré la valeur de leur promesse sacrée.

On rougiroit de manquer à son ennemi , & les rois , les peres de la patrie , ne rougissent point de manquer aussi cruellement , aussi bassement à leurs enfans !

O prostitution abominable de leurs sermens ! Encore , si ces malheureuses victimes pouvoient se consoler par la nécessité des circonstances , par l'urgence toujours renaissante des besoins publics : mais , c'est après des années d'une longue paix , que ces perfidies ont été consenties , sans qu'on en vit d'autre motif que le pillage des finances abandonnées à une foule de mains aussi viles que rapaces.

O Louis ! vois en la chaîne descendre du trône vers ses premières marches , & de-là s'étendre vers les derniers confins de la société ! Vois ce qui arrive lorsque le monarque sépare ses intérêts des intérêts de ses peuples !

O MON ROI ! jette les yeux sur la capitale de ton empire , & tu y trouveras deux classes de citoyens. Les uns , regorgeant de richesses , étalent un luxe qui indigné ceux qu'il ne corrompt pas ; les autres , plongés dans l'indigence , l'accroissent encore par le masque d'une aisance qui leur manque : car , telle est la puissance de l'or , lorsqu'il est devenu le Dieu d'une nation , qu'il supplée à tout talent , qu'il remplace toute vertu , qu'il faut avoir des richesses ou faire croire qu'on en a.

Au milieu de ce ramas d'hommes , ta Majesté verra quelques citoyens laborieux , honnêtes , économes , industrieux , à demi-proscrits par des

loix vicieuses que l'intolérance a dictées , éloignés de toutes les fonctions publiques , toujours prêts à s'expatrier , parce qu'il ne leur est pas permis de s'enraciner par des propriétés , dans un Etat où ils existent sans honneur civil , & sans sécurité.

Fixe tes regards , Louis , sur les provinces où s'éteignent tous les genres d'industrie. Tu les verra succomber sous le fardeau des impositions & sous les vexations aussi variées que cruelles de la nuée des satellites du traitant.

Abaisse - les , ensuite , sur les campagnes ; & considère d'un œil sec , si tu le peux , celui qui nous enrichit , condamné à mourir de misère , l'infortuné laboureur auquel il reste à peine , des terres qu'il a cultivées , assez de paille pour couvrir sa chaumière & se faire un lit !

Vois le concussionnaire protégé , tourner auprès de sa pauvre demeure , pour trouver dans l'apparence de quelque amélioration à son triste sort le prétexte de redoubler ses extorsions !

Vois des troupes d'hommes , qui n'ont rien , quitter , dès l'aurore , leur habitation , & s'acheminer , eux , leurs femmes , leurs enfans , leurs bestiaux , sans salaire , sans nourriture , à la confection des routes , dont l'avantage n'est que pour ceux qui possèdent tout.

Je vois. Ton ame sensible est accablée de douleur , & tu demandes , en soupirant , quel est le remède à tant de maux ! On te le dira : tu te le diras à toi-même. Mais auparavant , saches que le monarque , qui n'a que des vertus pacifiques ,

peut se faire aimer de ses sujets ; mais qu'il n'y a que la force qui le fasse respecter de ses voisins ; que les rois n'ont point de parens , & que les pactes de famille ne durent qu'autant que les contractans y trouvent leur intérêt ; qu'il y a encore moins de fonds à faire sur ton alliance avec une maison artificielle , qui exige rigoureusement l'observation des traités faits avec elle , sans jamais manquer de prétextes pour en éluder les conditions , lorsqu'elles traversent son aggrandissement ; qu'un roi , le seul homme qui ignore s'il a à ses côtés un véritable ami , n'en a point hors de ses Etats , & ne doit compter que sur lui-même ; qu'un empire ne peut pas plus subsister sans mœurs & sans vertu qu'une famille particulière ; qu'il s'avance comme elle à sa ruine par les dissipations ; & ne peut se relever comme elle que par l'économie ; que le faste n'ajoute rien à la majesté du trône ; qu'un de tes ayeux ne se montra jamais plus grand que , lorsqu'accompagné de quelques gardes qui lui étoient inutiles , plus simplement vêtu qu'un de ses sujets , le dos appuyé contre un chêne : il écoutoit les plaintes & décidoit les différends ; & que ton empire sortira de l'abyme creusé par tes ayeux.

Si tu te résous à conformer ta conduite à celle d'un particulier riche , mais obéré , & cependant assez honnête pour vouloir satisfaire aux engagements inconsidérés de ses peres , & assez pour s'indigner de tous les moyens tyranniques & les rejeter.

Demandes-toi pendant le jour , pendant la nuit,

au milieu du tumulte de ta cour , dans le silence de ton cabinet , lorsque tu méditeras , & quel est l'instant où tu ne dusses pas méditer sur le bonheur de vingt-deux millions d'hommes que tu chéris , qui t'aiment & qui pressent par leur vœu le moment de t'adorer : demandes-toi si ton intention est de perpétuer les profusions insensées de ton palais ?

De garder cette multitude d'officiers grands & subalternes qui te dévorent.

D'éterniser le dispendieux entretien de tant de châteaux inutiles & les énormes salaires de ceux qui les gouvernent.

De doubler , tripler les dépenses de ta maison par des voyages non moins coûteux qu'inutiles.

De dissiper en fêtes scandaleuses la subsistance de ton peuple.

De permettre qu'on élève sous tes yeux des tables d'un jeu ruineux , source d'avilissement & de corruption.

D'épuiser ton trésor pour fournir au faste des tiens , & leur continuer un état dont la magnificence soit l'émule de la tienne.

De souffrir que l'exemple d'un luxe perfide dérange la tête de nos femmes , & fasse le désespoir de leur époux.

De sacrifier chaque jour , à la nourriture de tes chevaux , des subsistances dont l'équivalent nourrirait plusieurs milliers de tes sujets qui meurent de faim & de misère.

D'accorder à des membres qui ne sont déjà que trop gratifiés , & à des militaires largement sti-

pendiés pendant des longues années d'oïfiveté, des sommes extraordinaires pour des opérations qui font de leur devoir, que dans tout autre gouvernement que le tien, ils exécuteroient à leurs dépens.

De persister dans l'infructueuse possession de domaines immenses qui ne te rendent rien, & dont l'aliénation, en acquittant une partie de ta dette, accroit & ton revenu & la richesse de la nation. Celui à qui tout appartient comme souverain, ne doit rien avoir comme particulier.

De te prêter à l'insatiable avidité de tes Courtisans, & des Courtisans de tes proches.

De permettre que les grands, les magistrats, tous les hommes puissans & protégés de ton empire, continuent d'écarter loin d'eux le fardeau de l'impôt pour le faire retomber sur le peuple : espece de concussion contre laquelle le gémissement des opprimés & les remontrances des hommes éclairés réclament inutilement & depuis si long-tems.

De confirmer dans un corps qui possède le quart des biens du royaume, le privilege absurde de s'imposer à sa discrétion, & par l'épithete de gratuits qu'il ne rougit pas donner à ses subsides, de te signifier qu'il ne te doit rien ; qu'il n'en a pas moins droit à ta protection, & à tous les avantages de la société, sans en acquitter aucune des charges, & que tu n'en as aucun à sa reconnaissance.

Lorsqu'à ces questions, ta auras fait toi-même les réponses justes & vraies que ton ame sen-

sible & royale t'inspirera , agis en conséquence. Sois ferme ! Ne te laisse ébranler par aucune de ces représentations que la duplicité & l'intérêt personnel imagineront pour t'arrêter , peut-être même pour t'inspirer de l'effroi ; & sois sûr d'être bientôt le plus honoré & le plus redoutable des potentats de la terre.

Oui , Louis XVI , tel est le sort qui t'attend ; & c'est dans la confiance que tu l'obtiendras , que je suis attaché à la vie. Il ne me reste plus qu'un mot à te dire ; mais il est important. C'est de regarder comme le plus dangereux des imposteurs , comme l'ennemi le plus cruel de notre bonheur & de ta gloire , le flatteur impudent qui ne balancera pas à t'assoupir dans une tranquillité funeste ; soit en affaiblissant à tes yeux la peinture affligeante de ta situation ; soit en t'exagérant l'indécence , le danger , la difficulté de l'emploi des ressources qui se présenteront à ton esprit.

Tu entendras murmurer autour de toi. *Cela ne se peut . & quand cela se pourroit , ce sont des innovations .* Des innovations ! soit. Mais tant de découvertes dans les sciences & dans les arts n'en ont-elle pas été ? L'art de bien gouverner est-il donc le seul qu'on ne puisse perfectionner ? L'assemblée des états d'une grande nation ; le retour à la liberté primitive ; l'exercice respectable des premiers actes de la justice naturelle , feroient ce donc des innovations ?

LE COURTISAN.

Je vous l'ai déjà dit : soyez bien sûr qu'une

voix comme la votre , ne retentira jamais aux oreilles du bon Louis XVI. Vous savez ce que disoit Dioclétien : « Quatre ou cinq hommes s'unissent & se concertent pour tromper l'Empereur ; lui , qui est enfermé dans ses cabinets , ne fait pas la vérité : il ne peut savoir ce que lui disent ces quatre ou cinq hommes qui l'approchent. C'est ainsi , disoit ce prince , qu'un bon Empereur , un Empereur vigilant , & qui prend garde à lui est vendu. *Bonus , cautus , optimus Imperator venditur.* » Louis XVI tout bon , tout bienfaisant qu'il est , le fera comme tant d'autres.

LE PHILOSOPHE.

Hélas ! à quoi les Rois sont-ils exposés ?

LE COURTISAN.

Oui , les plus sages même sont surpris. Des hommes artificieux & intéressés les environnent ; les bons se retirent , parce qu'ils ne sont ni empressés , ni flatteurs. Les bons attendent qu'on les cherche , & les princes ne savent guere les aller chercher. Au contraire , les méchans sont hardis , trompeurs , empressés à s'insinuer & à plaire ; adroits à dissimuler ; prêt à tout faire contre l'honneur & la conscience pour contenter celui qui regne....

LE PHILOSOPHE.

O qu'un roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchans ! Il est perdu s'il ne repousse la flatterie , & s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité.... Je relisois hier , pour la centième fois , peut-être , *Télémaque* , ce précieux catéchisme

cathéchisme des rois ; & j'y voyois que ce qui
 consterna d'avantage ce jeune héros , „ ce fut de
 „ voir dans l'abyme des ténèbres un grand nom-
 „ bre de rois qui , ayant passé sur la terre pour
 „ des rois assez bons , avoient été condamnés au
 „ Tartare pour s'être laissés gouverner par des
 „ hommes méchans & artificieux : ils étoient pu-
 „ nis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par
 „ leur autorité „.

LE COURTISAN.

A la cour , je vous l'ai encore dit : On veut des
 esclaves rampans , accoutumés à donner des hom-
 mages au crédit & à l'intrigue , on veut des hom-
 mes de bronze. . . .

LE PHILOSOPHE.

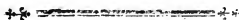
Mon cœur se resserre encore , & mes entrail-
 les se déchirent de nouveau. Je vous quitte, adieu..



DIALOGUE XI.

INTERLOCUTEURS.

DEUX AUTRES PERSONNAGES , LE
COMTE DE MAUREPAS , ET LOUIS XV ,
ET LE PRINCE DE CONTI ,
PARLANT PAR RICOCHET.



UN PREMIER PERSONNAGE.

LA paix , la paix , Messieurs , la paix en France !

LE PRINCE DE CONTI.

Que dis-tu-là ? butor !

LE MEME PERSONNAGE.

Je dis la paix , Monsieur , la paix en France !

LE PRINCE DE CONTI.

Y a-t-il donc eu guerre (*) pour faire la paix ?

(*) Au moment où la guerre fut déclarée entre l'Angleterre & la France , le prince de Conti ne vivoit plus.

LE MEME PERSONNAGE.

Eh , oui ! vraiment il y a eu guerre : mais une guerre qui a fait rire & pleurer tout ensemble ; une guerre qui a été entreprise le plus sottement du monde , menée Dieu sait comme ; & une paix , une paix , miséricorde ! je n'ose en parler.

UN SECOND PERSONNAGE.

Oui , c'est bien vrai : & la France & toute l'Europe n'ont vu qu'avec surprise que le pacifique Louis XVI , paisible possesseur du plus bel empire du monde , réformateur des abus de l'avidité finance , restaurateur des loix , roi jeune , bien-faisant & laborieux , ait renoncé à la douce tranquillité dont il jouissoit au commencement de son règne , pour rallumer la guerre dans les quatre parties du monde connu.

En effet , voisin , qu'avoient de commun les véritables intérêts de la France avec des Colons Américains qui se défendoient des vexations de leur métropole ? Pourquoi leur prêter des secours , leur fournir des armes pour s'entre-gorger avec la mere-patrie & leurs propres concitoyens.

Nos ministres ont dit que l'extension du commerce , la liberté des mers , l'envie naturelle de venger sur nos tyrans maritimes la honte de quelques articles du traité de Versailles : tout portoit le roi à profiter du moment où la mésintelligence de l'Angleterre & des Américains Septentrionaux ouvroit une carrière facile à ses royales intentions.

Ce motif au premier coup-d'œil paroît justifier toutes ses démarches ultérieures ; mais les clair-

voyans politiques ont cru appercevoir qu'elles avoient une source plus éloignée , & qu'une politique frivole & ambitieuse à la fois , les a seule dirigées.

Ils n'ont pas moins reconnu en parcourant les volumineuses histoires de l'Europe , que les ministres de Versailles particulièrement , sont , la plupart , des êtres inutiles en tems de paix.

L'inaction est la maladie la plus cruelle pour eux , & celle qu'ils redoutent davantage. D'ailleurs , le caractère de la nation Française est naturellement si incontestant qu'elle se dégoûteroit d'un bonheur trop durable.

A quoi bon un ministre de la guerre , un ministre de la marine , quand l'Etat vit au sein de la paix ?

Les autres ministres jouent un rôle bien peu brillant , quand tous les souverains sont d'accord.

Dans ce cas rare depuis quelques siècles , l'activité de ces ministres , enchaînée au-dehors , doit faire des efforts continuels au-dedans jusqu'à ce que leurs projets , leurs plans séduisans en apparence , soient adoptés par le maître , & qu'ils redeviennent par cette voie des hommes essentiels.

Ces Messieurs ont l'art adroit , mais pernicieux de compromettre la gloire du monarque sur le moindre prétexte ; ils lui répètent sans cesse que l'honneur de sa maison , la dignité de sa couronne ne lui permettent plus de rétrograder , & que la justice de ces prétentions & la valeur de ses

troupes invincibles porteront sa renommée aux extrémités (extrémités ! est bien dit) de l'univers.

Il est certain , l'ami , que ce sont-là les discours ordinaires des courtisans , dès que leur perfide adresse a réussi au point de faire commettre les premières hostilités au prince qu'ils bercent de ces chimères.

La machine une fois en mouvement ne s'arrête qu'à la cessation totale de l'élasticité du ressort qui l'a mise en jeu.

Qui peut deviner après tout , dans un royaume où le changement des ministres est si rapide , qu'elle est de toutes les rêveries dont leur tête est remplie pendant la durée de leur emploi , celle où le souverain peut se fixer ?

Passons le mot de *rêveries* , l'ami , parce qu'il nous seroit facile de prouver qu'aucun d'eux n'a fait une opération sage , sans qu'elle ait été contrariée ou renversée par son successeur , & que d'ailleurs le peu de tems qu'ils restent en place , ne leur permet pas d'examiner leurs projets sous les points de vue nécessaires pour en tirer un résultat évident ; aucun n'en peut peser les avantages & les inconvéniens avec cette sagacité , cette sagesse qui est lente à faire éclater ses desseins. Ils travaillent presque tous par intérêt personnel ou par amour-propre. Par conséquent leurs changemens n'ont que la durée d'un songe , & il en est beaucoup dont le rêve a paru bien long pour les peuples.

Comment un roi aussi sage , aussi juste , aussi

modéré que Louis XVI , a-t-il pu donner dans leurs pièges ; lui dont l'esprit réfléchi , cultivé , non par l'éducation , mais par la raison , peut former des plans plus prudents que tous ceux de ses ministres ?

L'amour des conquêtes auroit-il communiqué à ce bon roi sa destructive fureur ?

Auroit-il conçu le dessein barbare de faire de l'ancien & du nouveau monde un théâtre de carnage ?

Il eût semblé , politiquement parlant , plus naturel , qu'il eût laissé les Anglois s'épuiser dans leurs querelles avec leurs Colonies ; c'en étoit assez pour les affoiblir , pour anéantir une partie de leur commerce.

Et puisque toutes les puissances de l'Europe sont intéressées à ramener dans leurs Etats cette source précieuse de richesses , il falloit simplement , sans aucune hostilité , convenir de recevoir les navires marchands des Américains dans tous les ports de l'Europe indistinctement.

Alors , toutes les puissances qui avoient souscrit à la neutralité armée auroient profité des débris de l'Angleterre : celle-ci auroit été trop prudente pour déclarer la guerre aussi à l'Europe réunie ; elle auroit plutôt tout accordé à ses Colons.

Il est vrai que les adroites négociations du cabinet de Versailles ne lui ont laissé aucun allié ; mais , cependant , en supposant son abaissement total , où seroit l'équilibre prétendu ?

L'Espagne , dit-on , se repent d'avoir trop vivement embrassé la querelle de la France. On a soup-

conné la France d'avoir voulu tout garder pour elle en cas de réussite.

Seroit-ce pour étendre ses possessions , l'amî , que le roi auroit entrepris la guerre ?

Quoi , n'est-ce pas assez pour lui de posséder une monarchie dont toutes les parties contigues forment le plus bel empire de l'Europe , un tout qui se suffit à lui-même ?

N'est-ce pas assez d'avoir un revenu qui pourroit , dans dix ans de bonne administration , acheter , pour ainsi-dire , une autre monarchie ?

Le roi a dans la France les fleuves les plus beaux ; une grande partie d'entr'eux est navigable : ils touchent aux deux mers : l'industrie de la nation ne peut craindre la concurrence d'aucun peuple du monde : loin , de-là , les autres peuples sont forcés de recevoir la loi ou de venir la prendre dans les manufactures de France : ils y apportent en échange les productions des autres climats qui peuvent lui être utiles , quoique la France pourroit bien s'en passer.

Les arts enchanteurs des modes & de la cuisine dans l'Europe est idolâtre , produisent seuls des sources d'or que toutes les nations lui donnent en tribut , pour obtenir la seule faveur de les en laisser jouir.

Quel royaume pourroit être plus heureux que la France !

Songez , roi de France ! songez , François , aux bienfaits dont la nature vous a comblés ; ne cherchez pas à les étendre ; vous pourriez , peut-être , en perdre quelques-uns !

Sans chercher des exemples trop éloignés , calculez ce qui en a coûté à Louis XIV , pour augmenter la France de deux ou trois provinces : il est mort ce prince ! en laissant plus de quatre milliards de livres de dettes ; après avoir retiré du domaine de ses ayeux , par toutes ses inventions fiscales possibles , plus de quatre autres milliards , au-delà du produit qu'en avoit retiré ses prédécesseurs.

Pour savoir s'il acheta trop cher les territoires qu'on appelle ses conquêtes , on feroit tenté de demander si un potentat qui possède en pleine paix ces provinces , améliorées autant qu'elles ont pu l'être par plus de soixante ans de jouissance depuis l'acquisition : le roi en reçoit un revenu clair & liquide qui puisse prouver qu'elles ont été sagement acquittées , pour la somme de plus de huit milliards ?

Ce calcul ne feroit pas encore trop exact , par la raison qu'il faut en France , pour que le roi retire huit milliards de son peuple, qu'on en leve au moins douze sur les propriétaires fonciers , à cause des pertes , des profits intermédiaires , & des frais qui résultent des formes vicieuses & destructives de la perception fiscale.

A ne compter qu'à deux pour cent , les douze milliards devroient produire quitte & net , deux cent quarante millions de revenu : or , si les domaines anciens & nouveaux du roi , ne lui produisent pas même ces deux cent quarante millions , net & quitte ; il feroit difficile de prouver que Louis XIV ait fait d'utiles acquisitions.

Si au contraire à cette époque ont eut laissé les douze milliards entre des mains des propriétaires fonciers , ils produiroient peut-être aujourd'hui un milliard de revenu territorial , les frais acquittés ; & sans forcer nulle perception , le dixieme de ce revenu clair & liquide , vaudroit cent millions de plus dans les coffres du roi.

Cela doit vous effrayer , si vous avez une ame , ministres conquérans ! ministres brouillons !

Voilà , l'ami , ce qu'on déguise aux Princes , ou plus sûr , ce qu'ignorent ceux qui les environnent & les conseillent.

C'est sur ce calcul si simple , cependant que tout potentat devoit régler ses droits.

Que je me croirois heureux en ce bas monde , si le faible tableau que je viens d'esquisser , grérit le sage Louis XVI de la folie des conquêtes , & lui fait envisager la paix comme le bien le plus salutaire que l'on puisse desier pour les peuples & les rois !

LE PREMIER PERSONNAGE.

Que pensez-vous , l'ami , du roi d'Espagne , ce Monarque le plus despotique qui soit en Europe , qui s'est engagé à soutenir la cause d'une poignée d'Américains révoltés contre leurs maîtres ?

LE SECOND PERSONNAGE.

Je pense , l'ami , qu'on lui aura sans doute fourré dans la tête que par occasion , il pourroit reprendre Gibraltar & Minorque sur ces maudits Bretons , & par-là se couvrir de gloire ; qu'il s'empareroit peut-être aussi du commerce du levant à frais communs avec ses alliés.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Mais a-t-on fait envisager au roi Castillan combien de millions de piaîtres il lui en coûteroit avant d'avoir mis fin à ce superbe projet ? A-t-il réfléchi aux conséquences funestes qui pourroit en résulter dans ses propres Colonies ? Déjà le feu y est allumé vivement , & il est à craindre qu'il ne les consume. Les peuples du Pérou & du Mexique ont raisonné très-juste en travaillant à sortir de l'esclavage où les tiennent leurs Vice-Rois , leurs Corrégidors , & leur Inquisition , plus diabolique encore.

S'ils n'ont pas dit déjà , ne diront-ils , peut-être pas un jour : « puisque notre maître a accordé sa protection à nos compatriotes septentrionaux , & les a aidés à reprendre leur liberté , sans doute il ne s'opposera pas à ce que nous brisions aussi nos fers : il désapprouve le gouvernement barbare de ces Vices-gérans. Nous ne risquons donc rien de les attaquer , de les punir même ; nous prévenons seulement la justice du Monarque ».

LE SECOND PERSONNAGE.

Je ne fais pas , voisin , si le Mexicain & les Péruviens ont tenu positivement ce langage , mais en bonne logique , il me paroît concluant. Il seroit juste aussi que le possesseur tranquille des royaumes d'Espagne , réparât au dix-huitième siècle , les maux que ses devanciers ont fait souffrir dans le quinzième aux habitans malheureux de ces belles contrées du monde.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Oui , lorsque Sa Majesté prend son chocolat , ou

qu'elle fouille dans sa cassette , elle devoit frémir en pensant que les sources de cet or , & celles qui produisent cette pâte vanillée qui excite sa sensualité , n'ont été trouvées qu'à travers des fleuves de sang humain. Elle devoit se dire , (je le suppose) « cette *quadruple* ne seroit pas en circulation aujourd'hui dans mes provinces Européennes , si la nation que je commande n'avoit pas égorgé , il y a trois cens ans , seize millions d'hommes en Amérique , comme on tue des bêtes fauves dans un parc ». Oui , les Tartares ont commis mille fois moins d'horreurs dans leurs dernières *Dynasties*. Aussi , ne boivent-ils que du thé.

LE SECOND PERSONNAGE.

Il me paroîtroit bien plus raisonnable , voisin , que le monarque Castillan s'occupât à extirper du sein de ses Etats l'odieuse inquisition qui , depuis trop long-temps , tient ses sujets courbés sous le joug du fanatisme le plus absurde & le plus humiliant pour la raison humaine : qu'au lieu de laisser subsister une foule de fainéans aux portes de ses villes , dans les places & sur les grands chemins , pour demander orgueilleusement l'aumône aux passans , il les occupât dans des manufactures , ou leur mit la bêche en main au lieu de cha-pelet.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Oui , cela eût été plus utile au roi d'Espagne que la guerre dans laquelle il s'est si sottement embarqué. Et ses peuples seroient-ils plus heureux , quand ils seroient rentrés en possession du petit rocher de Gibraltar ? Je ne le crois pas.

LE SECOND PERSONNAGE.

Oui , qui regarde un moment derriere soi , ne voit qu'avec grande surprise , les pertes successives qu'a effuyées la monarchie Castillane depuis la découverte du Pérou. Elle a eu un instant de puissance boursouflée , qui n'a existé qu'autant que l'or a coulé chez les autres peuples : encore n'a-t-il servi qu'à reculer pour un moment l'envie qu'ils avoient de secouer son joug : mais , dès que cette source devenue plus stérile , a cessé de se répandre par les mains Castillanes , elle fut , pour ainsi-dire , interrompue pour servir aux frais des armemens formidables de Charles V , aux intrigues ruineuses que Philippe II entretenoit dans toutes les cours : l'Europe réveillée à la fois comme d'un long assoupissement , sentant les forces qu'avoient procuré à cette monarchie sa prodigalité & ses fautes , s'en servit pour lui arracher l'industrie à qui elle les devoit , & lui ravit avec ses propres armes , les Pays-bas , la Hollande , la Franche-Comté. L'Italie où elle possédoit les plus belles provinces imita l'exemple des autres nations , & la moitié de cette vaste puissance échappa de ses mains. La plupart des peuples , après avoir été ses sujets , sont devenus ses facteurs , & par l'activité de leur commerce , ils l'ont encore forcée de leur livrer les restes des trésors qu'elle recevoit de l'Amérique.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Oui , voilà ce qu'un monarque Castillan devoit méditer sans cesse , & voilà la playe qu'il devoit penser à fermer , non pas en guerroyant avec les
autres

autres Potentats , ni en cherchant à reconquérir ses anciens domaines perdus : il feroit inutile d'y fonger ; mais en confervant foigneufement les beaux reftes qui font fous les loix , en les vivifiant par l'encouragement donné aux arts , à la liberté de confcience , à l'induftrie nationale ; en faifant conftruire des chemins , des canaux , pour la facilité des transports & des échanges , en bâtiffant des abris où les voyageurs foient en fûreté ; en fécularifant furtout cette prodigieufe quantité de moines , engeance destructive des plus fermes Etats. Dans tout empire bien policé , on doit les bannir. Ils féduifent les femmes , rongent les peuples & les corroborent dans l'erreur & l'ignorance où ils croupiffent depuis quinze fiècles.

LE SECOND PERSONNAGE.

Oui , voifin ; & le même monarque ne feroit pas plus mal d'éteindre pour jamais les horribles bûchers que l'on nomme *Auto-da-fés*. Voilà , n'eft-il pas vrai ? un bel acte de foi que de brûler fon femblable , pour l'honneur d'une religion institué par un Dieu de paix qui fut le plus tolérant de tous les hommes , & qu'on outrage encore en chantant fes prétendues louanges hébraïques , en grillant des Hébreux dans ces déteftables braffiers.

Ce font-là , je le dirois bien moi-même au roi Caftillan , (s'il pouvoit m'entendre) oui , ce font-là vos devoirs ; ces par des actions auffi faintes & auffi utiles que les rois peuvent prétendre à la fplendeur de leurs provinces. L'Espagne devroit

encore , de nos jours , regretter les beaux siècles où les Maures dominoient sur la plus grande partie de ses Etats. Du moins , ils encourageoient les sciences , l'agriculture florissoit sous leur empire.

Le jour où les Castillans les chassèrent aussi bien que leurs freres , les Juifs , est la date de leur abaissement. Ils conservent une admiration stérile pour les travaux de ces braves Arabes , & ils n'ont pas le courage de les imiter. N'est-il pas honteux que la province des Asturies , dont l'héritier présomptif de cette couronne porte le nom , ce berceau des plus anciennes familles & des héros qui chassèrent ceux qu'ils nommoient leurs tyrans , ne présente qu'un vaste monceau de landes ?

Défrichez cette terre qui autrefois produisit autant que les royaumes d'Andalousie & de Grenade , ô Castillans ! envoyez-y les moines paresseux , ces sangsues criminelles : que leurs bras vous rendent , en travaux salutaires , les biens précieux que leurs fourberies vous ont ravis. Voilà la guerre qui vous reste à faire , voilà les projets nobles , grands & utiles dont vous devez vous occuper ! Laissez l'Amérique se disputer pour quel maître que ce soit ; elle renoncera bien-tôt à la liberté qu'elle réclame.

LE PREMIER PERSONNAGE.

C'est bien dit , voisin : mais , qu'avez-vous à dire sur la conduite qu'a tenue le roi d'Angleterre pendant qu'ont subsisté les troubles entre ses colonies & leur mere-patrie ?

LE SECOND PERSONNAGE.

On ne peut que le féliciter , voisin , de la prudence avec laquelle il s'est conduit au milieu des factions d'un peuple remuant , réfléchi , idolâtre d'une liberté plus chimérique que réelle , ambitieux du titre de protecteur des nations , & se flattant de tenir d'une main la prétendue balance politique de l'Europe , & le despotisme des mers dans l'autre.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Je ne conçois pas trop facilement , moi , voisin , comment la tête n'a pas tourné à Georges III , dans le cahos bruyant dont ses Parlemens alimentent en ou temperent les éclats. Que de soins son parti ministériel n'a-t-il pas dû employer pour faire cesser les cris de celui qu'on appelle l'*opposition* ?

Le redoutable Fox tonnoit dans la chambre des Communes ; son éloquence mâle & ferrée ne demandoit pas moins que la dextérité & la persuasive dialectique de Lord North pour en arrêter les effets. D'un autre côté , la liberté de la presse encourage tous les *faiseurs* de pamphlets à aboyer contre les ministres. Georges n'a opposé à toutes ces diatribes que d'impuissantes armes. Au centre de tous ces débats , soi-disant patriotiques , le roi a toujours incliné pour la paix. Il pressentissoit , non sans fondement , qu'il auroit à soutenir , en même tems , & la guerre avec la France & l'Espagne , & la révolte de ses Colonies. Les soins ordinaires de son ménage ont été si peu troublés , que depuis que les Américains lui ont

cherché querelle , il n'en a pas moins fait des princes & des princesses , tous les ans ; ce que les impératrices & les reines doivent trouver une vertu fort recommandable.

LE SECOND PERSONNAGE.

Oui ; mais comment cet esprit d'ordre & de paix qu'il porte dans toutes ses actions ne lui a-t-il pas ouvert les yeux sur la suite funeste que devoit avoir la démarche peu conséquente de ses ministres envers ses colons ? C'étoit une bagatelle , sans doute , que leur refus d'accepter les cargaisons de thé que le roi vouloit les forcer de garder pour leur usage : une populace , échauffée de bière forte ou de *punch* , fait sauter dans la mer la marchandise , & a envie d'en faire autant au marchand ; il n'y a pas grand mal à cela. Ce mépris d'une denrée ne tomboit que sur les colporteurs. Mais , pour venger cet acte de violence , ses ministres n'auroient pas dû les menacer de les traiter comme rebelles , ni leur imposer des taxes pour subvenir aux prodigalités d'une mere-patrie qui ne faisoit que les pressurer.

Dans un pays qui se dit aussi libre que celui de la Grande-Bretagne , les citoyens qui supportent les charges & les dépenses de l'Etat doivent participer aux bénéfices de ce même Etat. Les Américains étoient bien loin de partager ces derniers avec les Anglois ; au contraire , ils étoient forcés de n'acheter que les marchandises envoyées de la métropole ; & celle-ci , pour indemnisation , vouloit bien recevoir les productions de leurs provinces au prix qu'elle jugeoit à propos.

Depuis trop long-tems cette politique abusive régnoit sur les malheureux colons , & on avoit osé espérer d'y apporter quelque remede par une tyrannie encore plus cruelle. Voilà ce qu'ont senti , mais trop tard , les membres du conseil du roi Georges ; voilà ce qu'ils devoient prévoir avant les bévues odieuses dont ils sont coupables.

L'Angleterre a à la vérité envoyé des commissaires royaux en Amérique pour pacifier & traiter avec les Colonies : mais ces commissaires étoient chargés de leur imposer des loix plus dures qu'auparavant ; ils étoient accompagnés de troupes qui avoient ordre de commencer les hostilités au premier refus. Avec quelle barbarie les Anglois n'ont-ils pas permis que leurs généraux & leurs misérables stipendiaires traitassent leurs freres Américains ?

LE PREMIER PERSONNAGE.

Oui , mais quelle honte ne réjaillira pas éternellement sur ces princes inhumains qui ont troqué le sang de leurs peuples contre de viles guinées ! O détestable passion des richesses ! Aveugle fureur d'amasser de l'or pour servir aux déprédations du luxe , aux caprices du libertinage & au vuide renaissant d'une vicieuse administration !

LE SECOND PERSONNAGE.

Ah , voisin ! ils ne sentent pas ces malheureux souverains que la vraie richesse d'un Etat n'existe que dans la classe de ces hommes qu'ils vendent comme de vils troupeaux ! Que sans eux , l'agriculture , cette source unique de tous les biens , est

anéantie ; que les bras dont ils sont privés pour assouvir la rage d'un ministre qui ne veut pas avouer sa turpitude , sont les seuls appuis sur lesquels ils peuvent compter pour affermir leur précaire domination. Ils rendront compte , un jour sans doute , ces princes mercénaires , devant le roi des rois , de tout le sang qu'ils ont vendu.

Les meres à qui ils ont ravi les enfans qui devoient soutenir leur vieillesse , les leurs demanderont au tribunal du juge suprême ; leurs cris les accuseront devant lui : sa clémence sera oubliée pour eux seuls , & leurs remords les poursuivront de-là même au Tartare.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Je ne puis , l'ami , arrêter l'effusion de mon cœur contre ces indignes princes Germaniques qui ont vendu des hommes aux Anglois comme on vend de la viande aux boucheries.

LE SECOND PERSONNAGE.

Ni moi non plus , voisin : & il eût été pourtant si facile d'épargner cet opprobre à l'humanité , si la nation Britannique eût voulu renoncer à ces prétentions ridicules de souveraine des mers , & chercher à faire une paix durable , dont elle avoit plus de besoin qu'elle n'a osé le faire paroître ; si elle eût arraché de son cœur ce levain de jalousie & de haine qu'elle avoit pour les autres nations de l'Europe , & que la philosophie qu'elle a répandue dans ses écrits , lui eût appris à reconnoître chez tous les hommes les mêmes droits qu'elle s'est arrogés depuis deux siècles.

LE PREMIER PERSONNAGE.

C'est encore palpable , l'ami. Mais , dites-moi encore , quelle opinion avez-vous des Hollandois qui se font aussi sottement que les Castillans & les François jettés dans la même galere ?

LE SECOND PERSONNAGE.

Ce sont les plus fins commerçans du monde. Mais je vois l'Europe entière attendre avec anxiété le moment de leur chute pour s'emparer de leurs riches dépouilles. Toutes les propriétés ont leur terme. Celui où ces subtils marchands doivent obéir à d'autres loix est peut-être arrivé. Plus un peuple a de liberté , plus il est à la veille de la perdre toute entière.

Le tems de la célébrité des forces navales des Bataves est passé ; il n'est plus d'amiral Tromp : voulant tout faire pour étendre son commerce , & ruiner celui de toutes les nations , ils n'ont rien fait pour conserver ce qui le rend respectable. En augmentant leur marine marchande , ils ont trop négligé la marine militaire. Voilà , aujourd'hui la source des querelles intestines qui les divisent. Il ne leur reste que la ressource de leurs ducats pour payer les frais de toutes les puissances belligérantes.

LE PREMIER PERSONNAGE.

D'où vient aussi qu'ils vont témérairement déplaire aux Anglois , en se jettant plus témérairement encore entre les bras de la France ? Comment ? ils protègent d'une part intéressée les Colons Américains , & de l'autre , leurs marchands vendent de la poudre aux Anglois pour aller les exter-

miner ! La ville de leurs Provinces-unies la plus considérable , Amsterdam , fait un traité éventuel avec les Américains , chose avantageuse pour la République dans le moment où elle étoit ; l'Angleterre lui demande la punition des fauteurs de ce traité : on poursuit en criminel d'état , le pensionnaire qui a obéi aux ordres de son college , & cela sur l'accusation faite par les Anglois qui avoient déjà déclaré la guerre à la République ? voilà des inconséquences qui ne cadrent pas avec la gravité de ces sénateurs républicains.

Pourquoi aller si vite en besogne d'un côté & si lentement de l'autre. A mon avis , où les Bataves devoient rester absolument neutres , ou cédaient aux sollicitations de la France pour se préserver d'une invasion terroriale , il falloit dès l'instant qu'ils accédoient à la neutralité armée , équiper leurs flottes , mettre leurs possessions d'outre-mer à l'abri de toute insulte , réveiller l'indolence dans leurs arsenaux & leurs chantiers ; défendre l'exportation de toutes munitions quelconques de guerre , au lieu de laisser leurs concitoyens les vendre paisiblement à l'étranger ; il falloit faire face d'un seul trait à l'ennemi , appuyés de la France.

LE SECOND PERSONNAGE.

Une telle conduite vraiment leur eut fait beaucoup d'honneur dans le monde politique.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Mon sentiment particulier , voisin , eût été qu'ils ne fussent entrés pour rien dans la bagarre comme ont fait quelques puissances du Nord , qui , tran-

quilles spectatrices du carnage général , ont profité sagement des circonstances , en faisant le commerce qui leur est échappé.

LE SECOND PERSONNAGE.

Oui , & aussi toute l'Europe a été dans la stupéfaction , en apprenant que d'aussi grands calculateurs eussent si mal calculé dans une circonstance où le plus petit politique de café eût vu plus clair qu'eux.

LE PREMIER PERSONNAGE..

Ils ont dit (vous entendez bien) qu'entraînés par le courant , ils ont dû aborder dans le port qui pouvoit préserver la République d'un naufrage complet.

LE SECOND PERSONNAGE.

Et quelle raison depuis ce tems a donc pu empêcher les Bataves d'accélérer leurs mouvemens ? La plupart de leurs Colonies étoient sans défense. Pourquoi , au lieu de s'occuper à des divisions intérieures , la mer n'a-t-elle pas été couverte de leurs vaisseaux ? Où sont ces Bataves autrefois si célèbres par les efforts qu'ils firent pour secouer le joug de l'Empire & de l'Espagne ! Il est facile de s'appercevoir qu'il n'y a plus parmi eux de *Ruiter* , ni de *Barnevelt*.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Leur flegme les a mal servis cette fois. Il n'étoit pas nécessaire vraiment d'attendre que leur rivale commerçante les eût écrasés , pour demander après coup quel étoit le remède qu'il falloit apporter à tant de maux ?

LE SECOND PERSONNAGE.

Ils n'ont pas ressemblé à ces académiciens Gafcons , qui , ayant vu périr dans leur port des moutons d'*Elderada* , qui avoient la laine rouge , au lieu de les secourir au moment qu'ils se noyoient , allerent tenir une séance pour adjuger un prix à celui qui leur diroit pourquoi les moutons de ce pays ont la laine rouge. Les Bataves ne sont , pour ainsi-dire , plus comptés pour rien dans le corps politique de l'Europe : ils sont devenus la proie & le jouet des nations par leurs dissensions domestiques : ils ont perdu le tems le plus précieux à injurier les chefs de leur gouvernement : ils ont semé les soupçons les plus criminels contre le chef éminent de leur République , tandis que celui-ci s'efforçoit de leur prouver combien il méprisoit les cris d'une populace effrénée & grossière , en leur donnant les meilleurs avis pour interrompre les succès de leurs ennemis : ils se sont vus forcés à garder leurs bâtimens marchands devant leurs ports , faute d'un convoi secourable pour les protéger dans le cours de leurs traversées : en un mot , ils touchent au moment de se voir corriger par les autres puissances Européennes de leur ambition mercantile.

UN PREMIER PERSONNAGE.

Mais , dites-moi , voisin : la France avoit-elle un titre apparent pour s'immiscer dans la querelle de l'Amérique ?

UN SECOND PERSONNAGE.

Oui , voisin , la France avoit ce titre , sinon au tribunal de l'équité , du moins à celui de la politi-

que. Son pavillon humilié ; sa marine militaire anéantie ; ses ports bouclés ; leurs fortifications détruites par des mains Françaises , à l'ordre d'un vainqueur altier & impitoyable ; une concurrencer ce ancienne & toujours malheureuse , sembloient lui donner droit , non-seulement de répondre par des cris de joie aux cris de fureur dont retentissoient les rivages de l'Amérique , mais d'accourir pour encourager l'audace qui les poussoit , & imposer silence à la circonspection bienfaisante qui s'efforçoit de les apaiser. Elle a pu se flatter , en contribuant à détacher du corps de sa rivale éternelle un de ses principaux membres , de s'épargner à elle-même à l'avenir de pareils opprobres , & de semblables dangers.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Mais, voisin , la France n'auroit-elle pas pu se piquer d'une politique plus noble , plus fine & plus sûre , tout à la fois ? N'auroit-elle pas pu affaiblir les Anglois , sans s'exposer aux risques d'une guerre dévorante , & s'assurer les véritables fruits que pouvoit lui promettre la séparation de l'Amérique , si réellement elle lui en promettoit aucuns ; sans les payer si cher ?

N'a-t-on pas reproché aux conseils de Louis XVI d'avoir blessé la majesté de la première puissance du globe en défavouant à la face de l'univers des secours qu'on ne cessoit de donner clandestinement aux Américains !

Ne leur a-t-on pas reproché d'avoir , par une intrigue de ministres ou par l'ascendant de quelques agens obscurs , engagé l'état dans une guerre

défastrueuse , tandis qu'il falloit s'occuper à remonter les ressorts du gouvernement , à guérir les longues playes d'un regne dont toute la dernière moitié avoit été vilé & foible ; partagée entre les déprédations & la honte , entre la bassesse du vice & les convulsions du despotisme ?

Ne leur a-t-on pas reproché d'avoir provoqué les combats par une politique insidieuse , de s'être enveloppés dans des discours indignes de la France , d'avoir employé avec l'Angleterre le langage d'une audace timide qui sembloit démentir les projets qu'on avoit formés , les sentiment qu'on avoit dans son cœur ; langage qui ne peut qu'avilir celui qui s'en sert , sans pouvoir tromper celui à qui on l'adresse , & qui déshonore , sans que ce déshonneur même puisse être utile ni au ministre ni à l'état ?

Combien il eût été plus noble , voisin ; de dire avec toute la franchise de la dignité ! « Anglois ! » vous avez abusé de la victoire ! Voici le moment d'être justes , ou ce sera celui de la vengeance. L'Europe est lasse de souffrir des tyrans. Elle rentre enfin dans ses droits. Désormais ; ou l'égalité ou la guerre. Choisissez ! »

LE SECOND PERSONNAGE.

Oui , c'est ainsi que leur eut parlé ce Richelieu que tous les citoyens , il est vrai , doivent haïr , parce qu'il fut un meurtrier sanguinaire , & que , pour être despote , il assassina tous ses ennemis avec la hache des bourreaux : mais que la nation & l'état doivent honorer comme ministre , parce que le premier , il avertit la France de sa dignité,

ré , & lui donna dans l'Europe le ton qui convenoit à sa puissance.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Oui , c'est aussi ainsi que leur eut parlé ce Louis XIV , qui , pendant quarante ans , fût être digne de son siècle ; qui mêla toujours de la grandeur à ses fautes mêmes , & jusque dans l'abaissement & le malheur ne dégradâ jamais ni lui , ni son peuple.

LE SECOND PERSONNAGE.

Ah ! pour gouverner un grand peuple , il faut un grand caractère. Il ne faut point sur-tout de ces âmes indifférentes & froides par légèreté , pour qui l'autorité absolue n'est qu'un dernier amusement ; qui laissent flotter au hasard de grands intérêts , & sont plus occupés à conserver le pouvoir qu'à s'en servir.

Pourquoi a-t-on demandé encore , pourquoi des hommes qui ont entre leurs mains toute la puissance de l'Etat , & qui , pour être obéis , n'ont qu'à commander , se sont-ils laissés prévenir sur toutes les mers par un ennemi dont la constitution entraîne des lenteurs nécessaires ?

Pourquoi s'être mis par un traité inconsidéré dans les fers du congrès qu'on auroit tenu lui-même dans la dépendance par des subsides abondans & réglés ? Pourquoi enfin n'avoir par affermi la révolution , en tenant toujours sur les côtes septentrionales du nouveau monde une escadre qui protégeât les colonies , & fit en même tems respecter l'alliance de la France ? . . .

LE PREMIER PERSONNAGE.

Oui , l'Europe qui avoit les yeux fixés sur elle , a vu un grand dessein & nulles démarches concertées ; a vu dans ses arséniaux & sur ses ports des préparatifs immense , & nulle exécution ; a vu des flottes menaçantes , & cet appareil rendu presque inutile ; l'audace & la valeur dans les particuliers , la mollesse & l'irrésolution dans les chefs ; tout ce qui nous annonce d'un côté la force & le pouvoir imposant d'un grand peuple ; tout ce qui annonce de l'autre la foiblesse & la lenteur qui tiennent au caractère & aux vues.

C'est par cette contradiction frappante entre les projets de la France & ses démarches , entre les moyens & l'esprit qui les emploie , que le génie Anglois , un moment étonné , a repris sa vigueur ; & jusqu'à présent c'est un problème à résoudre pour l'Europe , si , en se déclarant pour l'Amérique , la France n'a pas elle-même relevée les forces de l'Angleterre.

LE SECOND PERSONNAGE.

Sans doute telles ont été les plaintes qui ont retenti de toutes parts ; & la philosophie , dont le premier sentiment est le desir de voir tous les gouvernemens justes & heureux , en portant un coup-d'œil sur cette alliance d'une monarchie avec un peuple qui défend sa liberté , en a cherché le motif. Elle a trop vu que le bonheur de l'humanité n'y avoit point de part. Elle a pensé que si l'amour de la justice eût décidé la France , elle auroit arrêté dans le premier article de sa convention avec l'Amérique ; que tous les peuples op-

primés avoient le droit de s'élever contre leurs oppresseurs. Mais cette maxime qui forme une des loix de l'Angleterre , dont un roi de Hongrie , en montant sur le trône , osa faire une des constitutions de l'Etat ; qu'un des plus grands princes qui aient régné dans le monde , Trajan , adopta , lorsqu'en présence du peuple Romain assemblé , il dit au premier officier de l'empire : je te remets cette épée pour me défendre si je suis juste , pour me combattre & me punir si je deviens tyran : cette maxime est trop étrangère à nos gouvernemens foibles & corrompus , où le devoir est de souffrir , & où l'opprimé doit craindre de sentir son malheur , de peur d'en être puni comme d'un crime.

LE PREMIER PERSONNAGE.

On a prétendu , voisin , que la France avoit fait de grandes fautes.

LE SECOND PERSONNAGE.

La France , l'ami , commençoit la guerre avec des avantages inappréciables. Le lieu , le tems , les circonstances : elle sembloit avoir tout choisi. Ce ne fut qu'après avoir fait à loisir ses préparatifs ; qu'après avoir porté ses forces au degré qui lui convenoit , qu'elle se montra sur le champ de bataille. Elle n'avoit à combattre qu'un ennemi humilié , affoibli , découragé par ses dissensions domestiques. La faveur de toutes les autres nations étoit pour elle contre ces maîtres impérieux , ou , comme on le disoit , contre ces tyrans des mers.

Les événemens parurent répondre aux vœux de

l'Europe. Les officiers François qui avoient d'anciennes humiliations à effacer , firent des actions brillantes , dont le souvenir durera long-tems. Une savante théorie & un courage inébranlable remplacèrent ce qui pouvoit leur manquer du côté de l'expérience. Tous les engagements particuliers les comblèrent de gloire , & la plupart se terminèrent à leur avantage. La flotte Anglois courut de plus grands dangers encore que ses vaisseaux isolés. Elle étoit maltraitée au point de craindre sa destruction totale ou partielle , si la flotte qui l'avoit réduite à cet état presque désespéré à Ouessant , n'eût été déterminée par des ordres timides , par d'odieuses intrigues , par la foiblesse de ses amiraux , ou par tous ces motifs ensemble , à quitter la mer & à rentrer la première dans ses ports.

Dans l'ivresse de ces succès peut être inattendus , la France parut perdre de vue ses intérêts les plus chers. Son objet principal devoit être d'intercepter le commerce de ses ennemis , de leur couper le double nerf qu'ils tiroient de leurs matelots , de leurs capitaux , & de sapper ainsi les deux fondemens de la grandeur Britannique.

Rien n'étoit plus aisé pour une puissance préparée de loin aux hostilités , que d'intercepter une navigation marchande entièrement surprise & très-foiblement convoyée. Il n'en fut pas ainsi. Les immenses richesses qu'attendoit l'Angleterre de toutes les parties du globe , entrèrent paisiblement dans ses rades , sans avoir été seulement entamées.

Au contraire , le commerce de la France fut harcelé dans les deux hémisphères , & par-tout intercepté. Ses Colonies virent enlever , sur leurs propres côtes , des subsistances qu'elles attendoient avec toute l'impatience du besoin ; & la métropole se vit privée de quatre-vingt ou cent millions arrivés presque à sa vue.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Mais ces revers avoient-ils une cause ?

LE SECOND PERSONNAGE.

Oui. La marine Françoisse étoit depuis long-tems malheureuse ; & c'étoit au vice de sa constitution qu'étoient attribuées tant d'infortunes. On essaya plusieurs fois d'en modifier ou d'en changer les réglemens : mais ces innovations, bonnes ou mauvaises , furent toujours repoussées avec un dédain plus ou moins marqué. Enfin , ses amiraux dictèrent eux-mêmes , en 1776 , une ordonnance , qui , les rendant maîtres absolus des rades , des arsénaux , des ateliers , des magasins , détruisoit cette mutuelle surveillance que Louis XIV avoit cru devoir établir entre les officiers militaires & ceux de l'administration. Dès-lors , il n'y eût plus de régie , plus de comptabilité , plus d'économie dans les ports. Tout y tomba dans la confusion & le désordre.

Le nouveau plan eût une influence encore plus funeste. Jusqu'à cette époque , c'étoit le ministère qui avoit dirigé les opérations navales vers le but qui convenoit à sa politique. Cette autorité passa peut-être sans qu'on s'en apperçût , à ceux qui devoient les exécuter. Elles prirent insensiblement

la teinte de leurs préjugés. Ces préjugés leur faisoient croire que ce n'étoit pas en escortant pesamment , laborieusement les navires de la nation , en séjournant dans des croisières difficiles pour surprendre ou détruire les bâtimens de l'ennemi , qu'on parvenoit à se faire un nom. Ce double devoir fut donc entièrement négligé ou très-mal rempli , d'après l'opinion commune à Brest , qu'un pareil service n'avoit rien de noble , & ne conduisoit à aucune sorte de gloire.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Il faut convenir , voisin , que ce préjugé est bien bizarre , & entièrement contraire à toutes les loix de la société. Quel peut avoir été le but des Etats en instituant cette force militaire destinée à parcourir les mers ? N'est-ce que pour procurer des grades à ceux qui commandent ou qui servent ? Que pour leur donner l'occasion d'exercer une valeur inutile à tout autre qu'à eux-mêmes ? Que pour ensanglanter un élément de plus par le carnage & les combats ?

LE SECOND PERSONNAGE.

Non , sans doute. Les flottes guerrières sont sur l'Océan ce que sont les forteresses & les remparts pour les citoyens des villes ; ce que sont les armées nationales pour les provinces exposées aux ravages de l'ennemi ? Il est de propriétés attachées au sol ; il en est d'autres créées, transportées par le commerce , & qui sont , pour ainsi dire , errantes sur l'Océan. Ces deux sortes de propriétés ont besoin de défenseurs.

LE PREMIER PERSONNAGE

Oui, l'ami : voilà la fonction des guerriers. Eh ! que diroit-on , si les armées de terre refusoient de protéger contre l'ennemi l'habitant des villes , le laboureur des campagnes , de repousser l'embrasement qui menace les moissons ?

LE SECOND PERSONNAGE.

Oui, oui, voisin, ça devrait être comme ça ; mais ça n'est pas comme ça. « Officiers de mari-
 » ne vous vous croyez avilis de protéger , d'ef-
 »orter le commerce ! mais si le commerce n'a
 » plus de protecteurs , que deviendront les ri-
 » chesses de l'Etat , dont vous demandez , sans
 » doute, une part pour récompense de vos fer-
 » vices ? Que deviendront pour vous-mêmes les
 » revenus de vos terres , que le commerce & la
 » circulation des richesses peuvent seules rendre
 » fécondes ?

» Vous croyez avillis. Quoi ! avillis en vous
 » rendant utiles à vos concitoyens ? Et que font
 » tous les ordres de l'état à qui le gouvernement
 » a confié quelque portions de la force publi-
 » que , sinon des protecteurs , des défenseurs du
 » citoyens & de sa fortune ! Votre poste est sur
 » les mers , comme celui du magistrat sur les tri-
 » bunaux , celui d'officier & de soldat de terre
 » dans les camps , celui du monarque même sur le
 » trône , où il ne domine de plus haut que pour
 » voir de plus loin , & embrasser d'un coup-
 » d'œil tous ceux qui ont besoin de sa protection
 » & de sa défense.

» Vous aspirez à la gloire. Apprenez que la

» gloire est partout où l'on sert l'état. Apprenez
 » que la gloire de conserver vaut mieux que celle
 » de détruire.

» Dans l'antique Rome sans doute on aimoit
 » aussi la gloire. Cependant on y préféreroit l'hon-
 » neur d'avoir sauvé un seul citoyen à l'honneur
 » d'avoir égorgé une foule d'ennemis. Quoi, Fran-
 » çois ! Ne voyez-vous pas qu'en sauvant les
 » vaisseaux du commerce , vous sauvez la fortune
 » de l'état ? Oui , votre valeur est brillante ; elle
 » est connue de l'Europe comme de votre patrie :
 » mais qu'importe à vos concitoyens qu'elle se
 » soit montrée dans une action d'éclat ; qu'elle
 » ait enchaîné un vaisseau ennemi , ou couvert
 » de débris & de ruines les vagues de l'océan ,
 » si par votre faute vous avez laissé périr ou en-
 » lever tous les navires qui portoient les richesses
 » de votre pays ; si dans ce même port où
 » vous rentrez victorieux , une multitude de fa-
 » milles désolées pleurant leur fortune détruite ?

» A votre abord , vous n'entendrez pas les cris
 » de la victoire. Tout sera muet & consterné , &
 » vos exploits ne serviront qu'à grossir les rela-
 » tions des cours , & ces papiers publics , qui ,
 » faits pour amuser l'oisiveté , ne donnent la gloire
 » qu'un jour , quand cette gloire n'est pas gra-
 » vée dans le cœur des citoyens par le souvenir
 » d'une utilité réelle pour la patrie «.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Eh ! oui ; eh ! oui ; l'ami ! Les maximes consa-
 crées à Portsmouth étoient bien opposées. On y
 sentoît , on y respectoit la dignité du commerce.

On s'y faisoit un devoir comme un honneur de le défendre ; & les événemens ont suffisamment décidé laquelle des deux marines militaires avoit des idées plus justes de ses fonctions.

LE SECOND PERSONNAGE.

Oui , à l'époque dont nous parlons , l'Angleterre venoit d'éprouver des revers très-humilians dans le nouveau monde. Un ennemi plus puissant la menaçoit de plus grands désastres dans l'ancien. Cette situation allarmante remplissoit tous les esprits de défiance & d'incertitude. Les richesses nationales arrivent. Celles de la puissance rivale en grossissent la masse énorme ; & sur-le-champ le crédit public est ranimé ; les espérances renaissent ; & ce peuple qu'on se plaisoit à regarder comme abattu , reprend & soutient sa fierté ordinaire.

D'un autre côté les rades de la France se remplissoient de gémissement. Une inaction avilissante & ruineuse y succédoit à une activité qui leur donnoit de l'éclat & les enrêchissoit. L'indignation des négocians se communiqua à la nation entière. Les premiers momens de succès sont toujours des momens d'ivresse qui semble couvrir les fautes & les justifier. Mais le malheur donne plus de sévérité aux jugemens. La nation observe alors de plus près ceux qui la gouvernent , & leur demande compte avec une liberté fière du dépôt de puissance & d'autorité qui leur est confiée. Et quels reproches éclaterent en ce tems ?

LE PREMIER PERSONNAGE.

Non pas sans raison sans doute. Car on ne pou-

voit comprendre comment la France , ayant eu au moins trois ans pour se préparer , & ayant en effet semblé employer ce tems à des préparatifs , elle s'est cependant trouvée au moment d'une rupture nécessitée par elle-même , aussi dénuée que si cette rupture avoit été imprévue ; on ne pouvoit comprendre comment il pouvoit arriver qu'en se présentant au combat pour protéger aux Indes occidentales une insurrection étrangère , ses propres possessions aux Indes orientales se trouvaissent absolument dégarnies , & incapable de la moindre résistance ; comment dans les premiers tems , son commerce avoit pu être désolé , ses flottes inquiétées ; & même une des principales enlevées ; comment les expéditions de ses nombreuses flottes se sont réduites , chaque année à d'éternelles promenades ; à de petits avantages terminés dès la première occasion sérieuse par un échec fatal , autant que honteux , puisqu'il a déconcerté les projets de la dernière campagne entière , puisqu'en prenant la Ville de Paris , les Anglois ont sauvé la Jamaïque ?

LE SECOND PERSONNAGE.

Mais , voisin , n'y a-t-il pas eu aussi des plaintes dirigées contre l'Espagne ?

LE PREMIER PERSONNAGE.

Oui , des plaintes , & les plaintes les plus amères. On l'a blâmée de son aveuglement , de ses incertitudes , de ses lenteurs , souvent même de son infidélité : accusations toutes mal fondées.

En voyant la France s'engager sans nécessité dans une guerre maritime , quelques politiques

imaginèrent que cette couronne se croyoit assez puissante pour diviser le domaine Anglois, sans partager avec un allié l'honneur de cette importante révolution. On ignore si l'esprit qui régnoit dans le conseil de Louis XVI autorisoit cette conjecture. Il a été depuis connu que la France, qui, depuis le commencement des troubles, avoit donné des secours secrets aux Américains, épioit le moment propice pour se déclarer ouvertement en leur faveur.

L'événement de Saratoga (1) lui parut la circonstance la plus favorable pour proposer au roi d'Espagne de faire cause commune avec elle. Soit que Charles III jugeât alors la liberté des Etats unis contraire à ses intérêts, soit que la résolution lui parût précipitée ; soit enfin que d'autres objets politiques exigeassent toute son attention, il se refusa à cette ouverture. Son caractère dispensoit de toute sollicitation nouvelle. Depuis les premières tentatives, on l'avoit occupé si peu de cette grande affaire, que ce fût sans l'en prévenir que la France fit signifier à l'Angleterre qu'elle avoit reconnu l'indépendance de l'Amérique.

Cependant, les forces de terre & de mer que l'Espagne employoit dans le Brésil contre les Portugais étoient revenues. La riche flotte qu'elle attendoit du Mexique étoit entrée dans ses ports. Les trésors qui lui arrivoient du Pérou & de ses autres possessions étoient à couvert. Cette puissance étoit libre de toute inquiétude, & maîtresse de ses mouvemens, lorsqu'elle aspira à la gloire de pacifier les deux hémisphères. Sa médiation fut

acceptée , & par la France dont la hardiesse n'avoit pas les suites heureuses qu'elle s'en étoit promises , & par l'Angleterre qui pouvoit craindre d'avoir un nouvel adversaire à combattre.

Charles III soutint avec dignité le beau rôle dont il s'étoit chargé. Il prononça qu'on mettroit bas les armes ; que chacune des parties belligérantes seroit maintenue dans les terres qu'elle occupoit à l'époque de la convention , qu'on formeroit un congrès où seroient discutées les prétentions diverses ; & qu'on ne pourroit s'attaquer de nouveau qu'après s'être averti un an d'avance.

Ce monarque ne se dissimuloit pas que cet arrangement donnoit à l'Angleterre la facilité de se réconcilier avec ses Colonies , ou du moins de leur faire acheter par de grands avantages , pour son commerce , le sacrifice des ports qu'elle occupoit au milieu d'elles. Il ne se dissimuloit pas qu'il bleffoit la dignité du roi son neveu , qui s'étoit engagé à maintenir les Etats-Unis dans l'intégrité de leur territoire. Mais il vouloit être juste ; & sans l'oubli de toutes les considérations personnelles , on ne l'est point.

Ce plan de conciliation déplut à Versailles ; & l'on n'y fût un peu rassuré que par l'espoir qu'il seroit rejeté à Londres. C'est ce qui arriva.

Le ministre Anglois ne se fût pas plutôt expliqué , que la cour de Madrid épousa la querelle de celle de Versailles , & par conséquent celle des Américains.

L'Espagne avoit alors 63 vaisseaux de ligne & 6 en construction. La France en avoit 80 , & 8 sur
les

les chantiers. L'Amérique n'avoit que 12 frégates : mais un grand nombre de corsaires.

A tant de forces réunies , l'Angleterre n'opposoit que 95 vaisseaux de ligne & 23 en construction. Les 16 qu'on voyoit de plus dans ses ports étoient hors de service , ou on les avoit convertis en prisons ou en hôpitaux. Inférieure en instrumens de guerre , cette puissance l'étoit encore plus en moyens de tous les genres pour les employer. Ses dissensions domestiques énermoient encore ce qui lui restoit de ressources. Dans cet état des choses , il étoit sûrement permis à la France d'espérer des triomphes. Aussi croyoit-on déjà voir le moment où , selon les apparences , le sort des armes alloit décider entre Rome & Carthage. On s'attendoit que la France alloit enfin se venger de cinq cens ans d'insultes , & se laver d'autant de siècles de timidité. La situation des Anglois en ce moment étoit d'autant plus critiques , qu'ils paroissent n'avoir point d'alliés , & qu'on ne leur voyoit aucun moyen de s'en procurer.

La liberté des mers , la liberté du commerce ; tel étoit le cri général de l'Europe. Toutes les nations soupiroient en silence après le moment fortuné qui les appelleroit au partage des richesses dont l'Angleterre vouloit se faire l'entrepôt. La France hâte ce moment : elle négocie en Amérique , combat sur les mers , éclaire les cours du Nord sur leurs vrais intérêts , arrache la Hollande à ses lenteurs , & ne néglige que la victoire.

Les Anglois n'avoient ménagé personne , & personne ne s'empressoit de les secourir. La Suede

& le Dannemarck , en préparant des escortes pour protéger leur commerce , avoient assez expliqué leurs dispositions : ce n'étoit que contre le despotisme Britannique que ces préparatifs avoient pu être dirigés.

La Russie étoit la seule couronne dont les dispositions n'étoient pas encore bien distinctes. Mais cette puissance ne pouvoit que juger son intérêt, comme celui des autres puissances , étoit que la mer fut libre , & tous les pavillons respectés.

Toutes les apparences étoient pour la France. Mais, qu'a-t-on vu , six ou sept campagnes qu'elle a faites , s'offrir sous un aspect plus ridicule qu'effrayant : elles avoient plus l'air de spectacles amufans , que de démarches sérieuses : elles ont plus fait rire qu'elles n'ont apprêté à pleurer ? On a vu les flottes se promener sans se battre : on a vu la France & l'Espagne armées jusqu'aux dents, laissant l'une ravitailler Gibraltar à la barbe de 50 vaisseaux de ligne , & l'autre bloquer les siens dans ses ports. Une vaine parade devant Plymouth à la première campagne ; quelque mince conquête ; pas une seule victoire décidée , pas un seul avantage marqué : voilà ce qu'on a vu de forces combinées des deux cours de Bourbon , qui , d'abord sembloient engloutir l'Angleterre du premier coup.

Qu'a-t-on vu encore ? dans les plans de campagne , on n'a remarqué ni grandes vues dans le dessein , ni justesse dans les mesures , ni vigueur même dans l'exécution. --- La France s'empare de l'abaye : si-tôt la tête tourne aux Badauts :

Te Deum , illuminations , feux de joie , folies de toutes especes , voilà le spectacle que Paris présente au sujet de cette belle prise achetée au prix de deux cens millions d'extraordinaire. --- Minorque est conquis par l'Espagne , autant par le scorbut , dont la nature avoit frappé les Anglois , que par les boulets Castillans envoyés contre le fort St. Philippe. On la voit des années entieres tirer aux moineaux devant Gibraltar. Ce roc , foudroyé par terre & par mer , a vu les braves Hanovriens , à qui la garde en étoit confiée , venger ses insultes , par l'incendie du camp des assiégeans , & par la destruction complete des batteries flottantes (2).

Des bévues en tout genre ont rendu la France & l'Espagne ridicules , en donnant aux poissons de l'Océan le spectacle de promenades aussi majestueuses qu'inutiles. Environ deux cens vaisseaux de guerre que ces deux puissances réunies dirigeoient contre l'Angleterre , n'ont formé qu'un épouvantail , qui n'a pas même eu le mérite d'intimider les Anglois , bien loin de porter des coups sensibles à leur empire. La jonction des flottes immenses des deux puissances n'a produit que des campagnes risibles, pendant lesquelles elles n'ont pas sçu se procurer l'occasion de tirer un coup de canon.

L'Angleterre au contraire présentoit à l'univers un spectacle de courage , de fermeté & de puissance , dont il ne s'offre peut-être point d'exemple dans les fastes des empires les plus célèbres. Dans toutes les parties du globe , seule & sans

alliés , elle a soutenu les guerres les plus vives & les combats les plus opiniâtres ; contre une nuée d'ennemis , jaloux de sa puissance , de sa grandeur & de sa gloire , & qui n'ont recueilli pour tout frais de leur rivalité , que la honte de s'y être livrés , & la douleur de ne l'avoir pas sévèrement punie.

En Europe , elle a été aux prises avec trois puissances maritimes : elle attaque l'une , elle fait face aux deux autres réunies , sans se laisser entamer nulle part par aucune. La grande flotte Angloise , long-tems aux portes de Brest , où elle défioit toute la puissance de la France , sa principale rivale , ne rentre pour un moment dans ses ports que pour s'approvisionner , & en sortir bientôt avec de nouveaux renforts.

Gibraltar a été l'écueil où toutes les forces de l'Espagne se sont brisées , consumées , épuisées de fatigues & de sang , tandis qu'elles y épuisoient & y consumoient les trésors de leur souverain. Sans le scorbut , Minorque , sous la garde du célèbre général Murray , se préparoit à creuser sous ses murailles , autant de tombeaux à l'ennemi , qu'elle pouvoit compter d'habitans.

Par la position des domaines Européens , l'Afrique est le théâtre le moins exposé aux opérations militaires. L'Angleterre s'y est maintenue dans ses anciennes possessions : elle y a fait trembler celles de ses ennemis.

En Asie , outre les trois puissances Européennes acharnées à transporter contre elle jusqu'au bout du monde les alimens militaires de leur haine &

de leur fureur , l'Angleterre a eu à combattre encore un heureux & hardi usurpateur , formidable par la supériorité de ses armées , mais plus encore par son génie & par lui-même , grand capitaine , secondé d'ailleurs , par une des plus belliqueuses nations de ces contrées , les Marattes ; l'Angleterre ne plie , ne succombe point sous tant de puissances conjurées ; que dis-je ? elle s'en joue , elle en triomphe... .

LE SECOND PERSONNAGE.

L'Angleterre , voisin , a toujours assez joliment triomphé , & s'est toujours assez bien jouée de la France. •

LE PREMIER PERSONNAGE.

Oui , l'ami : les deux mondes , toutes les mers ont été témoins de ses triomphes. Une escadre , supérieure dispersée aux Isles du Vent ; les premières dépouilles *opimes* qui aient jamais été remportées sur ce champ de bataille mobile , un amiral François pris , avec & dans son vaisseau , qui seul valoit une flotte (3) ; voilà des triomphes !... .

LE SECOND PERSONNAGE.

Oui ; mais ne peut-on pas dire de ces triomphes que l'Angleterre les a dû à l'imprudence de ses ennemis plus en quelque sorte , qu'à la bravoure de ses armées , à l'habileté de ses amiraux ! Sans Gibraltar , sans l'opiniâtreté qui a fait clouer autour de ce rocher les principales forces d'un grand royaume ; & la méprise noble mais fâcheuse des Espagnols qui ont voulu reconquérir cet écueil , comme il leur avoit été enlevé ; sans l'inaction

imprévue & inconcevable des Hollandois ; sans la mollesse non moins étonnante des tentatives maritimes de la France ; sans cette manie ambulante qui a fait consumer ses escadres , ses matelots , son argent , & le tems à des parades inutiles : sans la négligence qui a fait oublier d'approvisionner ses établissemens aux Indes orientales ; sans l'indiscipline qui a énérvé ses plus belles flottes , & en a enfin produit l'ignominie ; sans toutes ses fautes de ses rivaux , l'Angleterre eut-elle eu des triomphes ?

LE PREMIER PERSONNAGE.

Affurément c'étoit dans les mers de l'Amérique ou de l'Asie qu'il falloit assiéger Gibraltar. Si les 100,000 hommes , les 500 millions , les 40 vaisseaux de ligne , qui se sont morfondus , ou évaporés au pied de cet épouvantail s'étoient portés au Bengale , ou à la Jamaïque , ou en Irlande , ou plus encore de Londres , les colonnes d'Hercules auroient fléchi : & l'Angleterre , également ruinée , n'auroit pas eu pour indemnité même la fumée des batteries flottantes , ni l'éclat des boulets ardens qui les ont détruites.

LE SECOND PERSONNAGE.

Que reste-t-il dans la France après tout le grand fracas de cette dernière esclandre , voisin ?

LE PREMIER PERSONNAGE.

Les frais énormes d'une guerre un peu moins humiliante que celle dont vingt ans de paix avoient à peine commencé à réparer les désastres , mais plus dispendieuse , plus accablante ; parce que les dissipations ont été les mêmes , &

les ressources encore bien moins combinées ; une marine dont la résurrection subite , & même les manœuvres n'assurent pas autant la durée que la jalousie secrète de ses voisins en pronostique la destruction ; & le regret d'avoir donné à ses propres colonies un exemple dangereux dont il est plus à souhaiter qu'à espérer , que la mémoire se perde dans ces contrées orageuses.

LE SECOND PERSONNAGE.

Si ce raisonnement est propre à donner de l'inquiétude à la France, combien doit-il être effrayant pour l'Espagne ? Peut-on concevoir qu'elle ne l'ait pas fait ; & si elle l'a fait , peut-on concevoir davantage qu'elle ait voulu prendre part à une guerre ou des succès même heureux ne pouvoient que lui être nuisibles ?

Les deux tiers de l'Amérique lui appartiennent : a-t-elle sur les sept à huit mille côtes qui composent cet immense Empire plus de droits que n'en avoit l'Angleterre sur le domaine borné qu'elle a contribué à lui arracher ? Les habitans du Mexique & du Pérou seroit-ils plus religieux observateurs de leur Allegeance que ceux de la Pensylvanie ou du Maryland ? Ceux-ci une fois devenus des puissances ne s'empresseront-ils pas dans leurs voisins du Continent , comme dans ceux des Isles , à trouver des sujets ou des alliés ? Ces contrées dévastées par l'avarice , dépeuplées par la superstition , appauvries par leur opulence même , & par les précautions absurdes multipliées pour la conserver , partagées entre deux especes d'hommes , l'une corrompue , énermée ;

l'autre flétrie, esclave, résisteront-elle à des voisins entreprenans, avides, également aiguillonnés par l'avarice & le besoin ?

Les infortunés restes des races dépouillées par la cupidité Européenne, ne courront-ils pas au-devant de ces nouveaux maîtres ? Ne verront-ils pas des amis dans les spoliateurs de leurs tyrans ? La haine pour le papisme ne leur paroîtra-elle pas comme le mépris pour la superstition Espagnole dans ces nouveaux venus, un gage de la restauration de leur ancien culte qu'ils n'ont pas oublié ? & soit politique, soit indifférence, n'est-il pas plus que probable, en effet, qu'en les associant aux douleurs d'une liberté inconnue jusques-là pour eux, ces dominateurs étrangers seront bien plus empressés à partager leur or qu'à empêcher le rétablissement de leurs autels ?

L'Espagne le sent si bien qu'elle n'a pas encore voulu reconnoître la liberté de l'Amérique. Pourquoi donc s'est-elle précipitée dans une guerre dont cette liberté sembloit être l'unique objet ?

Elle ne vouloit que Gibraltar : elle a craint de manquer une occasion de le recouvrer qui paroîssoit infaillible : comment s'imaginer en effet que l'Angleterre épuisée depuis quatre ans, par une guerre intestine, & d'autant plus ruineuse qu'il falloit prodiguer ses trésors & ses forces, non pas pour acquérir de nouvelles richesses ou de nouveaux sujets, mais pour n'en pas perdre ; attaquée depuis plus d'un an par une puissance formidable, qui en avoit eu quatre pour faire ses préparatifs, abandonnée de tous ses alliés ;

obligée de se défendre sur tous les points du globe, auroit à la fois assez de grandeur pour concevoir le projet de défendre un rocher isolé, perdu à 500 lieues de chez elle, au milieu d'une domination étrangère, & assez de ressources pour l'exécuter ?

Suivant tous les calculs, Gibraltar devoit dès les premières approches tomber comme Minorque ; & puisque pour l'assiéger, l'Espagne n'avoit d'autre titre que celui de la convenance, elle auroit pu s'épargner la peine de compiler ses fameux cents griefs, dont la réunion ne valoit pas celui-là tout seul.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Le ministère Castillan, l'ami, a en cette occasion partagé l'inconséquence commune, espèce d'aliénation qui a saisi tous les gouvernemens intéressés à l'inconcevable guerre de l'Amérique.

Cette guerre même fortunée ne pouvoit encore une fois que multiplier les pertes de l'Espagne ; & par la tournure imprévue des événemens, elle a semblé ne pouvoir désormais qu'en multiplier les désastres.

La conquête de Minorque, conquête facile, & d'une facilité bien moins probable encore que l'expugnabilité de Gibraltar, ne la dédommagera pas sans doute des millions de braves soldats, ensevelis au pied de cet atôme qui la brave ; ni de la perte absolue de son crédit ; ni de la révélation de l'impuissance de sa marine ; secret manifesté sur-tout par l'expédition du Lord How ;

celui-ci s'est servi de ses voiles , comme le Général Elliot de ses canons.

Les vaisseaux Castillans se sont trouvés aussi lents à poursuivre l'un , que les batteries flottantes ont été promptes à disparaître devant l'autre.

LE SECOND PERSONNAGE.

D'après vous , voisin , il paroît que l'intervention de l'Espagne dans le procès meurtrier des colonies de l'Amérique contre l'Angleterre n'a pas été dirigée par une politique bien réfléchi ; que cette puissance même , en gagnant Gibraltar , n'auroit fait qu'un gain embarrassant , & qu'en ne le gagnant pas , rien ne pouvoit la dédommager des sacrifices qu'elle auroit offerts à cette chimere ; que par conséquent il auroit mieux valu pour elle en tout sens de rester spectatrice immobile de ce débat que de s'en mêler.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Je crois vous l'avoir démontré. La France , l'ami , n'a pas été la dernière à s'apercevoir qu'elle achetoit bien cher l'affoiblissement de sa rivale. La fatale imprudence du comte de Grasse ; les inutiles dépenses du siège de Gibraltar ; le petit ridicule des batteries flottantes ; l'éternelle indécision de la Hollande ; les lenteurs combinées de l'Espagne : lui ont fait desirer la paix , plus que l'épuisement de ses finances , & la perte assez indifférente de Ste. Lucie & de Micquelon. La France a donc décidé la première de fermer le temple de *Janus*.

L'Espagne qui , depuis trop longtems , consommoit l'or du Pérou aux pieds d'un stérile rocher ;

ne savoit plus où trouver des fonds pour armer ses flottes. Une arriere pensée l'occupoit encore : elle possédoit une moitié de cette Amérique, dont elle avoit reconnu l'indépendance. Qu'auroit-elle à objecter à ses Colonies, si pareillement elles s'affranchissoient du joug que leur imposa jadis la force & la barbarie ? Deux siècles ne sont pas trop pour oublier les barbaries raffinées de Pizarre, & les chiens de l'atroce Nugnez. Peu-à-peu les esprits s'éclairent ; on fait que le commerce & l'agriculture suppléeront à l'appauvrissement du Potosé & de Panama.

La Hollande, plus occupée de ses troubles intestins que des opérations de ses ennemis, les oubliant comme ses alliés pour conserver ses trésors & son commerce, craignoit bien plus d'être victime de la paix que de la guerre. La France avoit déjà payé & au-delà les médiocres secours qu'elle avoit trouvés dans son alliance.

L'Angleterre n'étoit pas vengée de la défection de la république ; il s'agissoit pour elle, moins de faire la paix, que se de trouver honorablement placée dans celle qui alloit réunir les trois autres puissances. Elle a eu recours à ses moyens ordinaires (la lenteur) & a laissé consumer les trois quarts du traité avant d'y intervenir.

Les Provinces-Unies de l'Amérique ayant obtenu par le fait l'indépendance, accrédité leurs ministres aux principales cours de l'Europe, établi leur législation, n'avoient d'autre intérêt que de sceller par la paix tant d'avantages, & de voir leurs anciens maîtres rappeler leurs troupes

pour ne paroître chez eux que sur des vaisseaux messagers du commerce. Ils avoient besoin de tranquillité pour asseoir leur gouvernement sur l'égalité & la concorde , pour préparer aux émigrans de quoi justifier leur espoir , & pour échanger les productions de leur sol contre les cargaisons des vaisseaux de l'Europe.

Telles étoient , l'ami , les dispositions des cinq puissances belligérantes , lorsque l'esprit pacificateur est descendu parmi elles.

LE SECOND PERSONNAGE.

La paix est donc décidément faite , voisin ?

LE PREMIER PERSONNAGE.

Oui : l'on a cédé des concessions éternelle pour applanir des difficultés momentanées. Voilà pour-quoi on a dit que cette paix faite à la hâte a seulement fait halte.

LE SECOND PERSONNAGE.

Eh ! qui a ordonné cette guerre ; & qui a fait cette paix , voisin ?

LE PREMIER PERSONNAGE.

Un Maurepas , un Sartine , un Vergennes , l'ami.

LE COMTE DE MAUREPAS.

Vous mentez , belle bouche ! ce n'est pas moi , vous ne meconnoissez pas ! le plaisir , le repos , voilà quel étoit mon fait. De ma part , je n'avois rien tant à cœur que de prévenir les fléaux d'une guerre qui ne pouvoient qu'être très-sensibles à la France , même avec des triomphes. Tout l'univers connoît mes dispositions pacifiques , & les efforts que j'ai faits pour prévenir l'effusion du sang

Yang des François , & ménager les finances." On fait de même que ma femme faisoit tout : on a dit qu'elle me menoit par le bout du nez ; mais ce n'est pas tout-à-fait aussi vrai qu'on l'a dit, Sartine souffloit le feu ; Vergennes brouilloit les cours , & moi , j'assistois sans autre souci à la farce de Jérôme Pointu , (4) laissant le soin des affaires à mes sages co-opérateurs.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Au moins peut-on vous en vouloir , vous blâmer même d'avoir fait choix , pour ministre de la marine , d'un Sartine ? Vous deviez le laisser dans son poste de Lieutenant de Police , qu'il remplissoit assez bien au désavantage des filoux. Rompu par l'expérience aux manœuvres sourdes de la ruse & du secret dans la longue guerre qu'il avoit faite aux scélérats de Paris , durant son administration ; c'étoit le meilleur réverbère possible à trouver pour éclairer la canaille.

LE COMTE DE MAUREPAS.

Si l'on a pu me blâmer d'avoir fait sauter de plein-pied Sartine au département de la marine , au moins doit-on me savoir gré d'avoir porté Vergennes à celui des affaires étrangères ? C'est un homme celui-là ! il a une tête géomètre en politique , comme d'Alembert en philosophie.

LE PREMIER PERSONNAGE.

Oui : mais on lui fait trop d'honneur. Le prince de Condé (5) qui déteste les hommes qui n'ont pour règle qu'une politique insidieuse & malaisante , paroît l'avoir mieux caractérisé , en la qualifiant d'huissier à verge.

Savez-vous qu'on a taxé votre Benjamin de Vergennes (dans des papiers publics) de mauvaise foi , de partialité , d'orgueil , d'inconséquences , de manque d'égards pour la gloire de son maître ? ---- Savez-vous qu'on l'a qualifié de perturbateur du repos du monde ; de destructeur de la prospérité des empires, qui va répandant l'horreur & la confusion sur la surface du globe qu'il a ensanglanté d'un bout à l'autre , & qui , sans se soucier des ruisseaux de sang , de ce déluge de calamités qui l'affligent , ne lui permettra de respirer que lorsqu'il se verra de toutes parts enchaîné ? Savez-vous cela ?

LE COMTE DE MAUREPAS.

Taisez-vous , mauvaise langue ! Vergennes est un peigne ! . . . Voici des vers jolis au pacificateur suprême du globe :

Grand homme, c'est ainsi que la France te nomme,
Grand homme qu'ont formé les leçons d'un grand
homme ,

Te viens donc effacer soixante ans de revers ,
Et rendre au nom François l'amour de l'univers !
Tu fais luire pour nous des jours plus beaux encore
Que ceux dont Richelieu n'entrevit que l'aurore.

Mazarin , des lauriers de Lens & de Rocroi .
Couronna dans Munster l'enfance de son roi ;
Mais , s'il fit admirer sa science profonde ,
S'il lût dans l'avenir : il dévasta le monde ;
Il enfla son élève au lieu de l'éclairer ,
Et de la soif de l'or se laissa dévorer.

Sans avoir ses défauts , tu montres son génie.
Il divisa l'Europe ; & tu l'as réunie.

Tel est donc l'ascendant que donne la vertu !
On s'étonne aujourd'hui de t'avoir combattu.

La superbe Albion signe avec allégresse
Le pacte désiré que dicta la sagesse ,
Et de la Delaware aux sources de l'Indus ,
La paix va rapprocher les peuples confondus.

C'est ainsi qu'achevant une carrière immense
Les globes lumineux roulent dans le silence.
Leur mouvement échappe à l'œil observateur ,
Et n'annonce pas moins leur éternel auteur.

* * *

*

C'est un rêve ! rêve si on veut : mais , ici , on
s'éveilla , & l'on se sépara. . . .

NOTES DU DIALOGUE XI.

(1) Ville de l'Amérique Septentrionale , sur les
frontières du Canada , célèbre par la reddition du
Général Anglois , Burgoigne , le 13 Octobre 1777 ,
avec un corps de 6000 hommes , à Gates , Général
des Etats-Unis.

Cet événement , si décisif au jugement des po-
litiques , n'eût pas plus de suite que n'en avoient
eu les actions moins favorables aux Américains.

Après trois ans de combats , de dévastations , de massacre , l'état des choses ne se trouvera guerre différent de ce qu'il étoit quinze jours après les premières hostilités.

(2) L'origine des Batteries flottantes reportera le souvenir de nos neveux vers l'année 1782. C'est ce point mémorable du siècle que nous parcourons , qui a vu éclore ces coûteuses machines , moins effrayantes aux Bretons que funestes aux Castillans.

Quoique fastueusement annoncées comme l'instrument le plus redoutable de la guerre , il a paru cependant qu'elles n'avoient rien de si remarquable que la catastrophe qui les a fait rentrer dans le néant au moment où à peine elles en étoient sorties. Tout ce qu'elles ont offert de plus extraordinaire , c'étoit la facilité avec laquelle ceux qu'elles devoient exterminer , les ont réduit en cendres , ou abîmés dans les flots de la mer.

Il est facile de s'en former une idée assez exacte , sans le secours d'une description fort détaillée.

Ce n'étoit autre chose que des bâtimens ordinaires , dont les bords renforcés avoient une épaisseur que les boulets lancés avec le plus d'impétuosité ne devoient pouvoir percer. Une espèce de toit élastique , formé de blindages , & recouvert de peaux , couvroit lui-même des batteries auxquelles les sabords , d'un côté du vaisseau servoient d'embarasures. Ils n'offroient sur un élément mobile , aux canons & aux mortiers , un plan solide qui permit d'en ajuster les coups , qu'autant qu'elles

pouvoient être emboffées à portée du point contre lequel on vouloit les diriger.

Le pere infortuné de ces malheureuses prames les annonçoit comme des armes , d'un effet prodigieux pour l'attaque, invulnérables pour la défensive : elles devoient réunir avec la capacité de faire seules autant de mal que tous les autres instrumens destructeurs ensemble , la propriété de n'en pouvoir recevoir aucun. Elles étoient , disoit-il , à l'abri de la bombe & du feu , inaccessibles aux boulets de l'ennemi qu'elles alloient écraser avec les leurs ; comme si les embrasures qui servoient d'issues à l'émission de ceux-ci n'avoient pas pu laisser un passage libre à l'introduction de ceux-là. Il prétendoit qu'on ne pouvoit ni les incendier , ni les couler à fond ; & toutes , sans exception , ont été ou brûlées , ou précipitées dans les abîmes de la mer. Jamais déroute n'a été aussi complète , ni destruction aussi entière.

C'est à la France qu'est encore dû l'honneur de cette invention meurtrière ; mais c'est l'Espagne qui en a fait les frais. La postérité ne rappellera pas la mémoire de l'inventeur pour le bénir. Son génie destructeur n'a enfanté qu'une découverte funeste : elle a pour objet la destruction & non l'utilité : elle ne tend qu'à multiplier les travaux , les dépenses & les calamités. Le seul essai en a coûté le travail de plusieurs milliers d'ouvriers durant 6 mois , des millions de piastres , la vie de 12 mille hommes , plus de bois de fer & de bronze , qu'il n'en faudroit pour construire 15 vaisseaux de ligne : 170 beaux canons de 48 livres , & 200 autres de

moindre prix ont péri avec les machines qui les portoient. Une ville superbe auroit été bâtie & habitée, ou une vaste province fertilisée & peuplée avec moins de sueurs & de sacrifices, qu'en a nécessité la tentative de l'inventeur, un M. d'Arçon. Et voilà comme va le monde : on fait les plus grands efforts pour détruire, & on n'en fait aucun pour édifier & pour réparer.

(3) Il me semble que pour trouver un événement pareil à celui là, il faut remonter jusqu'aux premiers tems de la marine Romaine. On lit dans l'histoire qu'un consul nommé Cornelius Asina, si je ne me trompe, fut pris par les Carthaginois avec 17 de ses vaisseaux.

Difons la vérité. La défaite de l'armée navale de France, sous la dominique, a été un peu l'ouvrage du Népôtisme. -- Le Zélé étoit commandé par le chevalier de Grasse, neveu du comte; & l'on fait que ce fût pour sauver ce vaisseau que le général François fit une manœuvre qui facilita à l'amiral Anglois le moyen de battre M. de Grasse & sa flotte. L'Anglois en fit une hardie qui lui réussit; mais qui pouvoit également le perdre, & que, par cette raison, les marins experts ont blâmée comme une témérité. Le succès l'a couronnée, & c'est toujours le succès qui décide de l'opinion que le public se forme des actions des hommes qu'il cite à son tribunal.

(4) La postérité saura sûrement bon gré au vertueux Courier de l'Europe de lui avoir appris qu'à

la foire de St. Laurent del'an 1781, le Nestor du siècle & ses sages confreres , & presque tous les ministres des puissances avoient assisté en grand gala à une représentation de Jérôme Pointu. C'est faire un beau compliment au cabinet de Versailles dans un tems où il ne paroissoit rien moins que de la sagesse dans ses opérations.

(5) Que n'a-t-il assez d'influence ce prince, héritier de la franchise & de la grandeur d'ame de ses illustres ayeux ; que n'a-t-il assez d'influence & de poids sur l'esprit de Louis XVI pour éloigner de sa personne un homme qui compromet , sans cesse , sa gloire & sa justice ; qui , par ses manœuvres taciurnes & sourdes, a exposé la cour de France à devenir aussi odieuse aux yeux de l'Europe & de l'univers entier , qu'elle le fût sous Louis XIV , & la nation aux mêmes malheurs qu'elle éprouva sous cet ambitieux monarque ?

F I N.

347790

